

OLIVIER LE NAIRE

# PIERRE RABHI

# SEMEUR

# D'ESPOIRS

ENTRETIENS



DOMAINE DU POSSIBLE  
ACTES SUD

*Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert*



Nous tenons à remercier très chaleureusement Laurent Bouquet, Caroline Bourret et Sophie Rabhi-Bouquet pour l'aide très précieuse qu'il et elles nous ont apportée dans la réalisation de cet ouvrage.

P.R. et O.L.N.

**OLIVIER LE NAIRE**

**PIERRE RABHI  
SEMEUR D'ESPOIRS**

ENTRETIENS

Coordination éditoriale réalisée  
par Cyril Dion pour Colibris

© Actes Sud, 2013

ISBN 978-2-330-02357-7

**[www.actes-sud.fr](http://www.actes-sud.fr)**

# L'ÉLÉGANCE DE LA SOBRIÉTÉ

## par Olivier Le Naire

Dans le potager de sa ferme ardéchoise, située au sommet d'une colline dominant les dix-sept clochers des villages alentour, il se baisse, ramasse une poignée de terre, la scrute, la tourne, la retourne, l'égrène, la hume, puis vous la tend et dit : « Regardez-moi ça, sentez ! Avec cette puissance de la vie, il suffirait d'une graine, d'une seule graine, pour nourrir l'humanité. La faim dans le monde est un scandale. »

Pieds nus dans ses sandales au beau milieu de ce coin perdu de France, le petit bonhomme de soixante-quinze ans à la voix douce et à la volonté de fer qui s'adresse à moi n'est pas de ces aimables rêveurs qui entendent rassasier la planète de leurs incantations. Comme l'abbé Pierre montra ce que le mot *agir* signifie, Pierre Rabhi est de ces rares personnages qui ont passé leur vie à mettre en pratique les principes qu'ils édictent. Et à démontrer, par leurs actes, la validité de ce qu'ils avancent.

Né musulman dans un village du Sahel algérien et débarqué catholique en France, vingt ans plus tard, afin d'y gagner sa vie comme OS, cet autodidacte nourri à la source des grands philosophes a vite choisi sa voie. Plutôt que de se demander, comme beaucoup, s'il y a une vie après la mort, lui est allé voir dès 1961 du côté de l'Ardèche s'il n'existerait pas une vie avant la mort, alliant liberté, équité, travail, nature et exigence. C'est ainsi que Pierre – tous ceux qui le

fréquentent l'appellent par son prénom ! – est parti avec Michèle, son épouse, s'installer dans ce rude, ce caillouteux paradis, sans réaliser qu'il allait bientôt devenir l'un des pionniers de l'agroécologie. Et de cette « sobriété heureuse » qu'il vit et prône depuis un demi-siècle.

À cent lieues des babas cool de 1968 ou de dirigeants verts qui se soucient moins de la terre que de leurs ministères, ce paysan écrivain est aujourd'hui en train de devenir le nouvel inspirateur de tous ceux qui, ayant lu ses livres (une bonne dizaine) ou assisté à ses conférences (rarement moins de mille personnes), jugent que la crise lui a donné raison. Agriculteurs ou citadins, bobos ou ruraux, jeunes ou vieux, ils viennent écouter les propositions concrètes et radicales de ce philosophe aux pieds nus, pour tenter de sortir de la malbouffe, de la précarité urbaine, de l'individualisme, de la « vie hors sol ». Mais surtout de « l'indignité d'un système à bout de souffle ».

Le sociologue Edgar Morin, le philosophe Frédéric Lenoir, l'écologiste Nicolas Hulot, le bouddhiste Matthieu Ricard, l'ancien ministre de l'Agriculture Edgard Pisani, le violoniste Yehudi Menuhin ou la cinéaste Coline Serreau n'ont d'ailleurs pas attendu cette récente popularité pour faire le pèlerinage de Montchamp. Comme Zaz ou Marion Cotillard, ils sont pour la plupart allés, un jour ou l'autre, rendre visite à leur copain Pierre pour faire, sur les sommets ardéchois, une cure de grand air et de pensées élevées.

Après des dizaines d'années de combat quasi confidentiel, où il s'adressait à un public souvent

conquis d'avance, Pierre Rabhi est donc en train de devenir, pour des centaines de milliers de citoyens déboussolés, cette balise qu'ils cherchaient dans un monde en perte de repères. Avec son parcours exemplaire, sa présence lumineuse, sa parole à la fois précise et poétique, il rassemble les pièces du puzzle pour aider à revenir aux vrais enjeux. Il éclaire et reconforte sans cacher ses propres errements ou ses doutes. Ni prophète ni gourou, il ne prétend pas avoir réponse à tout, raison sur tout, d'autant qu'il n'est en rien l'inventeur de l'écologie politique, théorisée bien avant lui par de grands penseurs comme Ivan Illich, Serge Moscovici ou André Gorz. Pierre, lui, se « contente », chaque jour depuis un demi-siècle, de l'appliquer, de la cultiver avec élégance, et de la partager avec le plus grand nombre en militant pour la vie. C'est ainsi qu'il est à l'origine du premier centre de formation à l'agroécologie en zone sahélienne du Burkina Faso. Une structure qui lui a permis d'initier des milliers de paysans pauvres à des techniques agricoles capables de les nourrir sans préjudice, et même d'améliorer le potentiel de leur terre nourricière.

Ce livre d'entretien est donc destiné au public le plus large possible, et notamment à ces citoyens qui ont entendu parler de Pierre Rabhi mais qui connaissent encore mal son parcours ou sa pensée. Puissent ses paroles les aider à trouver des réponses à leurs questionnements de tous ordres, puisque cet humaniste rebelle aborde ici des thèmes aussi divers que la religion, l'amour, le sens de l'histoire, la non-

violence, l'éducation, le statut de la femme, la vieillesse, le mariage homosexuel, la procréation médicalement assistée, le nucléaire, la situation de l'Afrique... et bien sûr l'écologie. Il évoque aussi avec chaleur et poésie son passé algérien, sa famille, ses amis chers ou ces paysans ardéchois anonymes qu'il fréquente depuis longtemps au marché de Joyeuse, le bourg si bien nommé tout proche de chez lui.

Pierre et moi avons donc passé trois jours ensemble, au mois de mai, autour de la grande table de la salle à manger, dans cette maison qu'il a restaurée et agrandie de ses mains. À travers la grande baie vitrée, on pouvait voir le jardin potager, les nuages zébrant un ciel bleu pâle et, au loin, les contreforts des Cévennes. Trois heures par jour, nous avons parlé « cœur à cœur », les mots de Pierre étant rythmés par le balancement des oliviers sous le vent des montagnes ardéchoises. Je posais mes questions, il répondait. S'il a souvent raconté son histoire, il avait, en revanche, rarement été invité à la commenter et à en parler de manière si personnelle, voire intime. Il ne s'était pas beaucoup confié non plus sur la manière dont il regardait ou ressentait l'actualité immédiate. Malgré cela, jamais un sujet n'a été écarté ou jugé déplacé. Dans ses réponses, Pierre témoigne, se rappelle, explique, constate, s'échauffe aussi parfois, puis pose quelques flèches sur ses sentiers de réflexion. À chacun ensuite de choisir son chemin en toute liberté. En pleine conscience.

Un midi, nous avons débarrassé nos livres, nos cahiers, nos stylos, nos magnétos, pour mettre le

couvert et déjeuner à trois. Michèle alors, avec son beau sourire et sa voix flûtée, s'est mise à parler de sa jeunesse à Saint-Denis, de ses enfants, de son troupeau de chèvres après lequel elle courait dans le merveilleux bois de Païolive, au pied de la propriété, des fromages qu'elle vendait au marché des Vans, elle la Parisienne, à côté des paysans de souche. Et puis, toujours avec le sourire, de toute cette vie de travail pour élever les enfants, vivre d'une terre pauvre. Et si c'était à refaire ? Elle regarde autour d'elle, son mari, sa maison, son potager, les montagnes de l'Ardèche. Oui, elle recommencerait.

Tel le petit bonhomme dressé, place Tian'anmen, face aux chars d'un régime à la dérive, Pierre Rabhi s'interpose pour tenter – avec la seule force de sa conviction – de barrer la route à ceux qui voudraient nous couper des lois de la vie ou de la nature. Il montre la voie pour une « insurrection des consciences » et, à sa manière, illustre ce « génie créateur de la société civile » auquel il croit par-dessus tout dans un monde moderne où les élites ont prouvé leur impuissance, voire leur cynisme. En bon agroécologiste, il veille au grain. Ce grain d'espoir, mais aussi de révolte, qu'il a cultivé durant tant d'années. Il n'agit pas pour allumer un incendie mais au contraire pour l'éteindre, à l'image du colibri de cette légende amérindienne qui porte de l'eau dans son bec et la verse sur les flammes d'un immense feu de forêt. Un tatou l'observe et lui demande : « Mais que fais-tu ? Tu ne vois donc pas que cela ne sert à rien ? – Peut-être, répond le colibri, mais je fais ma part. » Avec ce nouveau livre, Pierre Rabhi

continue de faire la sienne. Et n'est pas près de s'arrêter.

*Mareil-Marly, le 6 août 2013.*

*Lire aussi la biographie détaillée de Pierre Rabhi à la fin de cet ouvrage.*

# À OLIVIER LE NAIRE, DE PIERRE RABHI

Cher Olivier,

Je vous remercie d'avoir accepté, à la demande de mes collaborateurs et amis, de m'offrir l'occasion, par vos questions, d'exprimer quelques idées à caractère personnel, voire intime.

Mes réponses doivent être tenues pour un simple témoignage, en toute confiance.

Le ciel me préserve d'être perçu comme un narcissique donneur de leçons, ce qui serait absurde à mes yeux.

Nous sommes tous témoins, acteurs et parfois victimes de la complexité du monde, et sommes de plus en plus nombreux à éprouver le besoin de donner sens à notre destinée sur la merveilleuse planète qui nous héberge.

Témoigner d'un itinéraire singulier comme celui que la vie m'a réservé est avant tout une modeste participation à la réflexion générale de la société civile, dans un monde où le pire semble triompher du meilleur.

Avec ma gratitude, soyez assuré, cher Olivier, de ma profonde amitié.

PIERRE

## LE PARCOURS DU SEMEUR

*Olivier Le Naire. — Vous avez fêté vos soixante-quinze printemps le 29 mai. Qu'est-ce que cela vous inspire ?*

Pierre Rabhi. — Je suis tout à fait conscient de mon âge et de ce qu'il représente ; conscient aussi que je suis bien plus du côté de la sortie que de l'entrée. Depuis près d'un demi-siècle, je me suis impliqué dans un engagement particulier – l'agroécologie – qui concerne la vie elle-même, le lien à la terre. Or, après bien des années à avoir prêché dans le désert ou presque, à avoir été considéré comme un marginal, j'ai le sentiment que l'on m'écoute à présent, sans doute parce que les impasses de la modernité que je dénonce depuis si longtemps sont devenues des évidences. Le temps qui passe n'a donc pas que des inconvénients. Je n'ai pas cherché à être prophète, j'ai vécu simplement ce que j'avais à vivre sur le moment, et ce qui me paraissait juste. Le temps a fait que cela devient encore plus juste aujourd'hui, alors l'écoute s'élargit et on s'intéresse à ma petite personne. Ce n'est évidemment pas ma petite personne qui est importante, mais ce à quoi j'ai consacré mon existence pour essayer de me sentir en solidarité avec la vie et avec mes semblables.

*Cela vous rassure, cette reconnaissance ?*

Je ne cherche pas à être rassuré. Je pense juste qu'il faudrait que l'on arrive enfin à l'avènement de

l'intelligence. Or, l'humanité ne se comporte pas de manière intelligente. Elle est pleine d'astuces, de connaissances, maligne, mais pas intelligente. Souvent, je réfléchis sur les aptitudes fantastiques qui sont les nôtres. Nous ne savons rien faire de mieux que de détruire cette magnifique planète. Nous ne savons rien faire de mieux que de nous détruire nous-mêmes. Et nous ne savons rien faire de mieux que de produire massivement de la souffrance. Comment l'humanité a-t-elle pu passer à côté de ce privilège qu'elle avait de vivre sur une planète vivante qui lui offrait absolument tout ? De quoi satisfaire le cœur, le corps, l'esprit. Oui, elle nous offre tout. La beauté des fleurs, la beauté des arbres, la beauté de la vie. Une sorte de paradis en puissance, même si on n'a pas réussi à en éliminer la souffrance. Pour quelle raison passons-nous donc notre temps à gâcher ce privilège ?

*Est-ce une question de raison ?*

L'espèce humaine souffre d'un handicap terrible : elle sait qu'elle va mourir. Les arbres meurent, les insectes meurent, les oiseaux meurent, les poissons meurent, les hommes meurent. Tout le monde est remplacé. C'est comme ça. Et comme nous savons que nous allons périr, cela produit évidemment une terreur qui nous amène à cette quête éperdue de sécurité. Mais comment se sécuriser en sachant avec une certitude absolue qu'un jour, chacun d'entre nous arrivera à sa finitude, du moins dans cette réalité terrestre ? Ce désir infini de sécurité prend une multitude de formes. Existe-t-il une réincarnation ? Je

n'en sais rien. Un paradis ou un enfer ? Je n'en sais rien. Existe-t-il d'ailleurs quoi que ce soit ? Tout cela, pour moi, ce ne sont que des hypothèses, pas une certitude absolue. L'athéisme ou le nihilisme ne sont eux-mêmes que des postures qui ne démontrent rien puisqu'elles se montrent dans l'incapacité de forger des certitudes. La foi, la croyance ou l'incroyance sont de même essence, elles se fondent sur des interrogations impossibles, auxquelles seul le silence est réponse. Cette insécurité existentielle s'ajoute à l'insécurité physique, aux guerres, aux violences de toutes sortes. L'homme cherche de toutes les manières possibles à se rassurer, notamment en accumulant beaucoup d'argent, pour s'assurer une sécurité matérielle qui peut toujours être remise en question. Bien sûr, la quête de sécurité est légitime, mais au fond à quoi se résume-t-elle ? À se nourrir, se vêtir, s'abriter, se soigner. Une fois que cela est acquis, pourquoi vouloir plus ? Pourquoi accumuler ? Pourquoi cette logique du toujours plus qu'on appelle la croissance économique, sur une planète qui, elle, à l'évidence, est limitée ? S'il possédait une réelle intelligence, l'homme s'organiserait pour protéger la vie et non pour la détruire. Qu'est-ce que la croissance économique illimitée ? Un principe provoquant l'épuisement des ressources. Au nom de cette croissance économique, on détruit les forêts, on écume les mers pour les vider de leur vie. Où sont la clairvoyance, la lucidité humaines ? Le principe d'une avidité structurelle est sans cesse entretenu pour maintenir le sentiment permanent du manque et de l'insatisfaction, avec des

techniques subliminales jouant avec la subjectivité humaine.

*L'histoire de l'humanité a toujours été faite de bien et de mal, de paradis et d'enfer, de merveilleuses réalisations et des horreurs les plus absolues. Aujourd'hui, c'est l'échelle des possibles qui a changé ?*

Oui. Symboliquement la bombe atomique est l'outil d'éradication totale le plus violent que l'humanité ait inventé jusqu'à présent. Mais c'est la science qui a produit cette chose-là, toujours au nom de cette quête de sécurité. Au départ, pour se rassurer, les hommes se sont organisés en tribus. Quand ils devenaient trop nombreux pour un territoire donné, ils partaient et reconstituaient des groupes équilibrés par rapport à la capacité de leur milieu naturel. Mais à partir de là ce tribalisme est devenu religieux, idéologique, et il a fragmenté, abîmé l'humanité qui forme pourtant une réalité unitaire. Le nombre de conflits exacerbant la méchanceté humaine est incalculable. Et nous continuons encore et toujours, avec nos guerres économiques, la mondialisation de l'insatiabilité humaine, les désastres, les famines et les pillages inconsidérés. Où est l'intelligence dans tout cela ?

*L'homme n'est pas bon ?*

On voit des êtres merveilleux et des êtres terribles. J'ai été musulman et je suis devenu chrétien. Aujourd'hui, je n'appartiens plus à aucune religion,

mais je garde en tête le message du Christ Jésus : « Aimez-vous, aimez même vos ennemis. » Vous savez, si on appliquait ce précepte, tous les problèmes seraient résolus. Mais ce message simple est noyé dans un fatras de considérations complexes, probablement générées par l'angoisse et la quête de certitudes face au mystère incommensurable dans lequel baigne notre existence. Alors, le « Je sais que je ne sais pas » de Socrate prend pour moi valeur de vérité absolue.

*Le message christique serait donc un vœu pieux !*

Hélas, l'être humain étant trouillard, il n'a pas compris, dans sa quête de sécurité, que ce qui l'amène parfois, croit-il, à se défendre – ou à se rassurer de manière illusoire – crée au contraire de l'insécurité. Il n'y a qu'à observer l'escalade du perfectionnement des outils de meurtre et de destruction pour en être convaincu.

*Quelle est la vraie sécurité ?*

J'ai beaucoup réfléchi à cette question. Je pense qu'elle existe en chacun de nous, mais que notre faiblesse se situe du côté du mental. Ce mental n'arrête pas de nous tourmenter, de créer des images, des peurs terribles. C'est cela qu'il faudrait apaiser. De nombreuses disciplines s'attellent d'ailleurs à cela, car les représentations mentales sont notre nature même et, en créant toutes sortes d'images, elles alimentent des fantasmes et... de l'insécurité. Il est très difficile pour l'être humain de comprendre que chaque

élément a son rôle, sa fonction. À une période, je me suis beaucoup intéressé aux philosophes, du fait de ma double culture. Fondamentalement, quand j'allais à l'école coranique, on disait que Dieu était transcendant, qu'il n'avait aucun rapport avec l'histoire humaine, que tout ce qu'il faisait relevait de son bon vouloir et qu'il n'avait pas de comptes à nous rendre. Lorsque je me suis ensuite tourné vers le christianisme, on m'a dit au contraire : « Mais si, mais si, Dieu a eu un fils qui a été crucifié, il veut notre bien. » Dans la tradition de mon enfance, on affirmait que le porc comme l'alcool étaient absolument prohibés. Puis, en Europe, j'ai vu les chrétiens se régaler de saucisson, de jambon, de vin. Donc, vous voyez, j'ai vécu très tôt ces contradictions permanentes. Et enfin j'ai découvert Socrate, dont le discours est en gros : « Je ne sais pas. Mais je suis conscient que je ne sais pas. » Ce qui ne veut pas dire que je suis ignorant, mais au contraire que je ne suis pas ignorant du fait que je suis ignorant. Cette déclaration représente pour moi l'irruption de la lucidité dans le marasme de l'inconnu. Même si nous connaître nous-mêmes est peut-être l'équation la plus difficile à résoudre. Voilà pour moi la vérité première.

### *D'autres philosophes vous ont inspiré ?*

Oui, bien sûr. Sauf que j'avais un petit problème avec les philosophes grecs. Ils proclamaient beaucoup de choses sensées et séduisantes, en particulier la république, tout en ayant des esclaves. Et pendant qu'ils péroraient, ils asservissaient leurs semblables.

L'Inde, dont on vante la grande spiritualité, m'a aussi posé problème avec ses castes. Je ne vois vraiment pas pourquoi certains, parce qu'ils appartiennent à telle ou telle communauté, seraient par essence, et de par leur naissance, condamnés à ramasser les poubelles des autres. Comme s'il existait dans la réalité des sous-hommes et des surhommes. À tort ou à raison, la reconnaissance de la valeur absolue de l'être, homme et femme, témoigne de l'élévation de l'intelligence et de l'élégance de la conscience. Dans cette posture, toute créature vivante est également intégrée avec les nuances qu'implique la réalité.

*On peut prôner de bons principes sans les mettre soi-même en pratique. Voyez Rousseau, qui ne s'occupait pas de ses enfants mais a écrit Émile, un excellent traité sur l'éducation. Votre philosophie de vie a toujours été de s'appliquer à soi-même les règles que l'on édicte ?*

Oui. Être, autant que possible, en cohérence avec soi-même. Cela implique beaucoup de modestie, car personne ne peut échapper à l'incohérence. Il s'agit donc, en définitive, de la réduire chaque fois que cela est à notre portée. L'abolir totalement reste bien sûr un leurre, mais on ne peut vivre constamment en contradiction avec ses convictions fondamentales et profondes. Toutes les religions, par exemple, proclament que la création est œuvre divine. Elles devraient donc, les premières, défendre l'écologie, car Dieu ne doit pas être content que l'on profane Sa création. Elles devraient monter au front pour protéger Son œuvre. Or, où sont-elles ? Leur silence,

sur ce point, est assourdissant ! Évidemment, je ne vais pas jouer les princes qui ont tout compris. Je me connais assez pour avoir conscience de mes propres contradictions. Je fulmine contre les multinationales et je les nourris en prenant ma voiture et parfois l'avion. Pour cela, je n'ai pas trouvé de solution et je dois bien accepter ce genre d'incohérence comme les limites de ma radicalité. Mais on ne doit pas pour autant baisser les bras et accepter que les contradictions deviennent la norme. Alors, dans l'espace qui m'est donné et où je peux agir, eh bien, j'essaie de trouver le plus de cohérence possible. Lorsque je parle de la terre, je suis cohérent. Lorsque je la soigne, je suis cohérent. Elle est ma mère, elle me nourrit et je dois moi aussi la nourrir. Dire ce que l'on fait et faire ce que l'on dit est primordial. C'est souvent la limite des idéologies, qui se détournent de leurs principes initiaux pour devenir monstrueuses, ce que l'histoire a toujours mis en évidence.

*Quand la Révolution française entend améliorer l'homme, le civiliser, c'est une illusion ?*

Les hommes passent d'une illusion à une autre. On détruit les prétendus oppresseurs et l'ancien opprimé devient oppresseur à son tour. Celui qui n'a personne à opprimer se venge sur sa femme ou sur son chien, mais on n'abolit pas pour autant l'oppression. Voyez ce qui se passe aujourd'hui.

*Il n'y a pas de sincérité ? Le but serait juste de prendre le pouvoir ?*

Il faut arrêter de s'illusionner avec des mots. Liberté ? Égalité ? Fraternité ? Je ne nie pas qu'il y ait eu des progrès, mais ces valeurs se cherchent toujours dans notre société. Elle est tellement ancrée en nous, cette idée qu'il faut changer la société ! Sauf qu'on ne peut pas la faire évoluer si l'être humain, qui en est le principal déterminant, ne change pas. Et je ne veux pas dire que je m'exempte de cela en donneur de leçons. L'autre jour, j'étais à Bruxelles pour une conférence et des étudiants m'ont demandé : « Qu'est-ce que vous nous recommandez ? » Je leur ai répondu : « Allez vous réconcilier avec vos compagnons, vos compagnes, vos parents, vos voisins, et là vous allez changer le monde. Je ne vous donne aucune autre recette que la réconciliation. » Autant dire l'amour. Choisir non ce qui subordonne ou détruit, mais ce qui, au contraire, donne une énergie partagée. C'est le propre de l'énergie. C'est par là que passe la bienveillance. C'est cela qui changera le monde et non de nouvelles institutions. Encore une fois, je ne suis pas en train de dire qu'on n'a pas progressé, je ne nie pas que la proclamation de la démocratie représente une belle avancée. Mais cela est loin de suffire, on le constate chaque jour.

*Vous reconnaissez donc que notre société est tout de même plus libre, plus égale, plus fraternelle du fait de progrès institutionnels ?*

Elle ne l'est pas forcément, mais du moins elle s'est donné le cadre dans lequel elle pourrait parfaitement exercer ces principes. Et pourtant, les exerce-t-elle ? La

fraternité ne se décrète pas, parce qu'elle relève de quelque chose qui n'est pas de l'ordre du tangible, du matériel, mais de l'esprit, du sentiment, de ce qui nous habite en profondeur. Certes, un État peut créer les conditions pour aller dans ce sens-là. Mais les contradictions – encore elles ! – restent énormes. Quand vous voyez un pays comme la France ou d'autres pays européens aisés qui produisent à la fois la richesse la plus extravagante et la misère la plus révoltante, on se demande quel est le sens de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité ». Surtout dans un contexte culturel et éducatif qui incite à la domination : « Sois le premier, sois le meilleur, sois le plus fort, sois le plus, le plus, le plus ! » Quand on instaure dès l'enfance cette compétitivité, cette course à l'excellence, on finit par en oublier les qualités humaines. Pourquoi ne pas donner aussi une bonne note au bon copain qui partage son goûter ?

*Donc, selon vous, l'homme peut-il ou non s'améliorer ?*

Absolument. Et heureusement ! Il existe sur cette planète des êtres accomplis, merveilleux, non parce qu'ils ont collectionné les diplômes, mais parce qu'ils sont comme ça, dans leur nature même. Cependant, encore une fois, le cadre dans lequel nous vivons n'encourage pas vraiment à cela. Lorsqu'une nation fonctionne sur la compétitivité, elle n'engage pas l'homme à s'améliorer. Nous naissons tous de la même façon, certains sur de la terre battue et d'autres dans des palais. Mais notre condition humaine est la même.

L'un est noir, l'autre blanc, le troisième jaune... c'est tout ce qui nous différencie. Après, ces êtres sont abîmés parce qu'on les fait entrer petit à petit dans la comparaison, la compétition. Je crois profondément que nous portons tous en nous un héritage inconscient qui nous a été donné, imposé, par nos aïeux. Nos parents nous transmettent l'idéologie, la logique ou le mode d'existence qu'ils ont reçus. Or, je pense qu'on ne doit pas angoïsser l'enfant, mais lui dire au contraire : « Voilà l'autre, ce n'est pas ton rival mais ton complément. » Et je ne parle pas du statut des femmes ! Au nom de quoi l'histoire les a-t-elle subordonnées et continue-t-elle à le faire alors que ce sont bien deux énergies, féminine et masculine, qui font que nous existons ? Il s'agit là d'un des plus grands facteurs de déséquilibre que l'humanité doit résoudre. Et pas seulement à coups de protestations féministes pour revendiquer une juste part. S'il existait une compassion, un véritable amour, aucun homme ne supporterait qu'une femme soit considérée comme son inférieure sur cette planète. Bien sûr, elles aussi ont leurs violences, elles ne sont pas forcément des saintes. Mais elles restent des victimes de l'histoire, et la Bible y porte une lourde part de responsabilité quand elle raconte que c'est tout de même Ève qui a croqué la pomme, elle qui a péché. Et que le pauvre Adam – dont elle serait issue de la côte – serait une victime de sa transgression. Tous ces modes de pensée, ces mauvaises habitudes sont banalisés, normalisés, alors qu'ils déterminent d'une façon décisive les représentations mentales que nous avons de la réalité.

Bien des anomalies sont devenues la norme, relevant du réflexe inconscient. Encore une fois, prendre conscience de notre inconscience est le premier maillon d'une nouvelle et belle progression.

*Toutes les idées, tous les principes qui ont guidé votre vie sont déjà en place depuis très longtemps ?*

Non, pas vraiment, et à mon avis cela est le fruit d'une évolution. Peu à peu, j'ai pris conscience que la vie est un chemin initiatique, du moins l'ai-je prise comme tel. Géographiquement, physiquement, on a l'impression de rester immobile. Mais elle nous fait avancer au plan intérieur, au plan de nos concepts, de nos perceptions. Alors, soit on prend les événements qui nous arrivent comme des faits ordinaires défilant les uns après les autres selon la loi du hasard, soit on estime qu'ils sont porteurs de signes. Et moi, j'ai eu peut-être la chance de comprendre assez vite que tout ce qui m'arrivait, de bon ou de moins bon, formait un ensemble d'éléments qui présidaient à mon évolution. Alors, soit je me place dans une posture plaintive – « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il m'arrive cela ? » –, soit je me dis : « Ce qui m'arrive exprime un message que je dois décrypter. »

*Quand les grandes lignes de cette philosophie se sont-elles mises en place ?*

Partir dans la vie avec une double culture – ce qui fut mon cas – complique évidemment les choses, mais les fait avancer aussi. Dès l'enfance, les expériences se

présentent comme les pièces dispersées d'un puzzle qu'il faut ensuite rassembler. On passe du chaos à la réflexion pour étudier leur configuration, et tenter de saisir ce qu'elles veulent exprimer. On ne saisit évidemment pas tout ce qui nous arrive. Un jour on ne comprend pas, le lendemain on comprend mieux. Même les expériences pas très agréables, parce qu'elles provoquent l'indignation, nous enrichissent. Cela fait une vingtaine d'années que j'ai mieux réalisé cela. Auparavant, je n'étais pas tellement dans cette attitude. Par exemple, quand Michèle – ma femme – et moi avons fait notre retour à la terre, en 1961, c'était tout de même une aventure. Notre esprit était entièrement mobilisé par la réussite de ce projet, et par des questions ou des obstacles très concrets. Comment éviter les pièges, comment réparer une maison, comment fertiliser des terres, planter des arbres, s'occuper d'un troupeau de chèvres, fabriquer du fromage... ? À ce moment, l'angoisse est là, parce que vous êtes dans une situation où vous n'êtes pas véritablement assuré du lendemain. Cette sorte d'insécurité mobilise l'énergie, et là, il n'est pas toujours facile de prendre du recul. Entre le petit enfant que j'étais et l'homme que je suis devenu, beaucoup de chemin a été parcouru et, oui, bien sûr, mes expériences m'ont enrichi, comme c'est le cas de bien d'autres personnes à travers le monde.

*Justement, quelle relation le Pierre Rabhi de soixante-quinze ans entretient-il aujourd'hui avec ce petit garçon ?*

L'enfant est toujours là. Et je dois dire que

j'éprouve parfois la nostalgie de ce temps révolu. Je me revois très bien la morve au nez, en chemise crasseuse, courant dans les rues obscures de mon village, et allant chaparder des dattes avec les copains. Cette liberté me grisait d'une manière absolument incroyable, et ce sentiment est toujours là, en moi, profondément ancré dans mon cœur. Alors la question se pose : tout cela, est-ce simplement du passé ou est-ce toujours du présent, puisque ce souvenir, cette sensation m'habitent encore aujourd'hui ? J'ai finalement compris que ces expériences existent toujours bel et bien dans ma vie présente. Il y a le Pierre Rabhi sérieux – parce que l'on traite d'enjeux écologiques importants, il faut être très rigoureux – et puis le Pierre Rabhi qui continue à lire *Bibi Fricotin*, l'illustré préféré de ma préadolescence, et qui se délecte des contes extraordinaires de son enfance.

*Ce n'est pas un crime de se divertir, si ?*

Non, et puis j'ai besoin de me lâcher parfois, de retrouver un peu de légèreté, presque de la candeur. Il ne s'agit pas là d'une candeur artificielle, car elle est toujours en moi, elle m'accompagne, elle m'est salvatrice dans un contexte social convulsé par la violence et les turpitudes. Mais je n'ignore pas non plus que de belles choses chaque jour fleurissent.

*Vous êtes nostalgique de votre enfance, et pourtant vous avez subi un gros traumatisme avec la mort de votre mère. Vous souvenez-vous d'elle ?*

Juste quelques images floues et très fugaces. À soixante-quinze ans, je me suis rendu compte que ça a vraiment été quelque chose de terrible de ne pas avoir connu ma mère. Même pas une photo, rien pour accrocher mon esprit sur cet être qui m'a mis au monde. C'est comme si j'étais né de façon clandestine, un peu comme s'il n'y avait jamais eu de femme pour me porter dans son corps et me remettre au monde. C'est terrible, car je suis toujours en quête de ma mère. Du coup, certaines femmes, dans mon esprit, deviennent ma mère, à chaque fois je m'accroche à cela. Je porte en moi cette blessure très profonde, qui a cicatrisé sans vraiment se cicatrifier. Sur le coup, je n'ai pas vraiment réalisé ce qui m'arrivait parce que je ne faisais pas le lien avec ce que je vivais et le vide que je ressentais en moi, dû sans doute à cette mère ectoplasme. Ma prise de conscience de ce vide, l'importance de ce vide dans ma vie est récente. En portant un regard rétrospectif sur mon comportement durant des années et des années, je repère de grandes constantes, et je comprends que je n'ai pas réussi à me libérer de ce sentiment de vide, parce que je n'ai toujours aujourd'hui, à soixante-quinze ans, aucune vision, aucune conception de ma propre mère. Bien sûr, on m'a dit comment elle se comportait, à quoi elle ressemblait, mais ça ne remplace pas un portrait. Un simple portrait parle plus que tout ce qu'on peut vous raconter, parce que vous y mettez de l'imaginaire, bien plus que du tangible ou de la réalité. Il ne me reste même pas un objet d'elle, rien. Je n'aimerais pas que mes propos soient tenus pour des plaintes. Ils relèvent

simplement du témoignage que chacun peut partager avec ses semblables.

*Quand vous parlez de la Terre-Mère...*

... Oui, peut-être y a-t-il là une transposition. Mon amour de la terre, mon amour du féminin. J'ai un grand amour pour le féminin. Là où j'ai mesuré sa splendeur, c'est au Sahel. Le courage des femmes y est incroyable ! Dans des conditions parfois proches de l'invivable, elles révèlent une puissance absolument inouïe, quand les hommes, parfois dépassés par la dureté de l'épreuve, se sauvent. Les femmes restent car elles ne peuvent pas déposer leur enfant par terre et fuir. Elles sont là, combattives, faisant preuve d'un héroïsme extraordinaire. Là, j'ai mesuré que le féminin est souvent plus puissant que le masculin, contrairement aux schémas que nous avons dans la tête. Ces femmes se lèvent le matin de bonne heure et, bien qu'il y ait très peu à manger, elles sont debout, se battent et font des miracles. Elles vont chercher l'eau, élèvent les enfants comme elles peuvent, font cuire le peu qu'elles ont. C'était un enchantement en même temps qu'un crève-cœur de voir ce courage, cette endurance permanente.

*Dans votre livre Du Sahara aux Cévennes, vous écrivez ceci à propos de votre père, un soir où il vient vous border : « Une main se pose sur moi, palpe ma couverture, l'ajuste sur mon corps, s'attarde un instant sur ma tête crépue. Je sens sa chaleur et sa rudesse. Cet homme aux muscles secs et tendus, ce forgeron au*

*visage puissant, à la volonté aussi dure que le fer qu'il mate, devient femme parfois. De nouveau le frôlement. Puis le silence. Si Dieu existe, c'est ainsi que doit être son sein. Le père m'a exorcisé de mes peurs et je suis prêt à l'abandon*<sup>[1]</sup> »...

Mon père était pour moi une divinité. Il incarnait le courage et m'a fait probablement le don de l'audace, qui a jalonné mon parcours. Il était poète et à travers sa poésie, évidemment, il adoucissait les choses. C'était l'homme qui façonne le fer, mais aussi l'homme de tendresse, d'une grande sensibilité. Il était musicien et, sur son violon ou sur son luth, improvisait des chansons. Il les chantait et il m'enchantait. C'était ça mon père. Un homme très subtil, très intuitif. J'aurais pu lui en vouloir lorsqu'il m'a confié, à l'âge de six ans, à une famille adoptive d'Européens qui habitait non loin de notre village. À soixante-quinze ans, je me le rappelle toujours comme si c'était hier. La main de mon père qui est là, qui tient la mienne, et cette main qui veut me confier à des étrangers, et moi qui m'agrippe à cette main. Oui, je la sens encore maintenant. Et en même temps je savais qu'il allait faire deux pas, qu'on allait se séparer et qu'il se mettrait lui aussi à pleurer. Pour lui, l'avenir de son fils passait avant toute autre considération. Et il fallait que ce fils apprenne ce que les Européens savaient ; c'était ainsi, estimait-il. Trouver une place honorable dans la vie passait par cette épreuve. Puisque lui-même avait été aliéné dans son statut social, il ne voulait pas qu'il m'arrive la même chose. Musicien,

poète et forgeron, il s'est retrouvé à la mine parce qu'un jour les Français ont découvert du charbon dans notre pays. Du coup, tous les oasiens valides ont été embauchés pour l'extraire. L'esclavage salarié venait d'advenir chez nous, jusqu'au moment où mon père est arrivé aux limites de ce qu'il pouvait faire. Je l'ai alors senti comme vaincu, résigné. Cela n'a pas dû être étranger à ma propre insurrection, face à une modernité qui comporte des aspects monstrueux travestis des meilleures proclamations morales, tout en ayant inventé les pires outils voués à la mort et portant atteinte aux fondements de la vie. Mon père a essayé l'horlogerie car il était très habile. Finalement, il a très bien vu qu'il n'arriverait pas à nourrir sa famille. Donc, il a fait comme tout le monde, il a mis un bleu de travail et il est allé se faire embaucher à la mine de Kenadsa.

*Rétrospectivement, si vous aviez été à sa place, vous auriez fait la même chose avec votre fils ?*

Sans doute. Si à un moment il en était allé de l'intérêt de mes enfants, un intérêt vraiment important, je pense que je l'aurais fait. C'était en tout cas sa posture. Mais pour cela il a dû, en plus, affronter beaucoup de réprobations. Ma grand-mère était ulcérée : « Comment, tu le confies à ces chrétiens, ces mécréants. Il va manger du porc, boire du vin ! » Il y avait tous ces préjugés. D'autres lui disaient : « Écoute, sois raisonnable, garde ton enfant, il a besoin de toi. » Mais envers et contre tout il a maintenu le cap. Je suis persuadé que ça a été un grand sacrifice pour lui. Je

l'ai revu à Oran bien plus tard, quand mes parents adoptifs sont montés vers le nord. Je l'ai trouvé meurtri. Il restait à la fois totalement convaincu qu'il avait bien fait, et en même temps il y avait cette blessure.

*S'il n'avait pas opté pour ce choix, vous auriez connu une tout autre vie ? Vous étiez l'aîné de cinq enfants, et vous seul êtes parti...*

Je pense que l'on peut influencer sur une petite partie de notre destin, et qu'une grande partie échappe à notre volonté, à notre libre arbitre. Le marin doit faire avec les conditions météorologiques qui lui sont imposées, mais c'est lui qui tient la barre et tente de maintenir le cap. C'est tout. Les éléments font le reste. J'étais l'aîné, comme vous l'avez rappelé, et cela a aussi pesé sur mon avenir, d'autant que ma mère avait eu un enfant avant moi, qui est mort. J'ai parfois eu l'impression qu'elle ne m'a pas porté avec sérénité, mais avec l'appréhension de me perdre aussi. Sans doute ai-je été marqué par cela. J'ai probablement été ensemencé d'une espèce d'anxiété que je ressens encore aujourd'hui.

*Dans Du Sahara aux Cévennes, vous citez aussi cette belle phrase d'une de vos aïeules qui était centenaire. Elle avait vu arriver au village le premier Européen et décrivait ainsi la scène : « Cette nuit-là, j'ai fait un rêve, et dans mon rêve j'ai vu un cheval fougueux avec des naseaux fumants et l'œil fou. Il courait partout, la queue en panache. Et puis, enfin, je l'ai vu piétiner les*

*tombes du cimetière avec un acharnement horrible [2]. » C'est cela que vous combattez encore aujourd'hui ? Peut-on assimiler le monde actuel à cette image ?*

Oui, tout à fait. L'exil, la singularité, le déracinement, tous ces éléments ont été constitutifs de mon existence. Vous vivez dans un milieu qui n'est pas le vôtre, avec des Européens, donc vous n'êtes pas chez vous. Vous n'êtes plus nourri par les mêmes substances. Vous êtes déraciné, étranger dans votre propre pays. Plus tard, j'allais devenir un exilé total, mais auparavant l'éloignement a été progressif. Lorsque, à six ans, j'ai été confié à ce couple d'Européens, deux kilomètres seulement séparaient mes deux mondes qui restaient géographiquement proches, mais si éloignés par l'histoire et les valeurs. Ces deux foyers étaient tellement différents ! Je retournais souvent dans mon village, mais ensuite, quand mon père d'adoption a été muté à Oran, à sept cent cinquante kilomètres de Kenadsa, la grande question s'est posée : est-ce que je devais rester dans ma famille de tradition ou suivre ma famille d'adoption pour continuer à m'instruire ? Mon père a confirmé son choix. Il m'a dit : « Tu les suis, tu poursuis tes études et tu reviendras quand tu auras acquis suffisamment de connaissances pour pouvoir faire ensuite ce que tu veux et ce que tu peux de ces connaissances ; à ce moment-là tu retrouveras ton intégrité. » J'avais quinze ans, et ce fut une très grande rupture. Une rupture décisive où toutes les amarres étaient rompues. J'entrais dans un nouveau

paradigme dont je ne savais pas ce qu'il me réservait – *mektoub*, c'était écrit.

*Votre père vous laisse partir à la seule condition que vous restiez un bon musulman. En vous convertissant dès l'adolescence au catholicisme, avez-vous le sentiment de l'avoir trahi ?*

Quelque part, oui. En fait, le milieu chrétien dans lequel je vivais intégralement me prédisposait à cela, d'autant plus que je m'étais mis à lire la Bible, et là, je me suis passionné pour les Évangiles, qui m'ont séduit et qui ont contribué en quelque sorte à m'éclairer. Cette séduction et l'ambiance chrétienne dans laquelle je baignais à Oran m'ont conduit à demander le baptême. Le message christique me paraissait tellement puissant ; il permettait de sortir de tout antagonisme. Il fallait simplement aimer, même ses ennemis. Et ça, ce n'était pas le discours que j'entendais de l'autre côté, dans mon village. De l'autre côté, on parlait toujours de l'Ennemi. Bien sûr, je devais découvrir plus tard que la violence a existé chez les chrétiens, avec des divisions meurtrières – catholiques, protestants, orthodoxes, etc. Le « Aimez-vous les uns les autres » n'avait pas vraiment opéré. Il ne faut cependant pas nier que, dans ce marasme, des êtres cohérents, vraiment charitables et éclairés, agissent pour donner sens au message. Le spectacle du monde nous permet de mesurer les dégâts inouïs provoqués par le tribalisme religieux. Il est pour moi la négation de cette transcendance, qui est au cœur même du message du Christ. On édulcore cela de

formules théologiques. « Tout ce que vous dites de Dieu est mensonge », proclamait Maître Eckhart. Respectant les êtres humains dans leur fragilité, je ne puis pour autant souscrire à ce qui divise et produit constamment de la dualité. C'était alors à moi de faire la part des choses. En attendant, je n'ai jamais réussi à avouer officiellement à mon père que je m'étais converti, même s'il l'a deviné en voyant que je ne retournais plus dans mon village. À partir du moment où je suis devenu chrétien, c'était impossible de retourner chez moi. Ce n'était pas concevable. À moins de mentir en disant que j'étais toujours musulman, j'aurais subi une réprobation générale. Du coup, je n'ai jamais remis les pieds à Kenadsa. Comme je ne redescendais plus au village, mon père a fait un jour les sept cent cinquante kilomètres jusqu'à Oran – un véritable voyage à cette époque ! – pour venir me voir. Il a été désespéré de constater que j'étais devenu un petit Occidental.

*Il avait tout fait pour cela, non ?*

Oui, mais quel choc pour lui ! Ma mère adoptive tenait à ce que je sois habillé impeccablement, à ce que je porte mes gants à la main, comme on le faisait à l'époque ; je devais aller à l'opéra, au théâtre, écouter de la musique classique. Ce n'était pas seulement une conversion religieuse, mais une conversion sociale. Je devenais un petit Occidental à l'apparence indigène. C'était comme ça, je vivais ma vie par segments, et j'étais dans cette phase-là, installé dans cette réalité-là. L'Occidental avait pris le pas en moi, et il m'arrivait

même de récuser l'indigène que j'étais aussi. Il ne s'agissait pas, en l'occurrence, d'opportunisme ou de désir d'ascension sociale ; il fallait juste que je sois quelque chose, que je devienne quelqu'un. C'est à ce moment-là que tout a basculé. Alors que mon vœu le plus cher avait été de rentrer vivre au plus près de mes racines, de retrouver une vie simple, ce sont au contraire ma nouvelle existence et ma nouvelle appartenance qui ont dominé. Et je me suis trouvé engagé dans cette voie-là, comme en une aventure sans autre objet que celui de ne plus souffrir du triple exil physique, psychique et spirituel.

*Que vous a dit votre père ce jour-là, à Oran ?*

Il était chamboulé et j'étais bouleversé. Il me demandait de revenir, et je l'adorais malgré le reproche que je pouvais lui faire de m'avoir en quelque sorte forcé à prendre un autre chemin. Mais une distance s'était définitivement créée entre nous. Je l'ai vu en larmes, et pourtant je n'avais pas la force de maintenir cette relation devenue artificielle. Il m'était impossible de supporter plus longtemps un tel écartèlement. Il fallait bien que ça casse d'un bord ou de l'autre. Ça a cassé du côté de ma vie traditionnelle. À partir de ce moment-là, j'ai été happé par la modernité.

*Après coup, vous avez compris pourquoi vous aviez basculé du côté occidental ?*

Peut-être à cause de l'influence de ma mère

adoptive, une fervente catholique qui voulait faire de moi un bon chrétien. Elle a assuré ce rôle de mère de substitution que je recherchais. Nous fréquentions les fidèles de la cathédrale d'Oran, et c'est à partir de ce moment-là que je suis arrivé au christianisme. Je retrouvais une communauté, oui, et par ailleurs rester musulman parmi des catholiques me pesait énormément. Cela a certainement compté dans mon choix.

*Mais, paradoxalement, vous n'avez eu de cesse, ensuite, que vous ne retrouviez la simplicité de votre village natal...*

Oui, c'est très bizarre et, quand je me raconte mon histoire, je m'étonne moi-même.

*Revenons à votre père. Vous ne l'avez jamais revu ensuite ?*

Non. Je ne suis pas non plus allé à son enterrement. Je devais avoir une vingtaine d'années, je venais de débarquer en France et j'étais pris comme dans une espèce de fleuve en crue. Le fleuve allait dans un certain sens, j'étais entraîné dans ce courant et ma vie était définitivement ailleurs. Tout retour en arrière – donc dans mon village, même pour un court séjour – me paraissait impossible, même si je n'ai pas eu, encore une fois, de véritable contentieux avec lui ; je ne l'ai jamais vraiment accablé, surtout lorsque j'ai compris qu'il m'avait orienté vers une autre famille à son corps défendant. En revanche, il y a une vingtaine

d'années, j'ai revu en France mon oncle – le frère de mon père –, imam sur les hauts plateaux. Il me rendait visite un peu au nom de ce père qui, lorsque j'étais enfant, m'avait envoyé étudier à son école coranique. Cet homme, sans qu'on puisse le qualifier d'intégriste, était, dans ma mémoire, de stricte observance et reconnu comme un grand exégète. Je l'admirais beaucoup même si sa femme se montrait hostile à mon égard, peut-être parce qu'elle devait me nourrir. C'était un peu comme si je venais manger le pain de ses enfants ; j'étais l'intrus et elle la marâtre, à la manière des contes de fées. Elle crachait parfois dans ma nourriture avant de me la servir, mais mon oncle, lui, restait dans ses sphères spirituelles et ne voyait rien de tout cela. J'ai séjourné là-bas plusieurs mois, grelottant dans ces montagnes où il neigeait tout l'hiver. Rassurez-vous, je ne raconte pas cet épisode pour pleurer sur mon sort, mais simplement dans le but d'expliquer. Car plus tard, sans acrimonie, sans le moindre ressentiment dans le cœur, j'ai réfléchi à tout cela et je suis retombé sur ces questions de l'exil, de la solitude, de l'exclusion. En fait, je venais briser le cercle de cette femme qui voulait probablement préserver l'intégrité de son foyer. Pour en revenir à cet imam, donc, il m'a rendu visite un jour en Ardèche alors qu'il se trouvait en France pour participer à des rencontres œcuméniques entre juifs, musulmans et chrétiens. Vous imaginez le choc : cet homme était devenu tolérant et j'en ressentais une certaine fierté. Il savait que j'étais chrétien mais il ne m'a fait aucun reproche ; il s'est montré très chaleureux, très

convivial. Ça a été un beau cadeau de voir à quel point il avait changé.

*Et vos frères, vous ne les avez jamais revus ?*

L'un d'eux est venu nous rendre visite à la ferme. Nous ne nous étions plus rencontrés depuis notre enfance. À présent, je communique avec lui et mes autres frères par téléphone ; là aussi, les retrouvailles sont devenues possibles car le temps a passé. Il y a plus de tolérance. Si je voulais retourner aujourd'hui dans ma famille, elle m'accueillerait, alors qu'autrefois, devenir chrétien c'était carrément trahir. Cela fait partie des grands paradoxes. Tandis qu'un islam s'ouvre, un autre se radicalise jusqu'à une sorte de démesure, une intolérance extrême et meurtrière. Souvent je songe à Sidi M'Hamed Ben Bouziane el-Kandoussi, cet homme exceptionnel du XVII<sup>e</sup> siècle, fondateur de la cité de Kenadsa. C'était un soufi apôtre de la tolérance, une conscience élevée à l'origine de la confrérie des Ziania, des non-violents absolus. On ressentait sa présence parmi nous. Ses valeurs aussi nous habitaient.

*Les retrouvailles avec vos frères sont arrivées trop tard ?*

Oui, disons que c'est le destin. Ils me demandent toujours pourquoi je ne viens pas les voir au pays. Grande question ! Je suis retourné au Maghreb dans les années 1990 pour y lancer un programme agroécologique, mais cela s'est passé à Gabès, dans le

Sud de la Tunisie, et non en Algérie. Au départ, j'avais envisagé de mener cette action dans mon pays d'origine, mais la violence y régnait. Les craintes de ma famille et de mes amis m'ont finalement dissuadé, sans cela j'aurais sûrement renoué avec l'Algérie où, si l'on peut dire, je serais revenu en enfant prodigue avec, entre les mains, l'agroécologie à offrir comme présent à ma communauté. En dehors de la Tunisie, nous avons aussi engagé au Maroc un programme d'une certaine envergure : nous créons bientôt une structure de formation à l'agroécologie au bénéfice de la population. Nous sommes assurés d'une grande efficacité, comme nous l'avons démontré en Afrique noire.

### *Pourquoi ne pas retourner voir votre village ?*

Je n'ai pas envie de le redécouvrir (il est aujourd'hui en partie en ruine, me dit-on), car lorsque je songe à mon enfance, c'est un bonheur qui provoque aussi en moi une douloureuse nostalgie. Si, par exemple, la réincarnation existait et qu'on me laisse le choix, eh bien, je demanderais à renaître dans cette petite cité telle qu'elle fut, et je ne la quitterais plus. Ce lieu était une merveille de paix et de tranquillité, l'aura bénéfique de Sidi Bouziane semblait omniprésente. Les Ziania n'ont jamais versé de sang, ce qui leur a valu, paraît-il, beaucoup de réprobation car ils ont refusé de prendre les armes pour défendre le pays lorsqu'il a été envahi par les Français. Et le même phénomène s'est reproduit au moment de la guerre de libération. On les aurait traités parfois de lâches alors

qu'ils étaient juste des non-violents radicaux. Je reste prudemment dans le conditionnel en l'absence d'informations incontestables. En fait, je n'ai pas souhaité retourner au lieu de ma naissance pour éviter de voir tout ce que j'ai en mémoire remis en question par des antennes de télé, des chevaux-vapeur et un envahissement artificiel, là où la simplicité donnait valeur et acuité à l'essentiel, où le temps avait réellement saveur d'éternité. Peut-être que la frugalité avait pour contrepartie un large espace méditatif, une sorte de festin de l'esprit. Il ne s'agissait pas pour autant d'un paradis, car on y retrouvait aussi, bien sûr, les dissensions, les jalousies propres à l'humain.

*C'est au nom de tout cela que vous avez refusé de prendre parti durant la guerre d'Algérie ?*

J'étais alors catholique et peut-être mieux préparé, du fait de mon histoire, à adhérer à la notion christique de la non-violence ; je trouvais stupide que des êtres humains s'entretuent. Cela va très loin, et je me dis parfois que, si j'étais un animal, je serais vexé que l'on me compare à un homme. Comment peut-on en arriver à égorger son semblable, à lui nuire, à lui faire du mal sciemment et consciemment, à jouir de sa souffrance, comme l'avouent certains tortionnaires ?

*Que l'Algérie se batte pour son indépendance ne vous semblait donc pas légitime ? Il n'y a pas de guerre juste ?*

Non. Ça n'existe pas. Admettre qu'il existe des guerres justes m'est impossible. Tout conflit armé est

une manifestation de l'échec de la raison. Il me semble en revanche légitime qu'un peuple spolié de son patrimoine vital par une sorte de hold-up immoral, mais normalisé, veuille se le restituer à lui-même. Mais l'humanité a toujours fonctionné selon le même vieux schéma de l'opresseur et de l'opprimé. Comme je vous l'ai dit, si vous cherchez bien du côté des opprimés, vous trouverez encore des oppresseurs. L'histoire n'est faite que de cette alternance, de tyrannie travestie en bonnes intentions et justifications, y compris morales, au nom même du « Dieu d'amour ». L'oppression est multiforme, la guerre économique mondiale en fait partie, et il ne s'agit pas là d'une métaphore. Cette guerre sans armes en est vraiment une et son plus bel exploit s'exprime par la détresse qu'elle produit massivement. La subordination universelle des femmes en est une autre. Je n'ai aucune envie de jouer avec des concepts subliminaux, les héros et le reste, mais toute violence a pour matrice la faiblesse, la peur ou la convoitise. L'arme de destruction la plus massive sur la planète est le lucre, la finance glorifiée par la Bourse.

*Pour vous, les guerres de libération n'ont donc pas de sens...*

Déjà au départ, je le rappelle, il n'y a aucune raison pour que certains spolient les autres de leur territoire. Ah ! ce fameux territoire responsable de tant d'hécatombes. Pour raisonner correctement, il faut partir de l'être humain dans l'attitude qu'il pourrait avoir, qu'il devrait avoir : celle de ne

commettre aucun préjudice à autrui. Dans ce cas, il ne provoque rien qui puisse justifier une violence en retour. Si l'on refuse d'envisager ce principe, alors c'est l'enchaînement, la guerre appelle la guerre et on n'en sort plus. Le problème ne peut se résoudre qu'à sa source : celle d'une voie dans laquelle on ne doit jamais s'engager. Je rêverais de congrès internationaux qui réuniraient les enfants du monde pour les aider à prendre conscience de leur identité planétaire, et les préparer ainsi à l'estime mutuelle, à la solidarité au sein de la maison commune.

*À vous écouter, il aurait fallu laisser faire Hitler, en 1940 !*

Non ! Mille fois non, bien entendu, compte tenu de la terrible dérive historique que la folie nazie risquait de provoquer. Mais il y a eu auparavant la guerre de 1914, que je considère comme un véritable génocide des paysans allemands ou français, et avant encore celle de 1870. J'ai la naïveté de croire que si, en 1918, les Français avaient tendu la main aux Allemands en leur disant qu'ils allaient les aider à se relever, si on avait eu de la compassion envers ce peuple vaincu et donc humilié, il n'y aurait pas eu de Hitler et la spirale de la violence aurait probablement été brisée, le fameux « œil pour œil » aboli. Je ne dis pas cela pour jouer sur le ressort émotionnel, mais avec rationalité et objectivité, en prenant en compte positivement les mécanismes de la psyché humaine. Je me rappelle ma grand-mère adoptive (la mère de mon père adoptif) qui ne finissait jamais un repas sans dire : « Encore un que

les Boches n'auront pas ! » On a entretenu dans les cœurs une espèce de haine, de réprobation, de triomphe sur l'ennemi qui a ouvert le chemin à Hitler.

*Quand, en 1918, chaque camp a compté des millions de morts, quand des parents ont vu deux ou trois de leurs fils mourir au combat, est-ce si facile de tendre la main ?*

Bien sûr, il n'est pas possible d'occulter ou de minimiser l'immense tragédie que fut ce conflit et les douleurs qu'il a infligées de part et d'autre, aux femmes comme aux hommes. Le fameux « plus jamais ça » semble avoir opéré dans l'espace européen et c'est un progrès considérable. Mais qu'en est-il du reste du monde ? Je crois vraiment que si les êtres humains atteignaient un niveau d'élévation de la conscience suffisant, ils seraient capables de dire avec lucidité : « Nous nous sommes fait mutuellement du mal. Nous nous sommes mutuellement brimés. Il faut arrêter ce processus-là. » Quand j'ai lu *Mein Kampf*, le manifeste de Hitler, j'étais loin de tout saisir, mais j'ai compris qu'il préparait là une revanche. Et il ne la préparait pas seulement à travers des actes, mais aussi avec un discours extrêmement convaincant, en développant la notion du fameux Aryen et de sa physiologie particulière, de l'homme supérieur, toutes ces balivernes que l'on sait. En jouant sur l'humiliation de son pays, il a invité son peuple à redresser la tête. On connaît la suite du processus de l'une des plus grandes – sinon la plus grande – tragédies du siècle.

*Pour en revenir à l'Algérie, elle n'aurait donc pas dû,*

*à votre sens, se battre pour son autonomie ?*

Je ne dis pas cela. Évidemment il y a eu oppression, spoliation. Quand l'Europe est allée conquérir des territoires partout dans le monde, qu'elle a confisqué leurs terres et leurs ressources à certaines populations, allant jusqu'à exterminer certains peuples indigènes comme les Peaux-Rouges par exemple, elle a enclenché la violence et ne pouvait s'étonner, ensuite, d'en devenir la victime. La victime au sens large car, au-delà des guerres d'indépendance, c'est aussi la diversité planétaire qui a été mise à mal, y compris celle de l'Europe. Certains voyageurs du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle parcourant ce continent ont décrit sa diversité culturelle. Chaque pays, chaque région avait sa langue, sa culture propre, ses traditions vestimentaires, architecturales, très souvent en rapport étroit avec la nature, la géographie locale. Et puis la nouvelle idéologie s'est imposée, elle a peu à peu tout uniformisé, standardisé. On punissait les enfants quand ils parlaient patois, on a ensuite érigé l'image du paysan attardé, du pauvre homme enlisé dans sa glèbe avec ses superstitions, perdu dans les limbes et l'obscurité du passé. L'Europe, avec sa nouvelle idéologie, a ravagé des peuples et des territoires entiers comme cela – y compris les siens –, en imposant un seul et unique modèle. J'aurais personnellement préféré naître à une époque où l'Europe était riche de ses singularités, de ses contrastes. Aujourd'hui, ce qui faisait son âme n'est plus que du folklore. Ce folklore fait partie des

ingrédients commercialisables pour divertir les touristes avec les vestiges d'un passé vivant, que la civilisation fondée sur la matière minérale morte n'a eu de cesse d'éradiquer. C'est avec la standardisation des esprits que la modernité est devenue une puissance idéologique. Toute l'ambiguïté est là : on a voulu nous faire croire que seul le camp soviétique fonctionnait à l'idéologie. Mais le libéralisme en est une aussi, plus pernicieuse encore parce qu'elle avance masquée des meilleures intentions. Je ne veux certes pas nier les progrès ou les acquis positifs, mais je déplore que l'espace libéral ne permette pas de construire un autre modèle au centre duquel on placerait l'humain et la nature.

*N'avez-vous jamais été tenté par la violence ?*

Si. Dans nos itinéraires de vie, il y a forcément des aspérités, des complexités. Je ne pourrais pas prétendre que j'ai été exempt de ces réactions, et quand elles me touchent, arrivent au niveau de ma conscience, de ma raison, je mesure à quel point ces réflexes marquent nos limites humaines. Cela nous ramène à la question de la peur. Nous sommes les héritiers d'une humanité qui a eu peur depuis les origines. Cette angoisse nous habite, habite nos cellules, tout comme l'instinct de survie habite chaque être vivant. Chez nous coexistent ce sentiment de menace physique, mais aussi cette crainte plus complexe liée à nos croyances, à nos certitudes. Nos propres démons sont autrement plus tortueux que les menaces extérieures, donc plus difficiles à contenir car

nous nous cramponnons à nos vieilles bouées de sauvetage de toutes les sortes : affectives, spirituelles, politiques, sociales. Et dès que l'une d'elles est menacée, dès que nous imaginons notre territoire en péril, la tentation est grande – faute de chercher la réponse en nous-mêmes – de trouver un bouc émissaire : l'autre. « L'enfer, c'est les autres ! » Je n'aime pas du tout cette formule qui fait de chacun une victime et nous exempte de notre propre responsabilité. Mais il est des situations d'oppression, de tyrannie, où ce constat est juste. Un seul dictateur peut effectivement devenir un enfer pour tout un peuple. D'où, encore une fois, la nécessité, quand la violence monte en nous, quand elle s'affirme, nous envahit et tente de nous habiter, de la dissiper, parce qu'on en est la première victime.

*Oui, mais comment s'y prendre ?*

À mon avis, seule la lucidité peut nous libérer. Celui qui voit clairement en lui les mécanismes s'installer insidieusement devrait parvenir à se dominer, si l'on en croit les enseignements de Gandhi. Et des techniques relevant plutôt de la tactique ont démontré leur efficacité en situation de confrontation ouverte. Mais la vraie non-violence nécessite de travailler d'abord sur soi, en profondeur. Voilà comment je conçois les choses. La quête de la paix exige une connaissance de soi, et cela est difficile. J'en sais personnellement quelque chose. Nous sommes des êtres complexes sans cesse à décrypter. Le « Connais-toi toi-même » est une merveilleuse discipline, mais elle

exige, paradoxalement, de se détacher de soi. S'observer en faisant comme si l'on n'était pas concerné est un exercice très exigeant.

*N'est-ce pas plus facile de se montrer lucide et sage à soixante-quinze ans qu'à vingt ?*

Je n'ai jamais été va-t-en-guerre, je n'ai jamais participé à une manifestation, je n'ai jamais levé le poing. Et quand on parcourt l'histoire de l'humanité, on se rend compte que, depuis les origines, celle-ci a toujours fonctionné selon le principe de l'action et de la réaction. On abat les tyrans et d'autres s'installent à leur place. Sans nier certains progrès démocratiques, je constate que beaucoup reste à faire. On est dans le jeu d'une alternance permanente de la violence, qui commence par se déguiser sous de bons et nobles sentiments avant de révéler son vrai visage. Il ne faut pas être dupe de cela. Encore une fois, je ne suis pas de nature violente, ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas eu des actes violents, mais ma nature profonde ne l'est pas, et c'est sûrement ce qui m'a aidé peu à peu à comprendre la valeur de la paix. Ici, les paysans disent souvent : « Je suis colère », ce qui confirme bien le fait que, parfois, la violence nous transforme complètement, qu'elle n'est pas extérieure à nous mais que nous en sommes en quelque sorte l'incarnation.

*Votre vision de l'histoire est très noire...*

Je tente simplement de me montrer réaliste. L'histoire est une immense tragédie, de l'égorgement,

du feu, du sang. Aussi loin que l'on recule dans le temps, la violence est omniprésente, avec ses guerres et ses tyrannies. Le monde actuel a même donné à cette violence ses lettres de noblesse, si je puis dire, en fabriquant les outils de destruction massive les plus terribles qui soient – et je ne pense pas exagérer en disant cela. Tant que ce problème de la peur ne sera pas résolu, on continuera à chercher la sécurité par tous les moyens, y compris les pires. Souvent, à l'école, j'en avais assez qu'on ne parle que de batailles, de défaites et de victoires : l'homme contre l'humain. On magnifie la tragédie, mais les héros, le nationalisme ne sont que les produits de cette violence magnifiée, un alibi pour justifier la terreur. Aujourd'hui, la question n'est pas de savoir comment éradiquer la barbarie, mais, hélas, comment la servir du mieux que nous pouvons. La technologie, la science, tous les moyens sont bons. Dire que certains prétendent imposer la paix avec des chars d'assaut, des avions de guerre, des bombes atomiques ! Quelle aberration. Lorsque, à l'école, les maîtres exaltent l'héroïsme guerrier et qu'on apprend aux enfants le garde-à-vous, le salut militaire, comment voulez-vous y arriver ? On pourrait pourtant s'attaquer aux racines du mal en commençant par apprendre aux élèves à se montrer généreux les uns envers les autres. Demain, à la place de la concurrence, de la compétitivité, des éternelles comparaisons entre le bon et le mauvais, le supérieur et l'inférieur, le dominant et le dominé, il serait possible d'instaurer une pédagogie de la paix où les valeurs seraient mutualisées à l'avantage de tous.

Aucun être ne doit être subordonné à un autre. Pas plus la femme que l'enfant.

*Existe-t-il malgré tout à vos yeux des régimes meilleurs que d'autres ?*

L'humanité s'est habituée au relatif. Bien sûr, on trouve à travers l'histoire de belles expériences au milieu des champs d'horreur. Nous nageons en pleine ambiguïté et nous n'en sortirons qu'en prenant conscience que seul le changement de comportement individuel peut changer le monde. C'est, encore une fois, la clé absolue, sinon on n'en sortira jamais. La quête perpétuelle de boucs émissaires ne peut me dédouaner de ma propre responsabilité. C'est donc à moi de changer, de devenir bienveillant, d'accueillir l'autre. Cela m'incombe totalement, et sur ce point je n'ai aucune excuse. Même si je devais être le seul parmi des milliards, oui, cette responsabilité m'incombe. Le bien et le mal ne relèvent pas d'un simple manichéisme, mais de l'intelligence fulgurante. Et l'intelligence me dit que je ne dois pas causer de préjudice à d'autres, que je ne dois pas détruire la nature, que je ne dois pas polluer. Parce que la pollution, c'est aussi de la violence. Il ne faut pas réduire cette notion aux seuls humains qui s'entre-égorgent. Quand je tue des animaux sans véritable nécessité, par inconscience ou pour le plaisir, c'est toujours de la violence.

*La vie d'un éléphant ou d'une fourmi vaut autant que celle d'un être humain ?*

Plutôt qu'établir une hiérarchie des valeurs, des espèces, je préfère dire que chaque créature participe à l'harmonie générale. Selon ma conception des choses, l'être humain, de par sa conscience, ses connaissances et son libre arbitre, est le plus habilité à donner sens à ce phénomène appelé « la vie ». Bien sûr, si un animal et un enfant se noient en même temps, il est évident que la priorité pour les sauver sera dévolue à l'enfant, et cette question en soulève bien d'autres qui, je l'avoue, me mettent dans l'embarras. Je suis, par exemple, consommateur de viande et en même temps très sensible à la condition animale, surtout à une époque où nous élevons les bêtes dans des conditions de souffrance intolérables. Je me trouve ainsi dans une contradiction que je n'ai jamais réussi à résoudre. Prenez une partition : pour que la musique soit belle, il faut des grandes notes, des petites notes. Pour qu'un texte soit beau, les mots comptent, mais aussi les virgules. Hiérarchiser, c'est comme si, dans un orchestre, vous supprimiez le musicien qui frappe les cymbales. On dirait qu'il ne fait pas grand-chose, mais ses cymbales, lorsqu'elles claquent, donnent du sens à tout le reste, et ce n'est une question ni de quantité ni de hiérarchie. Si l'être humain est vraiment doté d'une conscience, celle-ci doit justement l'amener non à la violence, à l'accaparement, à la destruction, mais à la responsabilité à l'égard de la vie. Or il semble que nous soyons loin du compte. L'homme doit se remettre en harmonie avec la vie pour trouver un sens à sa propre existence. La confusion dans laquelle nous baignons sur l'ensemble de la planète l'exige d'une

façon cruciale pour éviter une tragédie universelle finale, devenue hélas concevable avec le nucléaire. Le temps est venu d'œuvrer pour une convivialité à l'échelle du monde. Donc de renoncer à tout ce qui produit de la dualité, comme cette fameuse et destructrice mondialisation.

*N'est-ce pas un peu idéaliste ? Après tout, chacun sur Terre a son prédateur, non ?*

Il existe une prédation légitime établie par la vie elle-même. Si je veux vivre, il faut bien que je me nourrisse et que je nourrisse mes enfants. Il faut bien que le lapin, aussi, mange pour survivre. Le loup et le renard sont bien obligés de manger le lapin, etc. Il existe donc une sorte d'interdépendance basée sur la suppression de la vie pour la prolongation de la vie, mais qui n'est pas là de la méchanceté. C'est toute la différence avec notre société qui tue sans nécessité, accumule inutilement, dilapide. Le lion mange son antilope, mais il n'a pas de banque ni de dépôt d'antilopes pour en faire du produit financier. Prélever au-delà du nécessaire se fait, par une loi mathématique, au détriment et au préjudice de nos semblables. Ce réflexe d'accaparement est la cause de l'épuisement accéléré des ressources terrestres, de la détérioration de la biosphère, du déboisement... Soyons clairs avec tout cela et nous évoluerons.

*Revenons à la non-violence. Vous rappelez-vous votre réaction le 17 octobre 1961, quand des policiers français ont réprimé et noyé dans la Seine des*

*manifestants algériens ? Vous n'avez pas ressenti de haine ?*

C'est là tout le piège, quand nous sélectionnons les crimes selon notre famille d'appartenance, notre tribu, pour décider ou non de nous sentir concernés. Les horreurs infligées aux Juifs, aux Palestiniens par les Juifs, les injustices à l'égard d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, d'un Noir ou d'un Asiatique me touchent autant que celles subies par un Algérien. L'horreur est toujours universelle, avec de nombreuses ramifications jamais circonscrites. Si nous avons appris à nous indigner de toutes les exactions, nous les aurions probablement fait disparaître. Le repli sur la famille, la religion, l'idéologie et le tribalisme en général est souvent la cause de divisions, donc de nouvelles exactions. Cette évidence reste incomprise, malgré la longue expérience qu'en a l'humanité.

*Si cela touche quelqu'un qui vous est proche, vous êtes forcément plus concerné...*

La douleur que nous ressentons par rapport à ce que subissent nos proches est plus intense, bien sûr. Je dirais simplement que cela est normal, car nous sommes là dans nos limites, avec nos attachements et tout ce qui constitue notre sensibilité. Les épreuves de cette nature montrent la dimension limitée qui est la nôtre et incitent juste à la modestie, sans abolir une autre dimension beaucoup plus large, celle qui concerne l'ensemble de l'humanité. Prenez le cas des armes, dont nous parlions tout à l'heure. Il existe

toutes sortes de raisonnements, toute une dialectique pour justifier les crimes commis. Chacun peut reconnaître que les armes ont un effet objectivement néfaste, alors pourquoi leur accorder plus de place et d'importance qu'à la faim dans le monde, encore non résolue à ce jour ? C'est tout. Il n'y a rien de plus. Or, c'est avec toute la cascade des justifications – « Il faut défendre la patrie, il faut ceci, il faut cela... » – que nous nous enlisons dans une apocalypse permanente. Quel gâchis ! Une arme n'est pas bonne parce qu'elle supprime la vie. Toute la créativité belliqueuse, avec la fameuse puissance de feu dont on se goberge en bombant le torse, est engendrée par la crainte et la faiblesse. Si je n'ai pas peur, je n'ai pas besoin de fusil. Je suis plein de compassion pour les êtres trouillards que nous sommes. Ce paradoxe fait partie des grandes incohérences dont l'humanité est la première victime.

*Le fusil est créé par la peur, mais aussi, souvent, par le désir...*

Étrange désir, et cela relève alors du jeu, qui est permis s'il n'a pas de conséquence négative sur autrui. Chasser comme moyen de survie du primitif qui est en nous est devenu un divertissement pour l'homme moderne. Avez-vous remarqué que peu de femmes s'adonnent à ce loisir ? Cela n'est pas sans signification, me semble-t-il. L'homme s'érige en puissant, en maître de la nature, comme la Bible l'a décrété pour lui ; elle l'invite même à devenir la terreur de toutes les créatures. Je n'invente rien, cela est écrit noir sur blanc et constitue, encore une fois, un excellent

prétexte pour s'absoudre de la violence. Tout cela ne nous grandit pas. Voyez le délire autour du football, que signifie-t-il ? Simplement que celui qui gagne a été assez habile pour mettre le ballon dans un but. Ce n'est rien d'autre. Quand vous voyez ensuite tout ce qu'on a construit autour de ce divertissement, cette espèce de rituel mobilisant des foules hurlantes, ces sommes d'argent exorbitantes dépensées, la publicité... J'ai joué au foot dans mon petit village, mais il s'agissait uniquement d'une activité ludique. L'envergure de ce jeu au plan international rend dubitatif sur le fonctionnement de l'humanité.

*Ce n'est pas humain de vouloir faire la politique de l'autruche, de vouloir, à un moment, se divertir pour oublier des choses graves ?*

Je comprends parfaitement qu'on cherche des exutoires pour exorciser sa peur et dissiper son ennui dans un monde où la vie a de moins en moins de sens. Je serai toujours plein de compassion à ce niveau-là. L'être humain fait ce qu'il peut, et si, après tout, le foot l'aide à vivre en attendant d'autres valeurs vraiment constructives pour aller vers un monde plus satisfaisant, je n'ai rien contre. Cependant, la compétition que ce jeu instaure entre les nations ne renforce-t-elle pas notre vision fragmentaire du monde, celle qui, hélas, divise les esprits au lieu de les unir ?

*Revenons à votre parcours... et à la guerre. Au moment où elle éclate en Algérie, vos parents adoptifs*

*admettent difficilement que vous refusiez de prendre parti, non ?*

Pas exactement. La rupture est arrivée à la suite d'un incident un peu ridicule. Vivant à Oran, j'ai été témoin du climat général que produisaient les fameux « événements » d'Algérie. Prendre parti serait revenu à trahir l'une ou de l'autre de mes appartenances. Au plus profond de moi, j'espérais une conciliation, une sorte de statu quo comme on dit, tout en sachant qu'il était trop tard, les blessures étant trop vives. Mon père adoptif était un gaulliste inconditionnel. Or, pour beaucoup de pieds-noirs – en particulier les gens de l'OAS –, de Gaulle, accueilli comme le sauveur en 1958, était devenu ensuite à leurs yeux un traître qui les avait bafoués : le pire des hommes. Resté fidèle au personnage, mon père avait donc énormément d'ennemis, et le courage de ne pas fuir alors qu'il figurait sur la liste de l'OAS parmi les gens à abattre. On lui disait : « Mais pourquoi tu ne t'en vas pas puisque tu es menacé ? » Lui avait décidé de rester, mais il vivait dans l'angoisse nuit et jour. Sa voiture a même été plastiquée. Dans cette ambiance de tension extrême, j'entends un jour le maréchal Juin parler à la radio. Je m'attendais à ce qu'il ait une grosse voix (dans mon imaginaire – allez savoir pourquoi – un maréchal avait une grosse voix !), or il parlait de manière un peu aiguë. Surpris, je fais une petite remarque innocente et c'est la goutte qui fait déborder le vase. Mon père me dit : « Demain, je ne veux plus te voir à la maison ! » J'ai mis cette réaction inattendue

sur le compte de sa tension extrême. Ma mère avait beau tenter de temporiser, c'était peine perdue. Donc, je me suis retrouvé à la porte et, du jour au lendemain, de la vie bourgeoise à la rue. Il m'était impossible aussi, bien sûr, en tant que chrétien, de retourner dans ma famille natale. Un ami – marchand de bonbons dans les rues – avait un tout petit réduit dans lequel il entreposait ses marchandises. La première nuit, j'ai dormi là. J'ai ensuite trouvé un travail à la Société générale grâce au directeur de l'agence d'Oran qui, très catholique, m'avait pris sous son aile, moi, le musulman converti. Comme je savais pas trop mal écrire et pas trop mal parler, il avait des projets pour moi. Il me disait : « Vous allez faire tous les services, et ensuite on vous orientera sur les relations publiques. » Avec mon maigre salaire, j'ai réussi à trouver un logement vide de tout meuble à louer à Oran, mais au bout d'un moment ce n'était plus possible : je me sentais, de fait, exclu de mes deux cultures. C'est là que mon très cher ami Georges Assouline m'a aidé à partir en France. Il fallait que je saute le pas. Georges était juif et nous nous adorions, nous avions complètement dépassé ces histoires de Juifs, d'Arabes, etc. Il s'était instauré quelque chose de magnifique entre nous. C'est ainsi qu'un beau jour, je me retrouve à Paris, avec quelques adresses aléatoires en poche. Et quand je me suis mis à chercher un boulot, j'ai compris que je m'engageais dans une voie quasi initiatique, car j'avais bien du mal à répondre lorsqu'on me demandait ce que je savais faire. J'étais vaguement employé de banque, mais pas assez féru pour briguer

une vraie place. Alors j'ai réalisé de manière très concrète ce que signifiait et impliquait la vie dans le monde moderne. À travers l'entreprise, j'ai découvert l'ossature, la structure de cet univers. J'ai aussi compris que je n'avais rien appris d'utile. Je savais bricoler des trucs mais, même si j'avais beaucoup lu les philosophes, j'avais pour seul bagage un certificat d'études plus une année d'études secondaires. Je n'avais donc pas acquis les connaissances susceptibles de me donner une place convenable dans le système occidental. Cette révélation allait déterminer bien plus que je ne l'aurais imaginé. En réalité, je venais d'entrer dans un processus qui allait me faire dérailler de la voie dite normale.

*Durant vos études, vous n'étiez pas un bon élève ?*

De par ma nature profonde et mon appartenance ethnique, j'étais plutôt un enfant de l'oralité, de l'imaginaire – celui des contes de ma grand-mère. Un enfant plutôt apte au songe. Et cet imaginaire se confrontait à une rationalité pure et dure à laquelle je n'avais pas été préparé, car je mettais de la poésie jusque dans les énoncés d'un problème ! La ménagère qui va acheter des œufs et doit calculer le prix de revient de son omelette, ça me transportait réellement au marché, dont j'entendais les bruits et savourais les parfums. Je partais dans l'onirique, mais évidemment ce n'était pas ce que me demandait mon instituteur. Mon exil et mon itinérance aléatoire ont fait que je me suis retrouvé, dans la banlieue parisienne, magasinier au sein d'une société qui vendait des tracteurs et leurs

pièces de rechange. Là, quelqu'un me dit : « Puisque vous parlez bien français, on va vous installer dans un bureau et vous grimpez les échelons. » Ce même rêve qu'avait pour moi mon directeur de la Société générale. Or, le métier de « gratte-papier » m'ennuie, et avec ma passion pour l'anthropologie j'avais pris l'habitude d'étudier les comportements humains avec leurs singularités. Je demande donc bientôt à aller travailler avec les ouvriers, ce qui déconcerte tous mes camarades. « Tu es là, bien au chaud, avec un travail propre, et tu veux retourner au cambouis et dans le froid ? » En vivant avec les subalternes, je me suis mis à réfléchir à la condition particulière de certains êtres humains dans la société moderne. Du métro au boulot, du boulot au dodo, on passe d'une boîte à une autre. D'où les questions que je me posais à ce moment-là : « Vivons-nous vraiment ou subissons-nous une règle arbitraire qui ne nous laisse aucun choix ? » En examinant le microcosme où je me trouvais, je l'ai assimilé à une prison. Comme si, dans la vastitude et la beauté du monde, une vie entière devait se passer dans le confinement. Que les congés soient mis à profit pour « s'évader » n'est pas sans signification.

*Vous avez donc déjà, à cette époque, des questionnements très forts...*

Oui, parce qu'en autodidacte qui a beaucoup lu les philosophes, j'avais besoin de comprendre s'il y avait une place pour le bonheur dans nos vies quotidiennes, ce bonheur que j'avais connu dans mon pays. Or, avec ma nouvelle vie moderne, que se passe-t-il ? Je me lève

tôt le matin, puis je cours prendre le métro pour Neuilly. De Neuilly je prends l'autobus pour Puteaux et j'arrive à l'usine où je travaille, où je pousse mon chariot de pièces de rechange en attendant de refaire, le soir, le trajet inverse. Et il me paraît évident que je troque ma vie contre un salaire de survie, non de vie. Toute une littérature manipulatrice chante le progrès libérateur, mais j'y vois juste alors une immense incompatibilité entre ma quête de liberté et l'incarcération qui m'est imposée quasiment douze heures sur vingt-quatre. Sans que j'en sois conscient, c'est probablement le petit enfant du désert qui, des horizons infinis, se trouvait soudain confiné dans un espace terriblement reclus.

*Cet enfant du désert n'est-il pas allé de lui-même vers les ennuis en se convertissant, en se coupant de son village, en s'exilant, en choisissant la vie dure de l'ouvrier puis, plus tard, celle du paysan ?*

Non, je ne suis pas maso. Il est heureux que nous ne puissions pas prévoir de quoi sera fait notre chemin, cela risquerait d'entamer l'audace dont nous avons parfois besoin pour bâtir notre existence. Mais c'est vrai, je n'ai fait, si l'on peut dire, que me créer des ennuis. Cela nous ramène encore à cette question : qu'est-ce qui nous détermine et qu'est-ce qui relève de notre libre arbitre ? Je serais presque tenté de dire là encore, comme les musulmans : « *Mektoub* » – c'était écrit. Au point où je me trouve aujourd'hui, c'est en effet comme si j'avais, d'une certaine manière, été programmé pour devenir cette personne engagée que

je suis devenue et qui tente de servir la vie avec toute sa ferveur. A posteriori, je m'aperçois que le mobile essentiel de tous ces choix à risque était d'échapper au conformisme ambiant, à cette servitude dont la cravate m'a semblé le symbole suprême, avec la strangulation quotidienne du nœud coulant. Ces considérations peuvent paraître extravagantes, mais à chacun sa façon de ressentir les choses en fonction de sa personnalité, de son histoire, de son imaginaire. Voilà pourquoi je décide donc à cette époque de me libérer de ma condition, de ses rituels. Je rencontre Michèle, ma future épouse, et il se trouve que nous avons les mêmes aspirations. Nous étouffons et nous voulons partir. Mais où ? Surgit alors cette idée de retour à la terre, qui découle de tout ce que je viens de vous dire, avec le sentiment que nous serions mieux à la campagne qu'à la ville. Et que le métier de paysan, tout en nous rapprochant de la nature, nous libérerait, nous permettrait d'habiter l'espace, et non un logement. Cette décision relevait de l'intuition et de la réflexion, mais elle semblait terriblement singulière aux autres en cette année 1961, au cœur des Trente Glorieuses. Les gens nous disent alors : « Mais vous allez crever de faim ; vous vous lancez dans une aventure complètement folle pour vous, pour les vôtres, pour tout le monde ! » À part la sœur et le beau-frère de Michèle, aucune de nos deux familles n'était présente à notre mariage, célébré dans une église au fin fond de la montagne cévenole. Mais je comprends que ces singularités aient déconcerté tant de nos proches.

*Le fait que vous ne soyez pas d'origine européenne aggravait encore votre cas aux yeux des parents de Michèle ?*

Cela a été le cas, en effet. Les mariages mixtes n'étaient pas, à l'époque, aussi courants qu'aujourd'hui, et il régnait en France un climat trouble. Le racisme, phénomène universel, n'y date pas d'aujourd'hui. Où que vous alliez, vous trouverez toujours une caste ou un individu qui se considère comme supérieur à l'autre. Cela explique pourquoi, par exemple, j'ai du mal à magnifier l'Inde comme le font tant de quêteurs de spiritualité et de gourous. Il est si commode de confier les travaux les plus dégoûtants, les tâches les plus viles à une caste d'intouchables au motif qu'elle aurait tellement péché dans une vie antérieure ! Ce « montage » métaphysique m'insupporte. Le conditionnement est si puissant que les subalternes, les subordonnés acceptent leur sort pour de mauvaises raisons. Mais est-ce mieux ailleurs ? La Grèce des philosophes, Rome, le monde arabe, le monde asiatique et plus tard encore l'Amérique : tous ont été esclavagistes, sans parler du racisme qui sévit également dans les communautés noires. C'est un réflexe primaire, une sorte de mépris de l'autre pour se grandir. Tout cela est d'une banalité affligeante, avec des conséquences encore plus affligeantes.

*Ce type de sentiment ne vous a jamais effleuré ?*

Non, je n'ai jamais été sensible à cela. Sans doute,

déjà tout jeune homme, ai-je intégré l'idée qu'un individu est d'abord une conscience enrobée d'un corps. Voilà pourquoi en 2002, lorsque je me suis engagé dans la campagne présidentielle, j'ai lancé cet appel à l'insurrection des consciences. Moi, par exemple, je me sens plus saharien que maghrébin, mais au fond qu'est-ce qui nous rassemble vraiment ? Nos âmes, bien sûr, pas notre condition sociale. Le temps, aujourd'hui, doit être à la transcendance de nos appartenances historiques, raciales, religieuses, idéologiques, pour aller vers cette convergence. Lorsque Michèle et moi nous sommes mariés, tout cela ne me semblait peut-être pas aussi clair qu'aujourd'hui et pourtant, déjà, nous avons l'intuition de la voie vers laquelle il fallait s'engager. Vous et moi avons nos corps, nos différences, les singularités de nos histoires respectives, mais qu'est-ce qui nous amène à dialoguer ici aujourd'hui ? L'esprit ! Tout se passe au niveau de l'esprit. Au milieu du grand marasme planétaire que nous connaissons émergent heureusement des consciences reliées entre elles, comme une famille universelle animée par les mêmes aspirations, les mêmes valeurs. Peut-être assistons-nous à la constitution d'une nouvelle sphère de conscience, un halo intelligent susceptible d'éviter la déflagration générale. L'avenir sera à la convivialité universelle ou ne sera pas.

*En revenant à la terre, vous ne faisiez pas le choix de la facilité. Vous saviez que votre liberté devrait se payer au prix fort ?*

Contrairement aux soixante-huitards qui débarqueront en Ardèche sept années plus tard, en 1961 notre choix, rare et insolite pour l'époque, n'avait rien d'idéologique ou de politique. Nous voulions tout simplement nous sentir proches de la nature, et l'agriculture était l'activité qui le permettait le mieux. C'était un acte personnel et non collectif. Nous vivions même une certaine forme de solitude, et nous avons effectivement traversé des moments difficiles, voire extrêmement difficiles. En arrivant en Ardèche, nous devions à la fois gagner notre vie, trouver une ferme à acheter et emprunter la totalité de son prix au Crédit agricole. Je commence donc par apprendre les bases de l'agriculture en suivant des cours dans une maison familiale rurale, puis en devenant ouvrier agricole. Et là, je suis déconcerté par le recours systématique aux produits chimiques. Ceux qu'on met dans le sol, ceux qu'on projette sur les végétaux pour endiguer les maladies. Nous vivions dans un climat de guerre chimique permanente contre la nature. Quelle contradiction ! Mon grand ami Pierre Richard, médecin de campagne, me relate alors les cas de paysans devenus aveugles, paralysés, voire empoisonnés à mort par les produits qu'ils utilisent dans leurs champs. Or, moi, je ne suis pas venu là pour déclarer la guerre à la vie. L'enjeu est si grave que je me sens prêt à abandonner mon projet agricole. Puis j'apprends, toujours grâce à cet ami, qu'il existe des méthodes naturelles pour cultiver les sols. Il me brandit sur cette question un ouvrage intitulé *La Fécondité de la terre*, d'un certain Pfeiffer,

lequel était le disciple de Rudolf Steiner, lequel est le père de la biodynamie – l’art de cultiver en harmonie avec la nature, les cycles cosmiques et leurs réelles influences. Je comprends alors que les engrais chimiques ou les pesticides ne sont pas une fatalité, et c’est ainsi que je me suis retrouvé avec bonheur sur cette voie que je n’ai plus quittée. Appliquées sur notre ferme avec des résultats positifs incontestables, ces méthodes ont marqué le début d’une aventure agroécologique qui ne cesse depuis de se répandre. Mais pour rester dans la chronologie, après trois années comme ouvrier agricole, je finis donc par obtenir mon petit brevet d’apprentissage et je peux enfin présenter un dossier acceptable. D’autant qu’après avoir sillonné toute la région à mobylette, je venais de trouver la ferme dont Michèle et moi rêvions. Sauf qu’elle n’entraît pas dans les critères imposés par le Crédit agricole.

### *Pourquoi ?*

Très peu d’eau, pas d’électricité ni de téléphone. Un chemin à peine praticable, un sol rocailleux. Irrecevable ! Le banquier me demande pourquoi je veux à tout prix m’installer sur ce lieu, quand je pourrais trouver ailleurs de meilleures terres avec de l’eau en abondance. Il propose donc de nous aider pour ce qu’il y a de mieux, du moins à ses yeux, et nous, nous nous entêtons à réclamer justement l’inverse. Pour reprendre ses termes, il ne voulait pas contribuer à notre suicide, et il était même disposé à nous consentir un prêt, même plus important, pour quelque

chose de « sérieux ». L'incompréhension entre nous venait tout simplement du fait que dans notre démarche intervenait un critère essentiel – la beauté – totalement occulté dans le monde actuel. C'est ce que je reproche un peu aux écologistes : ils parlent rarement de la beauté de la nature comme un bien pour l'âme et pour l'esprit, surtout dans une société où l'esthétisme tient lieu d'antidote à la laideur envahissante. Il serait temps que l'écologie politique sorte du discours conventionnel, plat, sans souffle. Bref, lorsque nous avons découvert cette ferme en pierre, perchée sur un plateau à 240 mètres d'altitude avec une vue dégagée sur les dix-sept clochers alentour et ce silence – ce silence ! – et ce bois magnifique, un biotope exceptionnel, là, à nos pieds, on s'est dit : « C'est là que nous voulons vivre ! » Les bâtiments n'étaient pas de la première jeunesse, il fallait tout rénover mais, à nos yeux, la qualité du lieu passait avant tout même si cela ne figure jamais sur un bilan économique, car la beauté représente trop de valeur pour avoir un prix. Le monde moderne, par la pesanteur du pratico-pratique, de la rationalité, a évacué tout ce qui relève de la nourriture intérieure. On se préoccupe de ce qui nourrit le corps, de ce que l'on peut peser, évaluer, vendre. Mais ce qui nous nourrit intérieurement, dans notre intimité, et nous donne la joie d'exister est évacué ou compensé par une production dite artistique transformée en marchandise. Étrange paradoxe. Par ailleurs, nous ne voulions pas tomber dans le piège de la grande superficie. Une petite ferme de huit hectares, avec plus

de cailloux que de terre, certes, mais belle, nous suffisait. Là encore, on nous prédisait le pire, que l'on ne survivrait jamais. Et pourtant nous avons survécu, justement parce qu'il y avait en nous cette gratitude pour un lieu si beau dont nous avons la responsabilité. Mon ami Pierre Richard n'en est pas revenu. Il m'a fait répéter au moins cinq fois : « Tu es sûr que c'est à vendre ? Vraiment sûr ? — Oui, oui ! — Mais tu sais que c'est magnifique ! » J'étais aussi conscient, à l'époque, du piège dans lequel étaient tombés les paysans. On a fait d'eux des exploitants agricoles besognant du lever au coucher du soleil, on les a aliénés pour alimenter les banquiers, les fabricants de tracteurs et d'intrants chimiques. Beaucoup se sont d'ailleurs ruinés. Et ils se sont laissé mettre le joug, endoctriner par les agents du modernisme agricole qui, tels des missionnaires, ont parcouru les campagnes pour convertir ces prétendus attardés de l'histoire. Le paysan, dans l'esprit de l'époque, c'était l'arriéré, l'ignorant, le béotien, alors que l'exploitant agricole était un technicien de la terre adapté au progrès, libéré des oripeaux d'une histoire moyenâgeuse. Cette appréciation illustre tout le dédain du monde moderne, grisé par ses prouesses essentiellement technologiques, à l'égard du passé. Ce monde moderne a certes beaucoup avancé, mais en direction du précipice. J'ai rencontré tant de ces exploitants insatiables. Deux hectares qui se libèrent, je prends ! Cinq hectares, vingt hectares : j'agrandis parce qu'il faut en mettre plein la vue, devenir un gros propriétaire terrien, quitte à se retrouver la corde au cou. Au lieu de servir des seigneurs dans leurs

châteaux, ces techniciens sont devenus les valets des banquiers, et désormais c'est aux subventions de la collectivité que certains doivent leur salut. Bien entendu, je ne critique pas les individus, mais la perversion d'une logique d'asservissement déguisé.

*Il n'empêche que vos conditions de vie, à partir du moment où vous avez obtenu cette ferme, ont été dures...*

C'était notre choix, et à nos risques et périls, comme on dit. Nous ne savions pas ce qui nous attendait, mais l'importance de l'enjeu – c'est-à-dire donner sens à notre vie – en valait la peine ; nous étions donc bien d'accord pour en assumer les risques. Cela donnait aussi une valeur, une saveur à l'aventure, et renforçait en nous cette détermination indispensable sur le chemin d'une vie non programmée. Je trouve normal que la liberté ait pour corollaire l'incertitude. À tort ou à raison, voilà ce que je pense, et je n'ose pas toujours en faire part de peur de blesser, ce qu'à Dieu ne plaise. Si vous êtes salarié et que cette condition vous permet à la fois de vous épanouir et d'assurer votre survie, alors vive le salariat. Cependant, entre l'idéal et la réalité, bien des compromis s'imposent, et nous sommes tous plus ou moins obligés de les accepter.

*Votre liberté, vous en avez payé aussi le prix...*

Cette notion reste relative. Des contraintes s'imposent quoi que l'on fasse, et je pense que la véritable libération est celle que l'on réalise en soi.

Nous avons frôlé l'indigence, le dénuement presque extrême, et ma belle-mère, qui était une belle âme, une belle dame, nous envoyait des lettres avec parfois un billet dans l'enveloppe. Ce geste prenait alors pour nous la dimension d'un grand sauvetage, quand mon salaire d'ouvrier agricole ne dépassait pas 1,32 franc de l'heure et que les jours de pluie étaient chômés. Heureusement, ce que nous avons appelé la providence a mis sur notre chemin d'aventure un... sénateur. Ce parlementaire estimait que l'on ne pouvait pas décourager des gens désireux de revenir à la terre quand tant d'autres la quittaient. Grâce à lui, nous avons finalement obtenu notre crédit. Ensuite, il a fallu restaurer la ferme, avec peu d'eau, sans électricité ni téléphone, puis nous occuper de l'exploitation et bien sûr des enfants qui arrivaient les uns après les autres. Oui, ce chemin n'a pas été facile, mais, je le répète, libérateur.

*Avez-vous parfois douté ?*

Douté, oui, mais jamais nous n'avons envisagé de renoncer. Il y a des périodes, c'est vrai, où j'ai passé des nuits blanches car je faisais, outre de l'agriculture, trente-six métiers précaires : maçon, charpentier, sculpteur sur bronze... Je collectais du fer forgé que je valorisais en le transformant en miroirs, en lampadaires et bien d'autres objets en fonction de mon inspiration ; cela a rencontré son petit succès. J'allais aussi courir la campagne avec mes chiens, dressés pour ramasser des truffes, après que des voisins paysans m'avaient initié à cette activité. Entre ce que

pouvait gagner Michèle comme professeur de secrétariat et ce que je collectais de mon côté, nous arrivions à joindre les deux bouts.

*C'est à ce moment-là que vous expérimentez l'agroécologie ?*

Bien sûr. En l'absence d'initiateurs directs ou concrets, j'étudiais dans les livres la théorie du compostage, art de laisser fermenter la matière organique, puis je l'appliquais sur le terrain. À cette époque-là, mes voisins ne saisissaient pas bien l'utilité d'une telle pratique car, s'ils avaient toujours sorti du fumier de l'étable pour l'épandre dans les champs, ils ne voyaient pas l'intérêt de passer par ce stade de la fermentation, pourtant capital. Pourquoi ? Parce qu'il permet de faire proliférer dans la matière organique des micro-organismes très utiles au métabolisme de la terre ; c'est ainsi qu'est produit l'humus dans la forêt vivante, où rien ne se perd, rien ne se crée et tout se transforme. La racine commune aux mots « humus », « humanité » et « humilité » a d'ailleurs pour moi une profonde signification. De manière générale, je restais donc sur un malentendu avec les exploitants de la région. Ainsi, par exemple, j'avais beaucoup à apprendre d'eux, et pourtant ils me répondaient : « Pouf ! Vous en savez cent fois plus que nous ! » Selon eux, j'étais instruit, j'avais la connaissance, et mon certificat d'études, seul diplôme dont je disposais, me conférait une sorte d'aura. Ces compagnons n'envisageaient donc pas que quelqu'un d'autre puisse en savoir moins qu'eux. Je me rappelle bien notre

voisin qui n'arrêtait pas de me répéter : « Peut-être que c'est des bêtises, mais nous, on fait comme ça. » Nous discutons aussi beaucoup de mes méthodes avec un des patrons pour lesquels je travaillais. Au début, cela faisait des étincelles, et puis petit à petit, comme c'était un homme de réflexion, un homme pondéré, il a fait le compte des dégâts de la chimie sur la santé d'agriculteurs qu'il connaissait : « Un tel est devenu aveugle avec ce produit, un tel en est mort... » J'avais toutefois un problème pour me montrer convaincant, puisque Michèle et moi avions plutôt misé sur l'élevage. C'est grâce à notre troupeau de chèvres et à nos fromages que nous nous en sommes sortis, l'agriculture n'étant au début qu'un appoint, un complément de ressources. Mais cette agriculture que je pratiquais m'avait permis de constater que la méthode biologique permettait, après amélioration du sol, d'obtenir des résultats très satisfaisants : notre terre était meilleure, nos aliments avaient plus de goût. Entre le conventionnel et le bio, c'était le jour et la nuit.

*Vous revendiquez la sobriété heureuse, et même la pauvreté. Quelle est la différence entre la misère et la pauvreté ?*

Je ne prêche évidemment pas la misère car je la trouve exécrable. Et si l'humanité avait été plus évoluée, elle aurait placé son éradication en tête de ses priorités. Je préfère, en l'occurrence, le terme moins équivoque de sobriété. J'ai essayé dans un ouvrage récent, intitulé *La Sobriété heureuse* [3], de m'expliquer

sur cette question en montrant que notre propre existence ardéchoise reposait sur un tel choix. La sobriété se base essentiellement sur deux critères. Elle contribue à réduire l'impact négatif produit par la croissance économique fondée sur la convoitise illimitée et le pillage de la planète. Elle défend aussi la modération comme moyen de libérer l'être humain. Car, au sein de la prospérité, la misère est présente et très douloureuse. À la misère de l'avoir s'ajoute celle de l'être, comme en témoigne la consommation d'anxiolytiques qui ne cesse d'augmenter. À quoi bon une telle prospérité si la joie d'exister – bien suprême – est inaccessible ? Il y a quelque chose d'absurde dans ce « toujours plus » qui renforce l'indigence de l'âme et du cœur au profit de la matière morte. Surtout lorsque la satisfaction véritable, celle qui nous donne une magnifique sensation de légèreté et de liberté, est, elle, toujours reléguée à l'arrière-plan.

*Avec tous ces questionnements et ce parcours si heurté, vous n'avez jamais songé à faire une psychanalyse pour tenter d'adoucir votre vision des choses ?*

À un moment je me suis posé la question, mais j'ai vite compris que ce n'était pas fait pour moi, même si, vers l'âge de quarante-deux, quarante-trois ans, j'ai traversé une crise psychologique et émotionnelle extrêmement profonde. Paradoxalement, cela arrivait au moment où « nous avons réussi ». Je n'avais plus l'angoisse d'échouer ni celle du lendemain et, alors qu'il aurait fallu se réjouir, j'étais désespéré. En fait,

tout ce qui avait été comme masqué, comme mis de côté, comme évacué, brusquement remontait à la surface. Je n'avais jamais eu le temps de réfléchir à l'insécurité car, quand on est en train de se noyer, on ne se pose pas trop de questions, il faut juste agir. Mais dès que le danger est passé, alors le mental se remet en route sur des considérations qui ne relèvent plus vraiment de l'urgence mais de l'état d'âme, des réminiscences. Et comme je m'étais éloigné de la religion, rien ne venait à mon secours. La lecture de Krishnamurti m'a sauvé. Les nombreux philosophes que j'avais étudiés m'avaient apporté des réponses plutôt contradictoires, alors que ce prodigieux penseur spirituel d'origine indienne m'offrait une extraordinaire ouverture. En lui, j'ai aussi retrouvé la maïeutique socratique, c'est-à-dire une prédisposition à la méditation par la parole spéculative, une sorte d'introspection fondée sur une vision dite pénétrante, parce que libérée du connu, de tout ce qui forme et déforme la perception construite avec des préjugés, des principes et des préceptes. Cette approche a pour objet de se libérer de toute autorité, de tout gourou. Au « Connais-toi toi-même », j'ai donc ajouté le « Libère-toi toi-même » qui m'a aidé à prendre de la hauteur.

*C'était déjà votre philosophie depuis longtemps, non ?*

Oui, sur les sujets factuels, mais pas pour les questions intérieures. Krishnamurti ne prône pas la méditation silencieuse avec des postures particulières, mais une méditation active à travers l'observation

directe de la vie, et sans les déformations dues au mental. À partir de cette perception, j'ai compris qu'il y existait un espace vierge où subjectivité et rationalité étaient compatibles et non exclusives l'une de l'autre. Dans ce champ particulier, l'émotionnel n'interfère pas mais aide à mieux se connaître. Krishnamurti dit : « Ne me croyez pas ! » Cela me parlait, car j'avoue être très incommodé par les gourous et l'autorité qu'ils exercent sur leurs disciples souvent dépendants jusqu'à la caricature. Dans bien des domaines, notamment pratiques, l'initiation ou la transmission sont bénéfiques. Mais tout ce qui relève du spirituel et du subjectif exige une autre attitude. À la suite de cette grande mutation de vie intérieure, je me suis donc senti libre de ce qui me maintenait dans une nostalgie chronique du temps passé et de ses contenus. Objectivement, seul le présent est réalité. Hier est révolu, demain n'est pas encore advenu. Ces considérations étant admises, il nous incombe de gâcher le moins possible ce sur quoi nous avons une emprise. Grâce à ce constat, j'ai pu retrouver l'énergie de la renaissance pour continuer à assumer mes engagements dans une atmosphère clarifiée.

### *Comment vivez-vous au quotidien ?*

J'établis un rythme, car j'ai constaté qu'à des périodes où j'avais toute liberté de me lever à n'importe quelle heure, je n'étais vraiment pas bien. Donc je me lève toujours vers sept heures, même si je me suis couché la veille à deux heures du matin, puisque j'ai la chance de ne pas avoir besoin de

beaucoup de sommeil. Durant la période où mon temps était cadencé par mes activités de paysan, je m'éveillais en me disant, même sous la pluie : « Ah, une magnifique journée qui commence ! » Et puis, avec mon nouveau mode de vie surchargé, je me suis aperçu que je sortais du sommeil comme d'un refuge, la poitrine pleine d'angoisse. En fait, je me planquais d'une manière inconsciente dans le sommeil, sûrement en raison du poids des responsabilités que je portais et que je porte plus encore aujourd'hui. J'ai créé de nombreuses structures, réalisé beaucoup de choses que d'aucuns considèrent comme importantes, je suis submergé de sollicitations. Et il semble bien qu'il y ait une distorsion entre ce qui m'est demandé et ce que je peux réellement assumer, notamment parce que je prends de l'âge. Je suis bien sûr heureux d'être entendu, et heureusement accompagné de collaboratrices et collaborateurs merveilleux, efficaces, sans lesquels je ne pourrais certainement pas avancer. Finalement, donc, l'angoisse du matin se dissipe et je vois ce que j'ai à faire, comment m'organiser, car je dois trouver le temps à la fois de donner des interviews, de participer à des conférences, d'écrire, de répondre le plus souvent par téléphone au courrier qui m'est adressé personnellement. En saison favorable, je travaille aussi dans mon jardin, car cette activité, pour moi, n'est pas négociable. Ce rapport à la nature même est une bénédiction, un temps de guérison et de jubilation tranquille si régénérateur. Le soir venu, je regarde un film à la télévision, mon repos du cerveau. Du coup, je peux parfois regarder des

choses stupides. Mes enfants en sont même ahuris (*rires*), mais j'ai besoin de me vider la tête, de retourner à une forme de lâcher-prise à l'égard des choses sérieuses qui m'habitent presque sans relâche.

*Vous lisez encore régulièrement ?*

Non, presque plus, car j'ai réalisé qu'il existait nombre de redondances dans la littérature en général. Je vois que l'essentiel a été dit et redit. Est-il vraiment utile, par exemple, de revenir indéfiniment sur des thématiques fondamentales – en particulier dans le domaine de l'écologie – déjà admirablement traitées depuis des lustres par des messagers d'envergure comme Henry Fairfield Osborn ou Ivan Illich, qui n'ont hélas pas bénéficié de toute l'écoute qu'ils méritaient ? De nombreux ouvrages publiés plus d'un demi-siècle après ces pionniers de la pensée écologique – mais aussi humaniste – ajoutent si peu. Le hiatus est de plus en plus grand entre les concepts concluant que le monde va mal et les réalisations pratiques pour qu'il aille mieux. À quoi servent les idées si elles ne débouchent sur rien de concret ? Moi-même, j'aurais cessé d'écrire si je n'étais aussi sur ce terrain du concret. Le statut d'« écrivain acteur », les pieds dans la glèbe, m'aide pour rédiger mes livres.

*Quels sont vos petits bonheurs quotidiens ?*

Quand le soleil brille et que je suis dans mon jardin ou au marché local, c'est le bonheur. Ma famille, mes amis me donnent aussi du bonheur. Les raisons de

s'émerveiller sont très nombreuses, mais on a désappris à s'en délecter. Dire que je suis dans la pure félicité serait un mensonge, mais parfois je pense que la souffrance a pour objet de donner encore plus d'intensité aux moments joyeux. Dissserter sur le bonheur nous entraînerait loin, comme vous le savez. Dans le monde où nous vivons, manger à sa faim, être vêtu, abrité et soigné est à la racine du bonheur, mais beaucoup, apparemment, semblent l'oublier. J'éprouve aussi réellement du bonheur à être là, avec vous. C'est comme la religion ou l'esprit : pourquoi y aurait-il un temps spécifique dédié à la spiritualité ? L'esprit est permanent, il est partout, et pas seulement lorsqu'on prend la posture ou que l'on s'adonne à des rituels. Pour moi, chacun de nos gestes, même le plus banal, est un geste spiritualisé. Notre époque vit dans une fragmentation où un temps est dédié à chaque chose, un peu comme si, lorsqu'on est dans l'eau, on disait qu'il y a un temps pour être dans l'eau. On est dedans, c'est tout ! Prenons l'exemple des vacances. Pourquoi en prendre quand on n'a pas vraiment le sentiment de travailler, au sens punitif du terme ? J'ai souvent entendu dire, comme s'il s'agissait d'une blague, que les vacances étaient le mois de réanimation après onze mois de coma. Mais est-ce si faux ? Michèle et moi avions, nous, avant de prendre notre retraite, la chance que nos activités soient tellement satisfaisantes, aient tellement de sens, que nous n'éprouvions pas le besoin de partir en vacances. Je n'ai bien sûr rien contre le fait d'aller visiter un peu le monde, comme je l'ai d'ailleurs fait quelquefois. Mais

si je n'avais pas eu cela, ça ne m'aurait pas du tout affecté. À partir du moment où un être humain a une activité qui le satisfait profondément, il éprouve moins ce désir compensatoire. Avant d'avoir ma propre terre, oui, j'avais l'impression de me retrouver sur une chaîne transposée à la campagne. Je faisais du travail agricole répétitif. On attachait les vignes, toute la journée on les taillait. Mais dès que nous nous sommes installés chez nous, ça a changé. Certes, il fallait traire les chèvres chaque jour, les nourrir, faire nos fromages, aller les vendre au marché, s'occuper du potager, entretenir les bâtiments. Et pourtant nous ne considérons pas que c'était du travail mais des activités nécessaires, un rituel à notre survie. Michèle ou moi n'y prenions pas forcément plaisir tous les jours, il faut l'avouer, pourtant il y avait toujours ce petit rappel dans notre tête : « Tu es libre, mais tu le dois aussi à ces contraintes. » Être libre sans contraintes, ça n'existe pas dans ce monde-là. Diogène, dans son tonneau, le savait bien. Quand Alexandre le Grand, du haut de sa puissance, se penche pour demander, non sans condescendance, s'il peut faire quelque chose pour lui, Diogène répond juste : « Ôte-toi de mon soleil ! » Quelle leçon !

*Revenons à votre vie quotidienne. Réservez-vous un moment spécifique à la méditation ?*

Comme en ce qui concerne les vacances, je ne considère pas qu'elle relève d'un temps à part mais de notre quotidien, à condition de se montrer attentif à ce que l'on fait. Je peux très bien méditer en plantant

mes carottes, en balayant la terrasse ou en cuisinant, même si, bien sûr, je n'y parviens pas à chaque fois ; c'est en tout cas ma façon de la pratiquer. En revanche, lorsque je m'isole dans ma chambre pour y trouver du calme ou prendre du repos, j'appelle plutôt cela de la relaxation.

*Écouter les nouvelles à la radio le matin serait donc aussi méditer ?*

En quelque sorte, oui. Dès que je me réveille, je tourne le bouton de ma petite radio pour ingurgiter une information où domine ce qui ne va pas dans le monde. C'est sans doute stupide de ma part puisque je m'empoisonne l'esprit dès le matin – certains spécialistes prétendent d'ailleurs qu'une radio diffusant de bonnes nouvelles aurait peu d'auditeurs – mais, par une sorte d'étrange perversion, je tiens à rester informé. Après, je vaque à mes occupations jusqu'à l'heure du déjeuner. Dans notre famille, le temps du repas est un rituel convivial auquel nous tenons, en particulier le dimanche. Je suis toujours étonné de voir que les enfants d'aujourd'hui participent de moins en moins à ce beau moment où l'on se nourrit ensemble. Ils sont en général devant leur ordinateur, outil censé nous socialiser et qui, en fait, nous désocialise parce que l'on confond communication et relation. C'est bien, la communication, mais la relation relève d'autre chose. C'est partager, ressentir, vivre dans une certaine ambiance, se voir, se toucher, s'écouter, se recentrer, et le repas favorise cette communion. Voilà comment

s'est créée la relation humaine à travers les âges, et comment aujourd'hui celle-ci est en train de voler en éclats. Bien sûr, on peut aussi échanger par l'écriture, mais encore une fois je redoute que la technologie finisse par nous dédouaner de cette relation nécessaire aux autres sous le prétexte de la communication.

*Vous parlez du rituel du repas, celui de sa préparation en est un aussi ?*

Ah oui ! C'est magnifique la cuisine, un art à part entière. Le musicien harmonise les sons et les notes, le peintre les couleurs, l'architecte les formes et les matériaux, le poète ses mots. Le cuisinier, lui, harmonise les saveurs et les ingrédients. Mais encore doit-il trouver des produits sains. Les scandales alimentaires en cascade prouvent l'absurdité dans laquelle nous sommes tombés. Alors que notre nourriture pourrait être produite et consommée localement, elle parcourt des milliers de kilomètres en avion, en camion, en train, elle est congelée, décongelée. C'est tellement bête ! Toutes les villes devraient disposer de terres agricoles dans leur proche périphérie, afin que cette ceinture nourricière assure leur approvisionnement direct en produits frais de qualité biologique, dont chacun connaîtrait la provenance. Au lieu de cela, pour gagner quelques euros en plus, on encombre les routes avec des camions, on pollue l'atmosphère et on gâche de l'énergie. Personnellement, je produis le maximum de légumes dans mon jardin et nous complétons en achetant aussi, par exemple, des produits exotiques

pour l'échange solidaire.

*En Ardèche, vos voisins entretiennent-ils comme vous un potager et une basse-cour ?*

C'était le cas en 1961, lorsque nous nous sommes installés et qu'il y avait encore de nombreuses fermes en activité, mais la plupart des paysans traditionnels ont aujourd'hui disparu et leurs domaines ont été transformés soit en exploitation agricole par le biais du remembrement, soit en résidences secondaires pour des touristes argentés venant d'un peu partout. Un vrai crève-cœur ! Nous sommes les témoins de l'extinction d'une civilisation séculaire. Un nouveau paysan doit naître de tout cela, c'est en tout cas mon vœu.

*Vous étiez proche de vos voisins agriculteurs ?*

Il y avait forcément deux histoires. Ils avaient la leur, j'avais la mienne, et je dois reconnaître que je venais dans leur vie un peu comme un cheveu sur la soupe, car je suis objectivement un étranger. Toutes les familles du hameau voisin de notre ferme avaient, par exemple, un lien entre elles depuis des générations, un passé commun dont les dissensions et les contentieux secrets n'étaient pas absents. Alors, quand l'intégration ne découle pas de l'histoire, elle se fait par l'esprit, par la rencontre. J'ai eu des amis paysans merveilleux en Ardèche, et petit à petit, après avoir été un peu déconcertés, mes voisins ont fini par m'adopter. J'ai travaillé chez eux lorsqu'ils en avaient

besoin et, quand je leur demandais un service, ils me le rendaient. À mes débuts, chaque fois que je ne savais pas faire quelque chose, ils m'ont aidé. Je ne sais pas ce que moi je leur ai apporté, mais j'ai fait de mon mieux pour être en communion avec eux et je n'ai pas à me plaindre de la façon dont j'ai été accepté.

*Avez-vous le sentiment, vous, l'exilé, que vos racines désormais sont là ?*

Oui, absolument. Le destin, le sort, la providence ou le hasard ont fait que mes attaches aujourd'hui sont bien ici. Un sentiment d'autant plus fort que le bout de terre qui nous héberge, ma famille et moi, depuis plus de cinquante ans, a été l'objet des plus grands soins. Ici la notion de Terre-Mère n'est pas une métaphore mais une réalité charnelle et spirituelle, d'autant que j'y ai aboli tout ce qui pourrait circonscrire notre espace, car si mes racines se trouvent là, elles sont aussi partout sur notre planète commune. L'ensemble de l'humanité est enraciné sur la même planète que moi, même si cette réalité n'est pas encore, hélas, une évidence pour tous. Il faut donc bien distinguer la notion de maison commune et celle de territoire, ce territoire restreint dans lequel je dois bien survivre. À une période, j'étais un apatride, puisque je n'étais chez moi ni en Algérie ni en France. Il a donc fallu que je crée ma propre patrie, et ce morceau de terre ardéchoise, qui n'est pas parmi les plus favorables en termes d'agronomie, m'a permis de recréer cette sorte de petite patrie. Cet espace d'enracinement dont j'ai la responsabilité, ces terres dont je m'occupe et qui m'ont nourri, qui ont

nourri ma famille, est devenu mon petit royaume de patience, que je transmettrai meilleur que je ne l'ai reçu. L'idée de patrie ne concerne donc pas, loin de là, la simple notion de pays, mais celle aussi de territoire et au-delà. La « Terre-patrie » d'Edgar Morin résonne bien en moi, l'idée d'oasis dans le désert cosmique me semble pertinente et réaliste. Les astronomes ne peuvent récuser cette évidence.

*Peut-on avoir une vision positive de la patrie tout en refusant les combats au nom de la patrie ?*

Que de violences et de sang versé l'humanité s'est infligés au nom de ce concept de patrie ! Cette vision fragmentaire ne colle pas à la réalité : seul l'être humain angoissé et en quête de sécurité fait de cette sphère terrestre – pourtant une et indivisible – un puzzle en contradiction avec le principe de « Terre-patrie ». Nous avons besoin d'un espace de vie qui soit le nôtre, tout comme nos compagnons les animaux d'ailleurs, mais cet espace, nous pouvons le percevoir clos ou bien ouvert car, même s'il est circonscrit, il reste l'élément de l'expression d'un tout. À vrai dire, je n'ai pas complètement intégré la notion de propriété dite privée. Certes, il me faut bien un territoire légitime reconnu officiellement comme étant le mien et qu'on ne viendra pas me contester. Mais cette propriété privée fait partie du patrimoine collectif. Prenez cette ferme où nous nous trouvons, elle a aussi servi de laboratoire d'expérimentation pour l'agroécologie, elle accueille à présent des bureaux à partir desquels nous menons toutes sortes d'actions à

travers le monde. Et maintenant, l'expérience acquise sur ce tout petit territoire est mise à la disposition d'un grand nombre de personnes, notamment en Afrique. La propriété privée n'empêche pas l'ouverture. Ce qu'a produit ce laboratoire circonscrit est devenu d'essence universelle. Cette évolution imprévisible me réjouit énormément, comme vous pouvez l'imaginer.

*Vous nous avez parlé de vos relations dans la région, mais y avez-vous un véritable ami ?*

J'ai déjà évoqué le docteur Richard sans qui nous ne serions pas dans ce pays. Il a quitté ce monde et occupe mon cœur comme ces êtres que les anges semblent avoir mis sur notre itinéraire d'existence pour nous ouvrir des portes salutaires. J'ai eu également un grand ami, Paul Brousse, paysan aujourd'hui disparu qui habitait à une dizaine de kilomètres d'ici. C'était un homme de bonne volonté. Quand au tout début je cherchais un boulot, il m'a accueilli avec beaucoup de générosité, beaucoup de bienveillance. Il m'a ouvert sa porte, sa ferme. J'étais son ouvrier, et pourtant je restais un peu circonspect sur ses pratiques agricoles et son usage de la chimie, qui était d'ailleurs une pratique courante en ce temps-là. Alors je me suis mis à émettre des critiques ; au début il rouspétait ou m'envoyait balader, et finalement il est devenu, étrange paradoxe, mon premier converti à l'agriculture bio. Nous avons ensuite dépassé les questions techniques pour nous rapprocher plus encore sur le plan humain, même si nous étions a priori bien loin l'un de l'autre, lui paysan

ardéchois de souche et moi l'émigré d'une autre culture. Nous sommes devenus d'authentiques amis et nous avons cheminé ensemble. Paul a siégé au conseil d'administration de la plupart des associations que j'ai créées, en particulier à celui de Terre & Humanisme. Mais cette proximité ne se résumait pas à une simple convergence de vues, il s'agissait d'une amitié d'âme, celle qui n'a cure de nos différences. Il m'a offert son soutien et, sans vanité, je crois l'avoir aidé à donner à sa vie de paysan un sens qui dépassait celui de simple producteur de matière agricole. Je suis proche d'autres personnes dans la région, bien sûr, mais l'ami au sens le plus profond du terme, celui avec lequel on se sent en grande affinité et en résonance, c'était Paul Brousse.

*À partir des années 1980, vous sortez de la précarité et vous vous consacrez à la promotion de l'agroécologie en voyageant au moins trois mois par an, surtout en Afrique. Comment votre femme et vos enfants l'ont-ils pris ?*

Au début, cela m'a beaucoup tourmenté. Je me demandais : Suis-je en train d'abandonner ma famille ? Si j'étais allé apprendre aux gens à jouer au golf, oui, il y aurait de quoi s'indigner. Mais quand on va enseigner aux gens l'art de cultiver la terre, de l'aimer, de la valoriser avec un bienfait extraordinaire, quand on les aide à mieux se nourrir en qualité comme en quantité, alors il ne s'agit plus d'un engagement anodin puisque derrière tout cela se profile la problématique de la faim dans le monde, qui

touche notamment des enfants innocents. Par ailleurs, cette démarche n'était pas si confortable pour moi. J'ai souvent vécu en Afrique dans des conditions difficiles, j'ai attrapé la dysenterie, le paludisme, et il fallait convaincre les gens : croyez-moi, ça n'a pas toujours été une aventure facile. Il s'agissait d'un engagement humain, non d'un divertissement, et disant cela je ne cherche pas à magnifier Pierre Rabhi. Toujours est-il que j'ai donc fini par poser ouvertement cette question à ma famille, d'autant que j'ai toujours détesté le machisme pour l'avoir vu abondamment à l'œuvre, dans ma communauté initiale comme dans celle qui prétend en être libérée. Mais Michèle et les enfants avaient compris qu'il fallait que je porte cet engagement très important, compte tenu de la gravité des enjeux qui l'inspiraient. Durant mes absences hivernales où le travail à la ferme était ralenti, Michèle assumait les choses avec l'aide de stagiaires et je lui en suis toujours reconnaissant. Les enfants estimaient aussi indispensable que je remplisse cette mission, surtout qu'ils ne manquaient de rien. Et puis il est possible que mes absences aient constitué un soulagement momentané, allez savoir...

*Vous êtes difficile à vivre ?*

Je ne pense pas l'être aujourd'hui, mais j'ai eu mes époques difficiles lorsque je me trouvais dans une forme de radicalité qui peut parfois donner un caractère angulaire, stimulé par l'anxiété et la peur d'échouer. C'est peut-être pour conjurer la peur que l'on devient plus ou moins irascible, péremptoire. Mes

affirmations catégoriques étaient comme ces petites bouées auxquelles on s'accroche et qu'il ne faut surtout pas lâcher car les certitudes nous aident à surnager, à survivre pour le meilleur ou le moins bon. Alors je ne dis pas que j'ai toujours été facile, mais je n'étais pas non plus totalement insupportable. Aujourd'hui je comprends mieux les choses, les gens, et cela génère en moi de la compassion. Ma passion pour le bien, à travers l'humanisme ou l'écologie, me met dans une posture plus souple.

*Vous aspirez à la solitude, au calme, et en même temps vous êtes un être profondément sociable...*

Oui, c'est là un trait de caractère singulier. J'ai effectivement besoin de solitude, mais je suis né dans un climat social où la convivialité était omniprésente et la culture, celle de la porte ouverte, de l'accueil, des bras ouverts, des rituels. Cela a certainement beaucoup changé aujourd'hui. Dans mon village, il était impensable, par exemple, de croiser une personne même anonyme sans la saluer puis invoquer la bienveillance de Dieu sur elle. Le monde moderne semble avoir tellement individualisé les comportements qu'il arrive souvent que deux personnes sur le même palier ne fassent pas les quelques pas nécessaires pour venir se parler. Chacun rentre chez soi et s'enferme. Les portes sont équipées de judas, de codes d'entrée : c'est un monde de clés et de verrous qui accentue le caractère carcéral des agglomérations – d'ailleurs si bien nommées.

*Vous sentez-vous investi d'une mission ?*

Non, car cela voudrait dire que quelque chose m'aurait missionné. La question du pourquoi nous agissons dans un sens ou l'autre reste donc ouverte. Tandis que les uns détruisent, d'autres tentent de construire. J'appartiens à la seconde catégorie et je me sens profondément blessé par le comportement destructeur de l'humanité. Prendre conscience de notre inconscience, participer à l'éveil de l'intelligence pourrait être ma mission. J'aurais pu tomber dans une révolte violente, mais au lieu de cela j'ai eu la chance de tomber dans le compost, cette matière régénératrice porteuse d'une magnifique symbolique. Quand vous créez de l'humus, vous contribuez à la vie et vous montrez aux autres comment y contribuer à leur tour. Ils ont des terres mortes et vous leur apprenez à les ressusciter, à mieux nourrir leur famille. Lorsque, en parallèle, les plus faibles et les plus angoissés construisent des armes et fabriquent des poisons pour détruire la vie, le choix intelligent s'impose à une conscience éveillée. Après tout, oui, peut-être s'agit-il d'une mission.

*Le fait que ceux qui vous écoutent, qui vous lisent, attendent beaucoup alors que vous refusez de vous ériger en maître à penser peut-il poser problème ?*

J'ai effectivement un rôle social particulier. Lorsque je donne une conférence et que certains viennent ensuite à ma rencontre pour me dire : « Vous m'aidez, vous m'avez ouvert des portes, vous ne vous

rendez pas compte du bien que vous me faites ! », je me réjouis que mes paroles les réconfortent comme d'autres m'ont aussi réconforté. Une chose pourtant est claire dans mon esprit : je donne ce que je reçois et ne suis pas la source du bien mais son serviteur. Je crois en l'existence d'un monde positif, en un monde lumineux, en un monde beau que nous ne cessons d'abîmer, de transformer en enfer.

*Que vous apportent ces personnes que vous rencontrez ?*

Bien plus qu'on ne peut imaginer. Avec leur confiance et leur affection, elles m'encouragent dans la voie balisée de doutes et d'incertitudes que j'ai choisie. Ce sont finalement elles qui, par leur appréciation, par leur regard, me permettent de continuer et d'affirmer ma propre cohérence. À l'occasion des conférences, je rencontre des êtres magnifiques, par exemple une toute petite bonne femme toute vieille, avec son tout petit porte-monnaie, qui, sur sa toute petite retraite, donne 5 euros pour les actions que nous menons. Ces 5 euros représentent à eux seuls un inestimable trésor. Les bonnes volontés sont plus nombreuses qu'on ne le croit.

*Toute votre famille, en particulier vos cinq enfants, partage ces valeurs de sobriété heureuse ?*

Parmi les critères justifiant notre désir de retourner à la terre figurait en bonne place le besoin d'accueillir nos enfants dans les meilleures conditions

naturelles, car les enfants appartiennent à la vie et nous-mêmes avons été enfants appartenant à la vie. Nous n'envisageons donc pas de les voir grandir dans le confinement urbain. Ensuite, les enfants s'imprègnent de la culture et des valeurs de leurs parents ou bien s'en affranchissent pour autre chose. À observer le comportement des nôtres, il me semble qu'ils ont compris que la matière ne génère pas le bonheur, même si elle nous est indispensable. Nous avons tous, dans notre famille, certains points communs : la sensibilité à la nature et à la musique, la créativité d'une façon générale. En dehors de cela, chacun est libre, bien sûr, de tracer son propre chemin.

*Vianney s'occupe de moteurs. Ce n'est pas très écolo, ça, les moteurs !*

Avant d'en arriver à Vianney, deuxième de mes enfants, il faut citer Cécile, qui est musicienne percussionniste. Elle a accompagné un cirque pour illustrer les prouesses des acrobates et des acteurs, qui étaient ravis de ses interventions. Elle compose aussi des chants soutenus par ses percussions. En ce qui concerne le prototype de moteur de Vianney, il est économe en carburant et donc moins polluant. On pourrait ainsi en conclure qu'il s'agit, sans tomber dans un sophisme exagéré, d'une contribution écologique. Vianney a par ailleurs été premier prix de guitare classique du Conservatoire national supérieur de Paris, et ses passions pour la mécanique comme pour la musique étaient aussi celles de mon père. D'une certaine manière, il a reçu cela en héritage de

son grand-père, qui ne lisait pas le français mais savait comme personne démonter et remonter un moteur. Moi, je suis le hiatus entre les deux même si, loin d'être riche, j'ai été obligé à certains moments de pratiquer l'acharnement thérapeutique sur des voitures dont personne ne voulait (*rières*). Vianney gagne de l'argent à travers une innovation technologique qui l'enthousiasme. David est ingénieur des Arts et Métiers et lui aussi adore la musique : il est batteur. Sophie est à l'initiative du Hameau des Buis, qui commence à être bien connu. Gabriel, lui, comme ses deux frères, habite à Lyon où il travaille dans l'informatique ; il est très doué dans ce domaine. En observant leur parcours, je m'aperçois que les enfants sont nos enfants, mais aussi les enfants de leur destin, comme le seront leurs propres enfants et ainsi de suite... En parlant à leur place, j'ai un peu l'impression d'outrepasser mon droit mais, comme il s'agit d'un témoignage, j'espère qu'ils me comprendront.

*Selon vous, donc, les valeurs que vous avez essayé de leur inculquer – cet humus justement, ce compost – sont en eux ?*

Oui, je crois, mais d'une manière moins formelle, moins factuelle que la mienne. Ils sont très sensibles au respect de la nature et sont nés dans ce climat familial où le souci de la vie ne se borne pas à des vœux pieux oraux ou écrits surabondants, mais s'exprime par des actes concrets, comme celui de transformer la matière morte en humus vital.

*Finalement, seule Sophie serait susceptible de reprendre les terres de Montchamp ?*

En réalité, personne ne sait ce que réserve l'avenir, et je dois dire que l'optimisme n'est pas le sentiment qui domine en moi. Dans le marasme actuel, peut-être que tous seront satisfaits d'avoir un lieu de repli. Nos enfants s'arrangeront donc entre eux pour organiser leur survie. Je n'ai aucune envie de jouer les prophètes de malheur mais il me semble évident que le recours à la terre et les alternatives que je préconise depuis longtemps – comme par exemple les « Oasis en tous lieux [4] », pour réapprendre à vivre ensemble selon un principe de sobriété et au plus près de la nature – risquent de ne plus apparaître bientôt comme des chimères. Quoi qu'il en soit, aucun de nos enfants n'accepterait que ce patrimoine soit vendu. L'avenir inspirera l'avenir.

*Vous vous retrouvez régulièrement ?*

En général, les retrouvailles, c'est le dimanche et à l'occasion de certaines fêtes, comme Noël par exemple, en tenant compte des disponibilités des uns ou des autres. Notre famille est très sauvegardée et je crois que nos enfants aiment se retrouver ensemble ; c'est important pour eux comme pour nous, les parents. Étant extrêmement occupé avec un agenda chargé, je ne peux pas, en revanche, être dans le schéma du grand-père qui s'occupe de ses petits-enfants.

*À soixante-quinze ans, vous êtes un homme débordé.*

*N'est-ce pas contraire à vos préceptes de vie ?*

Il y a là une sorte de contradiction mais l'enjeu, encore une fois, est extrêmement grave. Il m'arrive de me sentir stressé, c'est vrai, car j'ai parfois l'impression que la planète est en fusion et que ce n'est pas le moment de désertier, surtout quand il est démontré que des solutions existent. Il y a une forme d'urgence, il faut éteindre le feu et ce sentiment qui m'habite provoque des contraintes parfois déraisonnables. Difficile dans ces conditions de trouver le bon équilibre. Cela peut sembler vaniteux – et je ne prétends pas que, si je m'absentais, tout tournerait mal – mais, dans mon rapport à moi-même, je me sens trop endolori par l'état du monde pour ne pas agir. Alors, comment gérer cela ? Je suis heureusement bien accompagné par des collaboratrices et collaborateurs bienveillants, efficaces, qui organisent mon temps avec l'idée très affectueuse de me préserver, comme le fait Caroline, mon assistante, et Laurent, mon gendre et collaborateur.

*Parce que vous êtes quelqu'un d'excessif ?*

Quelque part, oui, pas dans le sens de la méchanceté, bien sûr, mais je ne pourrais pas, par exemple, prêcher à mes enfants d'être raisonnables quand mes choix de vie montrent que je ne le suis pas moi-même. En revanche, ces excès m'ont rendu créatif et ont donné sens à ma vie. C'est le bon côté de la médaille, car jamais je n'aurais pu vivre dans le conformisme. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en

sais rien. Peut-être que je porte en moi une peur qui n'est pas déclarée, mais là nous abordons l'élément psychanalytique des choses, et je ne veux pas entrer dans cette sphère où, comme en philosophie, d'innombrables interprétations sont possibles, pour le meilleur et pour le pire.

### *Vous récusez la psychanalyse ?*

Disons que la prétendue rationalité pour comprendre toute la complexité de l'âme humaine me laisse perplexe. Je ne suis pas sûr que les psychanalystes, avec tout le respect que je leur dois, échappent au labyrinthe dont est constituée cette âme humaine. J'ai été élevé dans une société où, lorsqu'on avait besoin d'y voir plus clair sur nous-mêmes ou sur notre relation aux autres, on allait voir une personne considérée comme clairvoyante. On lui confiait nos états d'âme et elle jouait un peu ce rôle du psychanalyste sans en porter l'étiquette. On n'a pas forcément besoin d'avoir un diplôme ou une plaque sur sa porte pour être un bon psychanalyste. Quiconque s'intéresse à l'anthropologie, aux diverses cosmogonies et cosmologies, s'aperçoit que les mythes et les traditions influencent énormément le comportement des individus. L'humanité est ainsi faite que sa diversité tangible s'accompagne d'une diversité de perceptions. Cela s'appelle le conditionnement, et il est inspiré par la culture. La psychanalyse doit donc s'ajuster à ces paramètres, se montrer pertinente ; vous voyez la difficulté.

## *Vous êtes un sage ?*

Je n'aime pas trop ce terme de sage, parce qu'il évoque un peu le vénérable à barbe blanche qui a vécu et qui s'est assagi. Je préfère à cela le qualificatif d'« intelligent », au sens où l'entend Krishnamurti, c'est-à-dire celui qui a peut-être une « vision pénétrante ». Il existe des jeunes qui n'ont pas attendu de vieillir pour être sages. Nous ne cessons de confondre nos aptitudes avec l'intelligence, mais je prétends que l'intelligence est d'une essence transcendante. Elle préexisterait, en quelque sorte, à l'avènement de notre existence sur la planète. Encore une fois, la manière dont nous avons organisé notre présence sur cette planète met en évidence la faillite de notre prétendue intelligence, et non celle de l'intelligence elle-même, dont le réel témoigne et que notre réalité ne cesse de contredire.

# ÉCOLOGIE, MODES D'EMPLOI

*Pour vous, qu'est-ce que l'écologie ?*

Pendant longtemps, je n'ai pas trop su ce que cela voulait dire. Puis l'agriculture m'a mis sur la voie quand j'ai vu que nous étions en train de détruire la vie avec la chimie de synthèse. Plus tard, j'ai découvert que l'écologie était une discipline à part entière, et je regrette que nombre de responsables politiques dits « verts » l'abordent de manière partielle, la réduisent à quelques considérations élémentaires comme, par exemple, le tri des déchets et autres paramètres factuels. Pour moi, l'écologie, c'est comprendre les lois de la vie avec leur beauté, leur mystère. Cette perception devrait inspirer tous les secteurs de la connaissance et les activités ayant trait à la vie, en premier lieu l'agriculture. La Terre a existé des milliards d'années avant que cette vie n'y apparaisse et, si l'on ramène l'existence de notre planète à une journée, l'homme ne l'occupe que depuis trois minutes ! La vie sur Terre représente un tel miracle que cela n'a aucun prix. Or, hélas, dans le système qui est le nôtre, ce qui n'a pas de prix est censé ne pas avoir de valeur. Au lieu de voir ce monde comme une oasis magnifique au cœur de l'immense désert sidéral, nous l'abordons comme un gisement de ressources à épuiser jusqu'au dernier poisson, jusqu'au dernier arbre. Et là, c'est l'irruption de l'inintelligence. En ce qui me concerne, dès l'instant où

j'ai pris conscience de cette problématique, je suis allé puiser mes connaissances du côté des savants et des grands témoignages. Le discours du chef indien Seattle [5], par exemple, est pour moi d'une telle valeur que je l'ai affiché dans ma chambre. Quand le gouvernement américain lui a proposé d'acheter les territoires de sa tribu, Seattle a eu cette réponse magistrale : « Comment voulez-vous que nous vous vendions une terre qui ne nous appartient pas, et à laquelle, au contraire, nous appartenons ! » Comprendre cela, c'est comprendre l'essentiel, le fondamental, et je me sens en profonde communion avec une si belle conscience ! Même si ses propos d'origine ont été réécrits ou enjolivés au fil des décennies, l'essentiel est là : ne jamais prélever au-delà de ce qui est nécessaire, ne jamais polluer, ne jamais dégrader, respecter la vie. Voilà ce qu'est l'écologie. L'évidence énoncée par Seattle comporte une prémonition tout aussi magistrale : celle de « la fin de la vie et du début de la survivance ». Être authentiquement écologiste expose donc, hélas, au chagrin et à la colère. Mais le pire serait le découragement, car les forces réparatrices sont omniprésentes, et l'agroécologie en est une. Durant des millénaires, l'être humain a craint la nature et, en même temps, manifesté une gratitude à son égard. À ses yeux, elle était sacrée et il la respectait. La comparaison avec ce qui s'est passé ensuite est cruelle, comme en témoigne le livre majeur de Fairfield Osborn, *La Planète au pillage* [6], qui fait, en quelque sorte, le bilan de l'impact de l'humanité sur cette terre

depuis l'origine. Osborn a livré, dès 1949, une analyse absolument extraordinaire de la situation. Il démontre que toutes les civilisations élaborées ont été outrancières dans leur prélèvement des ressources – notamment du bois –, qui explique les désertifications. Par son comportement avide, l'homme est peu à peu devenu le plus grand des prédateurs parmi les espèces vivantes. Quand je vois les pyramides en plein milieu du désert égyptien, eh bien, j'imagine que ce désert était, à l'origine, certainement couvert de forêts. Autant les hommes premiers respectaient le caractère sacré de leur environnement, autant ceux des civilisations qui leur ont succédé ont eu un comportement inintelligent et aveugle.

*Les pyramides d'Égypte sont pourtant des merveilles !*

Bien sûr, et cependant elles m'indiffèrent. Je veux croire que là où elles ont été érigées en tombeaux surdimensionnés pour les souverains de l'époque se trouvaient de grandes forêts. Et l'on sait que l'être humain, par le pastoralisme, le prélèvement excessif de bois et le feu, a tout détruit. Ces procédés sont, aujourd'hui encore, l'une des plaies de l'Afrique. Au Burkina Faso, dans les années 1980, le gouvernement de Thomas Sankara avait, pour la sauvegarde du patrimoine des habitants, dénoncé trois fléaux : la coupe abusive de bois, les feux de brousse et l'excès d'animaux sur les maigres pâturages. Ces pratiques séculaires nous permettent de mieux comprendre des processus historiques dévastateurs, dont l'espèce

humaine porte une lourde responsabilité. Aujourd'hui, cela se poursuit avec la ruine des sols arables, la destruction des forêts et des richesses aquatiques avec des moyens technologiques d'une efficacité sans précédent.

*Je voudrais vous poser plusieurs questions basiques mais fondamentales sur quelques grands thèmes en rapport avec l'écologie politique. Mais d'abord, dites-moi si, selon vous, il est encore temps d'agir ou si l'on s'éveille décidément trop tard.*

Les deux ! Il est trop tard et, en même temps, il n'est jamais trop tard. Pour l'enfant qui est mort de faim, oui, il est trop tard. En revanche, il n'est pas trop tard pour que d'autres enfants puissent survivre si nous le voulons de tout notre cœur. Les choix décisifs et radicaux des humains doivent être éclairés. Sous le prétexte que le monde est en train de se détruire, faut-il se croiser les bras et ne plus rien faire ? Évidemment non ! Face à un incendie, les pompiers tentent d'éteindre le feu jusqu'à la dernière flammèche, même si le bâtiment a entièrement brûlé. D'où la métaphore du colibri qui me tient tant à cœur, et qui a inspiré la création du mouvement du même nom, invitant chacune et chacun d'entre nous à faire sa part pour construire un monde plus satisfaisant pour la raison, le cœur et l'esprit. Cette légende amérindienne raconte ceci : alors qu'un immense feu ravage la forêt, et tandis que tous les animaux assistent impuissants à ce désastre, un petit oiseau va recueillir dans son bec quelques gouttes d'eau et les verse au-dessus des

flammes. Un tatou lui demande alors : « Mais pourquoi fais-tu cela ? Tu vois bien que ça ne sert à rien ! » Et le colibri lui répond : « Peut-être, mais je fais ma part. » Moi aussi je veux faire ma petite part, je refuse de renoncer, parce que je me dis qu'il n'est jamais trop tard. Le non-renoncement est l'expression de la liberté. Le mouvement Colibri doit son existence à l'énergie de Cyril Dion et de son équipe.

*N'avez-vous pas parfois le sentiment de prêcher dans le vide ?*

Aujourd'hui, beaucoup moins qu'hier ! À certaines périodes de ma vie, il n'y avait pas d'écoute car nous vivions dans une société prospère. Jusqu'à l'explosion de Mai 68, qui a manifesté le ras-le-bol de toute une jeunesse vis-à-vis de cette hyperprospérité. La société de consommation générait une sorte d'ennui, de désabusement. À quoi bon la prospérité si elle ne rend pas heureux ? Il fallait, pensaient ces jeunes, se libérer des tabous par une certaine liberté sexuelle et combler le vide intérieur par les drogues et de la joie artificielle. Mai 68, ce furent de bonnes questions et de multiples réponses. Les temps ont changé depuis et désormais la question se pose ainsi : « Est-ce que j'aurai demain de quoi vivre, de quoi manger, de quoi m'abriter ? » Encore de bonnes questions. Nous sommes passés de l'excès au manque en très peu de temps, ce qui explique sans doute pourquoi mon discours touche tant de gens qui m'écrivent ou me disent : « Vous, au moins, vous ne vous contentez pas de parler. Vous avez organisé votre existence en partant des valeurs que

vous prônez. Et vous avez pris les risques. Vous avez travaillé la terre, vous avez proposé des solutions, vous avez enseigné. » C'est effectivement une force, car on ne peut rester éternellement dans les constats. À un moment, il faut bien proposer des réponses concrètes et objectives. Il n'existe pas de moyen plus crédible que de faire ce que l'on dit et dire ce que l'on fait. Chaque jour, des tas de pontes, d'analystes sociaux, d'experts en tous genres livrent à l'opinion de doctes considérations et s'en tiennent là. Cela me rappelle un peu le *Titanic* où, pendant qu'on divertit les gens, le bateau coule. Nous savons ce qui ne va pas. Maintenant il faut passer aux actes !

*Pourtant, de nombreuses personnes nient encore ce constat. Voyez les paysans : beaucoup d'entre eux sont les premiers à s'opposer aux écologistes...*

Il y a belle lurette que les vrais paysans ont disparu ! Il ne reste, pour la plupart, que des exploitants agricoles, voire des industriels de la terre perchés sur leurs énormes tracteurs avec cabine insonorisée, climatisée, et la radio pour atténuer l'ennui des grands espaces dénudés à l'infini dans un désert où le silence évoque celui de la mort. La terre est devenue sol propice à recevoir tous les poisons afin de surproduire une nourriture frelatée. Dans ces conditions, comment voulez-vous que les agriculteurs accueillent le discours écologique sans se sentir coupables de graves transgressions ? D'où cette réaction de défense. Il faut aussi reconnaître que les reproches faits par les écologistes aux agriculteurs ne

manquent pas de maladresses. On n'a pas cessé, par exemple, d'asséner – et là je me répète car il faut bien insister sur ce point – que les paysans étaient des attardés. Puis, quand la modernité est arrivée, on les a plus enfoncés encore en les présentant comme des gens sans instruction, abrutis par leur charrue et leur terre, leurs modes de vie. Dans la psychologie collective, c'est ce regard-là que la société portait sur le paysan, qui l'avait lui-même intégré en se dévalorisant. Et puis, un jour, on est venu lui dire qu'il pouvait sortir de sa condition en devenant un technicien de la terre. Il a sauté sur cette occasion pour se réhabiliter à ses yeux et aux yeux des autres, proclamer qu'il n'était pas un plouc, qu'il pouvait conduire un tracteur et, plus tard, travailler avec des ordinateurs. Psychologiquement, il s'est réhabilité. L'exploitant agricole, du coup, a redressé la tête tandis que le paysan, lui, est resté courbé dans son humiliation. Ainsi, non seulement ces agriculteurs ont perdu leurs valeurs, mais ils ont perdu aussi leur âme en allant même, parfois, jusqu'à récuser ces valeurs. Combien ont dit à leur fils : « Va à l'école, ne sois pas paysan comme moi ! » L'exploitant, en revanche, explique à son rejeton : « Tu reprendras la ferme ! » Il est tellement fier de son hangar plein de tracteurs. Il se sent moderne, quand l'autre incarnerait ce vieux monde de superstitions qu'il a voulu fuir. Alors, si vous leur rappelez que les valeurs du paysan ont autrement plus de sens que celles de l'exploitant, beaucoup ne veulent pas l'entendre. Et pourtant, les paysans philosophes existent. Voyez Gustave Thibon, par

exemple, pour rester en Ardèche. Ce grand intellectuel autodidacte qui a traversé tout le XX<sup>e</sup> siècle déplorait aussi la disparition de ce monde paysan, de ses valeurs. Et son analyse, il a été capable de la mener grâce une pensée qui était la sienne, à une intelligence propre.

*Revenons sur le constat. Agriculteurs ou non, en temps de crise, beaucoup de gens estiment que les préoccupations environnementales doivent passer au deuxième, voire au troisième plan. En tout cas derrière le chômage et le pouvoir d'achat...*

On peut comprendre que l'individu confronté à la survie immédiate soit obligé d'en faire sa priorité, car rien d'autre n'est possible quand on a faim, qu'on a froid et qu'on n'a pas les moyens d'élever décemment ses enfants. Par ailleurs, on ne peut évaluer le degré de préoccupation des Français pour l'écologie à l'aune des votes en faveur du parti « vert », qui restent effectivement très modestes. D'ailleurs, un tel parti est en soi une anomalie. Du président de la République au dernier manœuvre, au plus modeste paysan, en passant par le cadre qui travaille dans un bureau à la Défense, chacun est concerné par ces questions, car elles touchent aujourd'hui la survie de chacune et chacun de nous. Et de toutes les générations à venir, sans la moindre exception ou dérogation. L'ampleur de l'enjeu est telle qu'il devrait être érigé en priorité universelle. Dans le contexte d'aveuglement généralisé qui est le nôtre, un parti écologiste a au moins le mérite de donner une place à cette problématique majeure... en attendant le grand éveil

de conscience, en espérant qu'il aura lieu. C'est à cela que je participe personnellement avec toute ma ferveur. Mais vous avez raison, on ne change pas les choses en un jour, et il est urgent d'engager le processus du changement ; c'est en cela que la politique est dangereusement défailante. Mais comment aller contre des siècles de pétrification de l'esprit ? Au lieu d'intégrer notre histoire à l'écologie, nous l'avons désintégrée. C'est ainsi qu'un individu mis aux normes de l'idéologie matérialiste est convaincu qu'il faut faire du profit, et peu importent les conséquences. Or l'écologie nous invite à fonder notre destin sur ce qui a une durabilité. C'est pour cela que l'on parle maintenant de développement durable, ce terme à la mode qui m'énerve beaucoup, d'ailleurs. Soit nous fondons notre destin sur les réalités durables – celles de la nature –, soit nous nous fondons sur les chimères que l'esprit humain a inventées, et nous disparaîtrons.

*Et pourtant le mot « décroissance » fait peur...*

Quand vous avez donné au précepte « croissance » une telle force qu'il devient un dogme, un credo absolu, le remettre en question devient un blasphème. Comment faire comprendre que la croissance indéfinie est totalement incompatible avec une réalité limitée telle que la sphère terrestre ? Comment faire comprendre que la croissance a généré plus d'inégalité que d'équité ? Comment faire comprendre que cette croissance indéfinie implique une stimulation permanente de l'avidité humaine ? Force est de

constater qu'en dépit de la croissance, nous n'avons pas résolu le problème de la faim, et que le superflu des uns s'impose aux dépens de l'indispensable des autres. Je ne crains pas de le dire : la décroissance, c'est la lucidité. C'est comprendre que notre système est incompatible avec les limites de la planète.

*Vous êtes pour l'abolition du capitalisme ?*

Je suis pour l'abolition de l'asservissement de la personne humaine lorsque l'on crée des richesses qu'une minorité accapare et concentre à son profit. Les foules manifestant dans la rue expriment d'ailleurs souvent leur indignation à l'égard de cette anomalie. Certaines cultures, trop rares, proclament que la vie nous donne pour que nous puissions donner à notre tour. Il existe aujourd'hui un capitalisme extrêmement pernicieux qui favorise l'ascendant d'une minorité sur toute la collectivité. Le pouvoir de cette confrérie de lucropathes est si puissant qu'ils s'autorisent à orienter l'histoire. Les organisations internationales devraient inscrire comme priorité absolue la gestion équitable du bien commun, car la privatisation de ces biens est une exaction terrible contre l'humanité. On ne devrait pas avoir le droit de capitaliser ce qui est indispensable à la survie de tous.

*À propos de survie, le bio est si cher qu'on a l'impression qu'il est réservé aux bobos qui ont les moyens de se nourrir correctement. Comment se sentir tous concernés ?*

C'est une tragique anomalie, voilà ce que je peux vous dire. Par définition, toute nourriture humaine ou animale devrait être bio. Elle ne devrait pas être empoisonnée par des engrais chimiques et des pesticides de synthèse. À cela s'ajoute la propagation des fameux organismes génétiquement modifiés (OGM) dont le bon peuple ne mesure pas le caractère catastrophique. Si les gens ne comprennent pas cela avec tous les scandales alimentaires qui se succèdent, toutes ces affaires de viandes avariées qui font le tour du monde et des congélateurs avant d'arriver en supermarché, alors c'est désespérant. Nous sommes là au cœur d'une gigantesque problématique : celle de la nourriture, de la santé, de la préservation de la vie. Toute personne consciente de cet enjeu devrait se nourrir en bio, ne serait-ce que par solidarité avec ces cultivateurs bio qui affrontent de réelles difficultés pour tenir leur engagement éthique. Acheter bio, c'est participer à la réhabilitation ou au maintien de la logique de la vie.

*Vous avez choisi, vous, le retour à la terre, mais pour la majorité des citadins cela serait sans doute ressenti comme une punition, parce qu'ils sont, depuis longtemps déjà, coupés de leurs racines rurales...*

Pour le Saharien, mais aussi le rural que je suis volontairement devenu, la ville est une sorte de hors-sol appliqué à l'humain. Cette condition a généré un mode d'être et de pensée particulier. J'ai connu des gens auxquels la nature fait peur et que le confinement urbain rassure. Lorsque, comme nous le

disions tout à l'heure, le paysan est considéré comme l'attardé de l'histoire aliéné par la glèbe, il n'est pas étonnant que le retour à la terre soit considéré comme une régression. Mais ce retour, ce recours à la terre, deviendra indispensable un jour, comme nous l'observons déjà dans les pays européens à la dérive. Avec le mouvement Colibris et celui des « Oasis en tous lieux », nous essayons de contribuer à cette alternative.

*Quel déclic, alors, attendez-vous, pour éveiller les consciences ? Une révolution ? Une pénurie alimentaire ?*

Manger tous les jours est devenu banal, trouver de l'eau en ouvrant son robinet aussi. Un nombre incalculable de consommateurs ignorent la provenance de ce à quoi ils doivent leur survie. Et nous assistons à l'achèvement d'un processus de confiscation du savoir le plus essentiel au profit des nombreuses chimères que la société du temps-argent produit massivement. Une sorte d'ignorance banalisée occupe l'espace psychique et crée de l'inconscience. Une pénurie alimentaire, dans ces conditions, serait en quelque sorte un moyen de distinguer le nécessaire du superflu. Un événement dont l'effet pédagogique éclairerait peut-être nos consciences. Or, aujourd'hui tous les paramètres sont réunis pour que cette pénurie alimentaire survienne. Du fait de nos comportements, la probabilité ne cesse d'augmenter. Des pays pauvres vivent déjà cette crise majeure dans une indifférence quasi universelle. J'aimerais tant qu'un déclic enfin s'opère qui nous permettrait de mieux évaluer et

distinguer les priorités. Une insurrection pacifique des consciences déterminées à changer notre société est ce qu'il y a de plus souhaitable.

*Autre question récurrente soulevée par les écologistes : le nucléaire. Par quoi le remplacer ?*

Déjà, il faut apprendre à modérer notre consommation d'énergie. Mon cheval de bataille, c'est la sobriété. Commençons par être sobres pour voir de quoi l'on peut se passer sans que cela nuise à notre vie, mais que ce choix, au contraire, l'éclaire et la libère. Ensuite, bien sûr, il existe des besoins. Personnellement, je considère que les risques encourus à cause du nucléaire sont considérables. C'est reconnu, prouvé, donc il faut y renoncer. À partir de ce moment, cela remet en route un autre imaginaire qui va orienter la créativité humaine sur la bonne manière de se passer du nucléaire. Mais tant que l'on n'aura pas résolu ce problème de la boulimie d'énergie, il sera très difficile d'avancer. Si on ne met pas fin à l'insatiabilité de l'être humain par une forme de sobriété libératrice, nous resterons dans le cadre de ce « toujours plus » qui justifie le nucléaire, activité par ailleurs extrêmement lucrative pour ceux qui en ont l'apanage.

*Que pensez-vous de l'exploitation des gaz de schiste, interdite en France ? On parle d'une fracturation propre qui serait possible...*

Cette question est du même ordre que celle du

nucléaire. Tant qu'on ne renoncera pas au « toujours plus », on sera forcément à la recherche de ce qui l'entretient. Finissons-en avec cette économie où chaque être humain est manipulé pour consommer. Et plus il consomme, plus il est malheureux. Derrière cette question des gaz de schiste, qui peut sembler technique, se pose aussi un choix de société, de comportement de l'être humain. Certains spécialistes mettent en garde contre les sérieuses nuisances que la fracturation de la roche souterraine provoque. D'autres pensent qu'une fracturation propre est possible. Cela installe le citoyen que je suis dans un dilemme. Un peu comme si l'on nous invitait à jouer à la roulette russe. La vie étant précieuse, je préfère m'abstenir. J'adhère donc à l'interdiction.

*La biodiversité est menacée. Mais comment mobiliser les gens sur le sort des éléphants ou des bébés phoques quand, au bas de leur immeuble, faute de soins, des sans-abri meurent de froid ?*

Comment expliquer qu'on ne peut rien dissocier ? Tout cela relève de la même cause : une humanité non évoluée enlisée dans ses archaïsmes régressifs. L'espèce humaine fait partie de la biodiversité, elle en est une des manifestations et des composantes. La question est : pourquoi existe-t-il des sans-abri au sein de la surabondance ? Aucun homme ne doit accepter que le système crée de l'indigence. Mais peut-il prendre cette résolution quand lui-même est l'otage d'une logique qui donne plus de valeur au diamant qu'au pain ? Un diamant, c'est un caillou luisant, pas plus ! Il n'y a pas

à choisir entre la biodiversité et nous. Nous, êtres humains, sommes une expression de la biodiversité. Le même phénomène de la nature créatrice s'exprime dans la fourmi, l'éléphant, mais aussi en moi. Je suis de chair et d'os, j'ai besoin de manger, je suis composé d'eau. Je suis un mammifère. Il n'y a aucune réelle différence entre un âne et moi. Comme moi, c'est un mammifère, simplement je me trouve dans une réalité différente de lui parce que je suis doté d'une capacité de conscience et de raisonnement. Je ne suis pas emprisonné par le seul instinct, j'ai un espace d'innovation et de transgression. Et si je transgresse, évidemment, je sors de l'ordre établi. Mais cette liberté de transgresser, au lieu d'en faire un handicap, il faudrait s'en servir comme d'un atout. Les transgressions sont destructrices lorsqu'on oublie de se conformer aux lois de la nature, pour le meilleur et le pire.

*Les écologistes sont souvent accusés d'être hostiles au progrès. Est-ce le cas ?*

Nous sommes toujours dans les mêmes malentendus. Qu'est-ce que le progrès ? Le progrès vers quoi ? Aucun concept suffisamment clair ne définit ce vocable qui occupe un espace important dans l'imaginaire collectif. Le progrès est, pour moi, l'étalon universel qui permet d'évaluer l'état d'avancement des nations dans leur évolution vers un idéal. Alors, suis-je hostile au fait qu'il y ait de plus en plus de voitures ? Oui, je suis hostile à ce prétendu progrès, car c'est la prolifération du négatif. Je suis aussi hostile à

la fabrication d'armes. Le vrai progrès exalte la vie et nous donne du bonheur, un vrai bonheur d'exister. Un véritable progrès – j'en reviens à mon obsession – consisterait à ce que chaque enfant, à la naissance, ait de quoi manger et être soigné.

*La médecine moderne est allée dans ce sens...*

Bien entendu, je ne rejette rien de ce qui permet de soulager les souffrances humaines. Certains médicaments comme la quinine contre le paludisme, les antibiotiques et bien d'autres remèdes dits modernes, ainsi que certaines prouesses de la chirurgie, représentent des progrès incontestables. Cependant, le domaine de la santé est devenu ambigu. On dit qu'il a beaucoup été déterminé par la pétrochimie internationale, jusqu'à faire du médecin un prescripteur de médicaments étroitement lié aux laboratoires pharmaceutiques. Notre médecine est aussi inspirée par une perception fragmentée de l'être humain. On dit qu'il s'agit d'une médecine des organes, dont tout, j'en conviens, n'est pas à rejeter. Mais dans notre famille nous privilégions autant que possible l'homéopathie, l'acupuncture, la phytothérapie et une nourriture de qualité. La problématique de la santé devrait inclure tous les facteurs favorables au bien-être, même si nous n'avons jamais la garantie d'obtenir ce bien-être. La notion de progrès est donc extrêmement ambiguë et n'a de sens que lorsqu'elle permet à l'humanité, dans son cheminement et dans son aventure, de grandir, de s'élever. Et je ne parle pas seulement de l'innovation

technique. Le vrai progrès met l'être humain en rapport avec la vision la plus large, face à sa vocation. Il est conscient, il aime et il prend soin. La plupart de nos outils ont généré la frénésie. Et au lieu de remettre en question cette frénésie en se demandant : « Pourquoi est-ce que je vis comme ça ? », nous créons l'anomalie et inventons ensuite les outils anxiolytiques, etc. – pour arriver à la supporter. Moi, je suis persuadé qu'on a choisi la frénésie pour produire encore plus, et devenir de plus en plus efficaces. Mais comme nous arrivons physiologiquement à nos limites, nous créons des machines qui permettent de supporter cette course en avant sans la remettre en question. En fait, on ne gagne jamais de temps, on en perd. C'est ça qui est terrible !

### *La machine à laver n'a donc pas libéré la femme...*

Il n'y a rien de plus équivoque que la notion de liberté ; et c'est en l'occurrence aux intéressées qu'appartient la réponse. La machine à laver est rendue probablement nécessaire par un mode d'existence où les femmes et les mères ont désormais un travail rémunéré sans pour autant avoir été libérées. J'ai connu l'époque où les femmes se retrouvaient au lavoir comme dans un lieu de convivialité, de partage, d'échange. Sans remettre en question ses avantages, je maintiens que la machine à laver a été inspirée, comme souvent, par la nécessité de gagner du temps dans le cadre d'un système où le temps, justement, a pris une importance majeure. Il n'y a plus guère de lieux de simple convivialité. Moi,

par exemple, j'aime bien aller au marché local. J'y retrouve une ambiance naturelle, humaine et un véritable bonheur à partager ce moment avec mes semblables. C'est peut-être archaïque mais tellement plus nourrissant que de pousser un chariot dans les allées rationnelles des grandes surfaces.

*Se montrer hostile à l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, est-ce s'opposer au progrès ?*

Évidemment non, c'est s'opposer à la destruction du patrimoine naturel vivant comme bien commun. Il n'y a aucune raison valable pour que l'on continue à détruire de magnifiques terres, de magnifiques forêts, afin d'y poser des avions. Nous pouvons parfaitement concilier la protection de l'environnement avec les nécessités du monde moderne. Dans tous les cas, le souci de préserver le vivant devrait être un impératif majeur. Par ailleurs, compte tenu de l'évolution urbaine, nous devons impérativement conserver une ceinture nourricière autour des agglomérations. Le jour où les camions ne pourront plus alimenter les villes, ce sera la famine. Le plus grand danger serait de croire que cela est improbable. Aujourd'hui, des milliers de camions font des milliers de kilomètres, polluent, encombrant les routes ; ils sont un alibi pour agrandir les autoroutes et bétonner les champs. Tout cela est sans intelligence ! Le fait est là : nos villes sont surpeuplées. Personnellement, je préférerais des cités à taille humaine comme il en existe encore beaucoup : légères, équilibrées, où les habitants se connaissent et coopèrent.

*Beaucoup de gens partagent ce sentiment, sans pour autant souhaiter revenir à une vie agricole. Que leur conseiller ?*

Je ne prêche pas le retour inconditionnel à la terre. À chaque individu de trouver en lui la meilleure réponse. En revanche, si les États voulaient bien m'écouter, nous redéfinirions l'équilibre entre monde rural et monde citadin. On ne peut pas continuer ainsi sur une concentration urbaine devenue le modèle planétaire dominant, avec des humains confinés en nombre excessif dans des espaces restreints. C'est une anomalie totale alors que l'Ardèche, par exemple, devient un désert. Et pourtant, il y a ici des terres qui ont été travaillées, qu'on pourrait cultiver. Il faut repenser l'ensemble du système, sinon on ne fera jamais que de l'alopathie, c'est-à-dire donner un remède qui, sous prétexte de soigner la maladie, peut l'aggraver. Nous devons avoir une vision globale, cette intelligence lumineuse de reconnaître que nous sommes allés trop loin et en tirer les conséquences pratiques. Même si nombre de citadins acceptent une condition quasi carcérale, cela reste une anomalie. Personnellement, je ne crois pas beaucoup aux solutions individuelles. C'est pour cela que j'ai imaginé le concept des « Oasis en tous lieux », à savoir le regroupement de gens qui vivent dans la proximité les uns des autres, qui partagent les mêmes valeurs, et qui peuvent ainsi s'entraider, mutualiser leurs connaissances, leurs savoirs. Et se mettre au service les uns des autres sans bourse délier.

## *N'est-ce pas une utopie ?*

Si, justement, mais c'est normal, puisque je défends la notion même d'utopie. Celle-ci marche, comme le prouvent au quotidien plusieurs de ces collectifs qui existent déjà, dont un tout près d'ici – le Hameau des Buis – a été initié par ma fille Sophie. Contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, l'utopie, c'est l'intelligence de la transgression. Soit vous vous maintenez dans la norme et vous ne bougez pas, vous restez pétrifié dans une représentation mentale qui vous a suffisamment conditionné pour que vous l'acceptiez, même lorsque vous voyez que la situation est objectivement mauvaise. Soit vous vous dites que vous n'acceptez pas cette norme. Évidemment je ne parle pas là de transgressions stupides, mais de celles qui sont choisies, mûries, raisonnées. C'est ça, l'utopie ! Tout le monde vous dira qu'elle n'est pas réaliste, que ce n'est pas faisable. Mais qu'avons-nous fait, Michèle et moi, lorsque nous avons décidé de venir nous installer ici ? Dieu sait ce que nous avons entendu ! Dieu sait qu'on a cherché à nous décourager ! Pour tous les gens dits normaux, nous étions des utopistes. Et heureusement que nous l'avons été car, à sa manière, notre choix était au contraire très réaliste. Nous n'avons pas fui comme ça. C'était pensé, organisé, structuré, mais, oui, cela restait une utopie. À partir du moment où l'on définit ce qu'est la norme, tout ce qui n'obéit pas à cette norme devient une utopie pour les autres, car ils confondent chimère et utopie. Ce n'est pas la même chose. Quand Bernard

Palissy brûle tous ses meubles pour inventer la cuisson de l'émail, et qu'il est le seul à y croire, à comprendre ce qu'il fait, c'est un utopiste. Einstein, que j'aime beaucoup, lui aussi en était un. J'aurais bien voulu le connaître, d'ailleurs ! Son intuition, unie à ses connaissances, lui a permis des découvertes dont il a, hélas, regretté par la suite les conséquences. Tout est cependant relatif.

*Comment expliquer aux Indiens, aux Brésiliens ou aux Chinois qu'ils ne doivent pas consommer autant que nous, polluer autant que nous, avoir le même niveau de vie que nous, car la planète n'y résisterait pas ?*

C'est effectivement très difficile, car nous vivons au cœur d'une énorme illusion qui fait envie à tous les peuples de la planète. Alors, oui, comment les convaincre de renoncer à ce qu'ils considèrent comme un véritable progrès ? Ils pourraient nous répliquer : « Vous avez fait tout ce que vous avez voulu et vous nous conseillez d'être sages ? Eh bien, non ! » Fascinés par la vitrine, ils ne peuvent imaginer l'envers du décor, l'échec du modèle, les souffrances et les exclusions générées par cet échec. Le temps d'un équilibre entre le Nord et le Sud est venu.

*Le spectacle souvent désolant donné par les partis écologistes ne brouille-t-il pas votre message ?*

Je ne veux pas juger les personnes, mais l'écologie, pour moi, dépasse largement ces chamailleries de cour de récréation. C'est une conscience élevée de la majesté

de la vie et de la nécessité absolue de ne pas la détruire. Lorsque j'ai participé à la campagne présidentielle de 2002, mon objectif était justement la défense de cette écologie au sens large. C'est-à-dire à la fois défendre la nature mais aussi l'humain – et en particulier les femmes – contre l'oppression quasi universelle à laquelle on s'est habitués. Je souhaitais également contribuer à promouvoir une autre éducation pour les enfants, car tout commence par là. Si vous apprenez aux tout-petits à respecter la vie, à respecter l'autre, alors vous entrez dans un ordre différent. Autant dire que je n'étais pas du tout dans une posture politicienne. C'était juste l'occasion de saisir un espace majeur de débat pour introduire ce que la politique n'évoque jamais. L'écologie telle que je la conçois ne se limite donc pas à notre rapport à l'environnement. Car on peut très bien être un écologiste de haut vol et, en même temps, se montrer incapable de respecter ses semblables. Dans une société éveillée, l'écologie devrait être une réalité fondamentale absolument transversale.

*Avez-vous suivi le Grenelle de l'environnement ou le débat sur la transition énergétique ?*

Oui, mais pas avec l'attention aiguë qu'ils nécessitaient, et j'en suis un peu désolé. Malgré tout, je répète que, tant qu'on ne changera pas de paradigme, rien ne changera. L'humain et la nature doivent être encore une fois replacés au cœur de nos préoccupations. Et c'est à partir de cette exigence-là qu'on va pouvoir tout réorganiser. Le politique doit

être inspiré par cette nécessité absolue, mais une telle révolution ne pourra venir que des citoyens eux-mêmes. Au moment des élections présidentielles de 2012, j'ai écrit un petit livre intitulé *Éloge du génie créateur de la société civile* [7], car elle est un véritable laboratoire d'expérimentations en tous genres, et je m'en réjouis beaucoup. La tendance va de plus en plus vers un changement de l'humain lui-même. Il existe des stages de communication non-violente, de connaissance de soi, de notre rapport à la terre, qui amènent peu à peu l'idée de solutions alternatives. Mais, encore une fois, l'alternative ne peut être partielle, elle se trouve dans le changement radical du modèle lui-même.

*Donc vous avez le sentiment que s'amorce un début de prise de conscience citoyenne ?*

Le terme « prise de conscience » me gêne, parce qu'il me rappelle l'électricité, comme s'il n'y avait qu'à se brancher sur un flux de conscience. Je préfère le terme d'une « élévation de conscience », qui nous apporte une lisibilité du monde, qui nous inspire et inspire nos attentes. Voyez les « Oasis en tous lieux » dont je vous parlais. Dans un pays où il y a de moins en moins de travail, où le SAMU social ou le RSA substituent au salaire une petite bourse de survie, comment voulez-vous qu'un tel système tienne bien longtemps ? On ne pourra pas continuer indéfiniment à pensionner les gens tout en laissant le système créer de plus en plus d'exclusion. Dans ce cadre-là, les « Oasis en tous lieux » deviennent des utopies réalistes

lorsqu'elles proposent à tous ces gens de s'organiser, de vivre ensemble, de mutualiser leurs savoirs ou leurs compétences, d'exprimer leur solidarité. Demain, c'est ce modèle-là qui fonctionnera, et non l'individualisme forcené. Nous vivons dans une forme de désertification généralisée. Ces oasis sont une anticipation et une proposition concrète et sérieuse pour atténuer les effets d'un système qui laisse les citoyens à l'abandon, livrés à eux-mêmes. J'ai développé cette idée voilà une douzaine d'années, puis rédigé un manifeste en forme de constat et de propositions [8]. Les faits sont en train de confirmer que ce n'était pas si idiot que ça. D'autres associations comme Terre & Humanisme ou le mouvement des Colibris vont aussi dans ce sens. Il faut apporter des réponses concrètes aux problèmes qui nous submergent.

### *Qu'est-ce qui a guidé ces initiatives ?*

Comme toujours, l'impérieuse nécessité de participer à l'élaboration d'un paradigme où l'homme et la nature se retrouveraient au centre de nos préoccupations. C'est d'ailleurs dans cet esprit que, dès 1981, j'ai renoué avec l'Afrique. Il se trouve que l'AFDI (Agriculture française et développement international) et le CRIAD (Centre de relations internationales entre agriculteurs pour le développement) m'ont, à cette époque, proposé de faire partie d'une délégation d'agriculteurs. Mon expérience les a intéressés, et le fait que je sois originaire de ce continent a probablement joué aussi. J'y allais pour enseigner l'agroécologie avec pour objectif d'améliorer

les pratiques paysannes, notamment grâce aux connaissances issues de la science moderne qui ont trait à la constitution et à la vitalité microbienne des sols. Les agriculteurs africains fertilisaient déjà spontanément la terre avec du fumier, mais à l'état brut ; il fallait donc compléter cela par la technique du compostage.

*L'agroécologie, alliée à une réforme agraire, pourrait vraiment sauver l'Afrique ?*

Oui, mille fois oui, et elle est aujourd'hui reconnue comme la vraie et sans doute la seule méthode efficace. Elle pourrait même sauver le monde, parce qu'elle prend en compte tous les facteurs de la vie que l'agronomie fondée sur la chimie a relégués à l'arrière-plan quand elle ne les a pas carrément rejetés. Qu'est-ce au fond que l'agroécologie ? Elle est née de la compréhension des mécanismes engendrés par la nature bien avant notre avènement, et de leur mise en pratique par l'homme. Le fameux « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » pourrait lui être appliqué. Bref, du développement durable, comme on dit aujourd'hui. Pour l'avoir pratiquée dans des zones comme le Sahel avec des résultats surprenants, j'affirme encore une fois que, si les États étaient vraiment soucieux de l'avenir de l'humanité, ils soutiendraient l'agroécologie. Thomas Sankara, l'ex-président du Burkina Faso – pays où vous savez que je me suis beaucoup impliqué –, m'avait chargé de lui proposer un programme d'application allant dans ce sens. Son assassinat a mis fin à cette réforme inespérée.

*Derrière tout cela, il y a aussi un projet presque politique : en finir avec la monoculture, avec la dépendance...*

Oui, et ce projet politique est fondé sur le fait que l'Afrique et ses paysans ont été asservis par un système qui leur a imposé la monoculture. Pour cela, les VRPendoctrinés de l'agriculture officielle leur ont prescrit, dans le cadre de la réforme agraire, des techniques utilisant des produits chimiques achetés dans les usines liées à la pétrochimie internationale. Cette réforme avait un caractère presque missionnaire : aider, selon ses promoteurs, les paysans attardés à se mettre à jour de l'évolution moderne. Mais depuis, tous ces paysans alimentent les multinationales de leur sueur et, lorsqu'ils mettent leurs denrées sur le marché, ils sont concurrencés de manière déloyale par l'agriculture intensive occidentale. L'un produit avec ses mains, sous la canicule et avec sa famille, l'autre cultive sur des centaines d'hectares, avec des tracteurs et des machines. Alors, forcément, l'Afrique se retrouve piégée et perdante. De cette manière, des millions d'agriculteurs ont été détournés de leurs activités traditionnelles d'autosuffisance alimentaire, avec les conséquences tragiques que l'on connaît : la ruine, la famine, l'exode...

*Peut-on changer un tel système en sachant que les chefs d'État et de gouvernement africains en sont les premiers complices ?*

On ne mesurera jamais assez le mal que les connivences intéressées et la corruption ont fait, en Afrique ou ailleurs. Cette peste morale universelle est à l'origine de tant de souffrances et d'injustices ! Thomas Sankara, le président du Burkina Faso que j'ai eu la chance de rencontrer, était, lui, une âme d'exception, l'un des rares chefs d'État dont l'Afrique pouvait être fière. C'était l'honnêteté même. Il avait un grand souci de son peuple et voulait bien faire. Un jour, il m'a convoqué pour me dire : « Votre vision de l'agriculture nous libérerait des engrais. Les paysans me disent que, lorsqu'ils appliquent vos techniques, la production est meilleure et les sols se stabilisent. Je vous propose donc de faire de cette démarche une politique nationale en orientant ce pays vers l'agriculture écologique. » J'étais sur un nuage, bien sûr, je me demandais même si je n'étais pas en train de rêver. Je me suis donc préparé à mettre en route un processus graduel afin de parvenir à une reconversion généralisée, grâce notamment à l'enseignement et à la formation des paysans burkinabés. Mais Thomas Sankara était une si belle âme, une telle conscience, qu'on s'est empressé de l'assassiner.

### *L'Afrique est mal partie ?*

C'est ce que proclamait René Dumont, ce grand écologiste en lutte, dans les années 1970, contre la malhonnêteté des potentats qui avaient mis la main sur le continent africain. J'ai eu quelques différends avec lui, mais on ne peut nier qu'il avait raison. Tout peut changer, il faut garder espoir, mais, encore une

fois, à la condition que nous sortions de cette vision qui nous pétrifie et qui impose pour principe intangible la suprématie du modèle occidental. Or celui-là n'est bon ni pour l'Occident ni pour le reste du monde.

*Depuis que vous avez pris votre retraite, vous êtes devenu, à la tête de vos multiples associations, une sorte de chef d'entreprise. Vous avez une attachée de presse, des collaborateurs, une secrétaire, une assistante. Ce tournant a-t-il fait de vous un autre homme ?*

À vrai dire, je ne m'attendais pas à une telle évolution. Je n'ai jamais non plus intégré la notion de retraite telle qu'elle s'applique aux gens qui ont eu une activité conventionnelle. En fait, je ne me suis jamais senti comme travaillant, mais plutôt œuvrant, avec cette chance exceptionnelle d'être en lien permanent et direct avec la vie. Au lieu de lever le pied, comme on dit, j'ai au contraire de plus en plus de travail pour répondre à des sollicitations sans cesse croissantes, et je suis devenu une sorte d'entrepreneur social. Heureusement, les structures inspirées ou réalisées avec la solidarité de nombreux amis n'ont pas besoin de moi pour assumer leur gouvernance. Et le travail concernant ma sphère personnelle d'engagement serait impossible sans l'efficacité de mes collaboratrices ou collaborateurs, et je leur en suis reconnaissant.

*Quelle sorte de patron êtes-vous ?*

Je n'ai pas la sensation d'avoir le statut du patron, mais plutôt celui du compagnon moralement

responsable à l'égard de celles et ceux qui m'honorent de leur confiance ou qui vont jusqu'à nous soutenir de leurs deniers. Vous ne pouvez pas savoir combien cette solidarité nourrit l'âme et stimule la détermination. En fait, nous incarnons une communauté d'esprits. Bien sûr, je me retrouve souvent sur le devant de la scène, car j'ai été l'initiateur de ces associations, de ces fondations, mais celles et ceux qui travaillent avec moi sont comme mes frères ou mes sœurs, car nous agissons ensemble. Nous avançons ensemble. Cette responsabilité est fondée sur des devoirs, mais elle me donne tout de même quelques droits (*rires*). Celui, par exemple, de fixer parfois, dans la concertation, la stratégie à suivre. Cela n'a évidemment rien d'autoritaire, mais j'essaie de veiller à ce que nous puissions tous regarder vers la même étoile. Et quand il y a des dérives, parce qu'on est sans cesse menacés de dérives, mon rôle consiste à dire : « Attention, ne perdons pas les fondements de notre éthique, méfions-nous de ce qui pourrait dénaturer notre aspiration à prendre soin de la vie. » Plus cette organisation grandit, plus les situations se complexifient et plus il faut garder les idées claires. Je dois laisser un maximum d'autonomie à chacun car je ne suis pas éternel, et en même temps je n'entends pas désertier le terrain – à moins d'un cas de force majeure, car on est toujours guetté par le risque de se retrouver avec un entonnoir sur la tête (*rires*). Mais tant que je suis conscient, lucide et capable d'agir, je ne me vois pas faire autre chose. La problématique de la famine m'obsède et constitue le « chantier » le plus crucial

pour le futur.

## QUESTIONS D'ACTUALITÉ

*Parlons un peu d'actualité, si vous le voulez bien. Dans vos livres, vous vous appesantissez peu sur ces questions. Est-ce parce que seul le temps long vous intéresse ?*

Tout est important car chaque événement détermine la suite de l'histoire, sauf quand il s'agit d'un épiphénomène. En général, les faits sont rarement neutres ; en s'enchaînant les uns aux autres, ils contribuent à donner une orientation, un contenu à l'avenir à court, à moyen ou à long terme. L'actualité est censée nous révéler l'état du monde. Mais, sur la base de multiples points de vue ou interprétations influencées par les intérêts des uns et des autres, elle devient inextricable, pour moi en tout cas. Sauf à signaler qu'un bateau a coulé comme un fait incontestable, tout ce qui relève de l'opinion ou du parti pris est par définition interprétable à merci et facteur de confusion. Or il me semblerait intéressant, par exemple, de préciser aussi, lorsqu'une personne en a tué une autre, que cela est évidemment très dommage, mais qu'au même moment, des millions de gens n'ont tué personne. Le rappeler nous donnerait un peu de courage et de cœur à l'ouvrage ! Tant d'inconnus mènent anonymement des actions merveilleuses sur cette terre ! Nous sommes comme maintenus dans le registre de la tragédie sans cesse renouvelée. L'actualité ressassée finit par banaliser les

événements et en fait des ingrédients indigestes à consommer quotidiennement. Les protestations, indignations et lamentations ne peuvent plus suffire. Face à tant d'impuissance, chacun, à présent, doit faire sa part.

*Dans le jargon journalistique, les bonnes nouvelles, c'est ce que l'on appelle « les trains qui arrivent à l'heure ». Un genre qu'affectionnent les dictatures pour expliquer que tout va bien. Est-ce vraiment ce que vous avez envie de lire ?*

Évidemment non, mais il n'empêche qu'en prenant connaissance des informations le matin, vous ingurgitez, avec votre petit-déjeuner, toutes les turpitudes du monde. Et ceux qui ont la responsabilité de sélectionner les informations qui seront livrées au public portent là une grande responsabilité car, oui, on peut manipuler l'opinion. Tout est manipulable, c'est d'ailleurs dans ce but qu'ont été créées les idéologies, avec leur cortège de dogmes et de préceptes qui ont modelé l'histoire pour le meilleur et le pire. Je pense évidemment que l'être humain a besoin d'être informé pour se construire et assumer son rôle de citoyen. Mais entre information, désinformation et manipulation, il est permis de s'interroger. Je le répète : ce qu'on nous donne à ingurgiter mise sur la peur, et il en ressort une espèce de cacophonie planétaire. Le grand défi consiste à sortir de ces fragmentations pour aller vers l'unité.

*Vous estimez-vous bien informé ?*

Cela dépend si vous parlez des grandes lignes qui déterminent notre histoire, notre destinée, ou des anecdotes qui restent, elles, secondaires, et ne sont que des miettes. Il n'y a rien de plus difficile, dans la sphère exponentielle de l'information, que de distinguer le vrai du faux. Encore une fois, j'attends une orientation positive et constructive, moins de sensationnalisme aussi, car cela soulève de nombreuses contradictions. Le journal télévisé, par exemple, peut s'appesantir sur un bonhomme qui a tué quelqu'un, mais oubliera de préciser que, simultanément, des milliers de gens meurent de faim et de pauvreté du fait de la prédation occidentale sur l'ensemble du monde. C'est toute la distinction entre le meurtre illégal et le meurtre légal. Voilà pourquoi j'ai aimé *Apocalypse Now*, le film de Coppola sur la guerre du Viêtnam, qui décrypte cet étrange comportement humain où il est décidé qu'une certaine façon de tuer serait morale et une autre immorale. Les infos montent souvent en mayonnaise un événement séparé de son contexte. Or, il peut exister des meurtriers qui ont été dépassés par les événements et qui regrettent amèrement, sincèrement leur acte par la suite, même si, bien sûr, le mal a été fait. Et puis il y a ceux qu'on décore parce qu'ils ont bien tué. Tout cela est aussi une question d'audimat. Raconter des bonnes nouvelles ferait peut-être chuter l'audience, un peu comme si l'on avait besoin de cette sorte d'excitation permanente qui nous fait croire que le monde extérieur est violent, mais que nous avons la chance, nous, de nous trouver en sécurité. Dans la société qui est la nôtre, l'humain a

besoin de moyens de comparaison pour se rassurer et pouvoir se dire que, finalement, il n'est pas si mal loti.

*L'information flatte le côté malsain de l'homme ?*

Oui, quand elle opère sur le subliminal. Cette partie irrationnelle de l'être humain n'est pas contrôlée par la raison pure mais par une profonde subjectivité émotionnelle. Terrain sur lequel joue aussi, bien sûr, la publicité. On pourrait se contenter de livrer des informations brutes à propos de tel ou tel frigo, son prix, ses performances. Mais toutes les simagrées qui entourent le message s'adressent au subliminal. À quoi sert la femme à moitié nue qui va jouer sur votre libido pour vous amener à acheter ? Tout cela devrait être illégal, car ces procédés relèvent de la manipulation mentale reprochée aux sectes. J'aimerais bien, parfois, qu'on ne me prenne pas pour un abruti.

*Et la presse, elle vous prend pour un imbécile ?*

Elle me paraît prise dans les mêmes contradictions que les autres médias, surtout celle qui dépend des multinationales pour sa survie. Elle est alors obligée d'entretenir une sorte d'ébullition permanente pour tenir son lectorat en haleine tout en livrant une information recevable par les financeurs dont elle dépend. Cette dimension commerciale l'oblige à une certaine compromission qui dénature la manière dont nous sommes informés. Moi, je rêverais qu'on m'explique un jour à la télé : « Écoutez, aujourd'hui il

n'y a rien à dire, donc on va vous lire à la place un beau texte poétique. » Ce serait bien. Et le lendemain, si l'actualité le mérite, alors on prendrait le temps qu'il faut pour en parler. Seulement voilà, nous sommes des clients davantage que des citoyens à informer... Et je précise que mes critiques s'adressent au système qui nous tient prisonniers, pas aux personnes sincères qui tentent d'exercer leur métier en dépit des contraintes qui leur sont imposées. Certaines ont malgré cela une déontologie remarquable.

*Quels sujets d'actualité vous intéressent ? L'école, par exemple ?*

L'éducation, au lieu d'être définie par rapport à l'épanouissement de l'enfant, au lieu de l'inviter à s'ouvrir, à comprendre le monde, est prédéterminée par l'idéologie d'une société qui doit fabriquer un être humain utile au système. Car il ne faut pas être hypocrite, c'est bien de cela qu'il s'agit. Or cette idéologie est essentiellement marchande ou, disons, monétariste. Le problème est aujourd'hui de savoir s'il peut exister une éducation qui chercherait uniquement à aider l'enfant à se comprendre lui-même. Hélas, ça ne se passe jamais comme ça, et chacun d'entre nous est passé par là. Je ne vois pas un musulman éduqué hors de l'islam, un chrétien éduqué hors du christianisme, un communiste éduqué hors du communisme, un bouddhiste éduqué hors du bouddhisme. Bref, tous ces éléments qui créent une idéologie collective. Bien sûr, lorsque, à l'école, on donne des outils et des moyens à l'enfant pour

apprendre à lire, à écrire, à compter et à acquérir ce qui lui est nécessaire pour sa vie et sa survie, je trouve cela tout à fait noble. Mais très vite l'enseignement tombe dans l'arbitraire. Au lieu de réellement socialiser, de créer de la fraternité, l'école produit de la compétition et de la domination. L'éducation devrait révéler l'enfant à lui-même dans sa spécificité, et non en faire un être standard.

*Votre fille Sophie a créé une école, d'abord sur la base de Montessori, puis elle l'a petit à petit personnalisée. Cela correspond à votre vision de l'éducation ?*

Elle en parlerait mieux que moi car ce choix est le sien et non le mien, mais j'y souscris. Dans sa quête personnelle, elle a voulu promouvoir une pédagogie qui, effectivement, privilégie le développement personnel de l'enfant, son épanouissement. Il s'agit de l'aider à construire sa propre identité en harmonie avec lui-même, et cela dans un cadre naturel. Pouvoir grandir au sein de la nature est le projet que Michèle et moi avons voulu pour nos enfants. Ce serait intéressant de faire un test et de demander à des jeunes vivant en ville d'où vient la nourriture qu'ils mangent. Ils n'en savent probablement rien. Ceux qui fréquentent la Ferme des Enfants, l'école créée par Sophie, sont au fait de ces questions simples mais très importantes. Je trouve pertinent que l'enfant soit relié à la nature par le jardinage, qu'il puisse développer ces capacités manuelles qui ont été, durant des millénaires, la force de survie de l'humanité. Sans l'astuce, l'habileté, l'art de fabriquer des outils pour

subsister, notre espèce fragile aurait-elle perduré ? Aujourd'hui, les mains et les doigts sont plus que jamais dévoués au clavier, au service d'une nébuleuse virtuelle. L'enseignement des aptitudes concrètes permettrait un rééquilibrage. D'une certaine manière, on fabrique des hommes porteurs d'un cerveau qui ne leur apporte que l'intangible et, même, les éloigne du tangible. Nous sommes grisés par toutes ces machines, et il y a de quoi car elles sont vraiment magiques. Mais on ne fait plus assez attention à ce que tout cela pourrait produire à la longue. Il existe là un véritable risque d'abîmer l'être humain. Dans notre ferme, par exemple, nous avons reçu de nombreux stagiaires au fil des années. Certains avaient le sens pratique, ils savaient tout faire et s'en réjouissaient, alors que ceux qui ne s'étaient jamais débrouillés de leurs mains venaient me demander comment planter un clou. Ils étaient visiblement amputés de ces facultés naturelles que personne n'avait jamais songé à éveiller en eux.

*L'école part du principe qu'en France, l'homme moderne n'a plus besoin de cela, car ces travaux sont faits par d'autres, dans d'autres pays. Même chose en ce qui concerne la nourriture, souvent produite ailleurs...*

La problématique de l'alimentation est majeure. Produire et consommer localement devrait être un mot d'ordre universel. Toute nation qui ne peut se nourrir par elle-même prend le risque de mourir de faim, ou d'être victime d'un chantage de la part de ceux dont elle dépend. Cela pose la question de la qualité de la nourriture produite sur des sols

empoisonnés. Si vous ajoutez à cela les dégradations de la qualité de l'eau et de l'air – qui sont d'autres nourritures pour le corps –, ne nous étonnons pas de l'évolution inquiétante du nombre de pathologies, en particulier de cancers. Nier ce lien de cause à effet relève de l'aveuglement.

*Pourtant, l'homme n'a jamais vécu aussi longtemps...*

Oui, c'est vrai, parce que l'interventionnisme médical s'est beaucoup développé. Je ne nie pas les bienfaits que la science a pu apporter : l'hygiène, la chirurgie et nombre de substances, comme par exemple la pénicilline, se sont montrées très bénéfiques. En même temps, cela me semblerait intéressant de mener des études sur ces peuples qui vivent très longtemps en bonne santé grâce à des procédés naturels, comme les Hunzas par exemple. Nous aurions sans doute beaucoup à apprendre de leurs modes de vie sains, plutôt que de promouvoir une société pathogène. Notre civilisation en est arrivée à devoir fabriquer les médicaments nécessaires pour guérir les maux qu'en grande partie, elle génère elle-même. Quel non-sens !

*Revenons au travail manuel. Aujourd'hui, quelqu'un peut très bien vivre sans savoir planter un clou, faire la cuisine ou semer une graine...*

La perte des facultés manuelles est, à mon avis, une catastrophe. En retournant à la terre, j'ai pu me

rendre compte de la valeur de mains habiles et je crois vraiment que, sans ces capacités, je n'aurais pas réussi. Dans cette aventure, j'ai pu faire le maçon, le menuisier, le ferronnier, l'agriculteur... Les spécialistes nous disent que cerveau et mains se développent de concert, et on continue pourtant de s'adresser principalement au développement intellectuel de l'enfant. Privé de la possibilité d'explorer ses aptitudes manuelles, l'enfant est comme spolié de son autonomie, de ses talents, et cela le maintient dans la dépendance du système tout entier. Se réaliser manuellement est par ailleurs une grande source de satisfaction, et même de joie. Aujourd'hui, de plus en plus de personnes peuvent effectivement vivre sans aptitudes manuelles, en achetant ce qu'elles ne savent faire par elles-mêmes et en utilisant des machines, mais ces machines envahissent notre existence au lieu de l'embellir.

*Cela signifie qu'à votre avis, nous allons vers une disparition progressive de l'assistantat, et que les gens vont, justement, avoir besoin de leurs mains ?*

C'est une telle évidence ! Les machines ont pris un tel pouvoir sur notre destin... Supprimez l'électricité, le pétrole ou l'ordinateur et vous verrez les conséquences catastrophiques que cela entraînera. La relégation des mains est une véritable mutilation. Mais je ne veux pas dire pour autant qu'il faut renoncer aux innovations positives du monde actuel. Nous sommes probablement dans une transition où l'équilibre entre aptitudes biologiques et outils perfectionnés est à

trouver. En tout cas, une génération maladroite, dactylophile, est en train de naître.

*L'école devrait donc, dans ce cadre, nous préparer à organiser notre propre survie ?*

Oui. Il faut désormais valoriser toutes nos capacités. Celles de notre cerveau, celles de nos mains, celles de notre cœur, et développer notre rapport à la nature. Sinon, je pense que l'adulte de demain risque de se trouver très désemparé par rapport à l'évolution d'une société dans laquelle ce qu'on a si longtemps négligé deviendra absolument indispensable. Quelqu'un qui sait jardiner, qui peut fabriquer des outils, construire son habitat recrée déjà son autonomie en valorisant tous ses talents d'être humain, au lieu d'utiliser juste une partie de ses aptitudes. Un être complet peut, le matin, être jardinier, l'après-midi menuisier ou ce que vous voulez, tout en développant par ailleurs ses performances purement intellectuelles. Il faut harmoniser l'ensemble de nos aptitudes de manière à assurer notre survie et notre autonomie. C'est en tout cas de cette manière que Michèle et moi avons essayé d'élever nos enfants. Même nos filles – Cécile et Sophie – savent se servir de leurs mains, faire un peu de bricolage. Et les autres sont tous habiles dans les travaux manuels. Savoir utiliser toutes nos capacités fait de nous des êtres plus libres.

*Faut-il voir dans ce que vous annoncez là une catastrophe ou une opportunité ?*

Il nous appartient de faire de toute catastrophe une opportunité, si nous considérons la vie comme un chemin initiatique. Je me place simplement dans l'évolution de l'histoire, qui est passée et continue de passer par une multitude de phases, en nous laissant au passage des blessures, mais aussi de nombreux enseignements. Une simple nuit d'orage peut provoquer une panne d'électricité. À la maison, alors, le frigo et la machine à laver s'arrêtent, on n'y voit plus rien, il faut recourir aux lampes torches et les archaïques chandelles retrouvent leur utilité. On prie pour que ça ne dure pas trop longtemps, et pour ne pas avoir à jeter le contenu des congélateurs. Notre dépendance est devenue une évidence. Je ne prône pas un retour en arrière, mais simplement de réajuster les choses pour qu'elles redeviennent comme elles devraient être, qu'elles retrouvent leur bonne dimension. Nous sommes en plein dans une phase « hors sol » ; les humains se sont concentrés dans les villes qui deviennent des pièges à problèmes, à mal-avoir et à mal-être. Je ne suis pas le seul à proposer de repenser le rural et l'urbain de manière à les équilibrer. Aujourd'hui, contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, les villes sont encore très dépendantes des campagnes. C'est la terre qui nourrit le monde. Si on ne réfléchit pas globalement à l'articulation de ces deux espaces, il n'est pas impossible que ces vastes agglomérations souffrent de pénuries, voire plus, du jour au lendemain. La surabondance rassure, mais elle est illusoire. Bien entendu, je serais heureux de me tromper.

*Autre sujet récurrent dans l'actualité, l'égalité hommes-femmes, qui semble vous tenir à cœur...*

Je souffre réellement de cette anomalie quasi universelle, et elle devrait être inscrite parmi les questions prioritaires à résoudre. Sous le poids des revendications de l'Europe occidentale, les choses ont pas mal évolué et je salue cette évolution, mais il reste beaucoup de progrès à réaliser dans de nombreux pays. Quand on fait le bilan, la subordination de la femme reste quand même une évidence. Et de manière globale, je considère qu'il faudrait se pencher plus sérieusement sur les rapports entre féminin et masculin. Ces deux éléments fondamentaux, complémentaires, président à la vie. On ne peut les séparer ou exclure l'un par rapport à l'autre. C'est cette fusion extraordinaire, magnifique et miraculeuse qui permet à la vie de se perpétuer, et cela dans n'importe quel domaine du vivant. La domination masculine a engendré un déséquilibre, donc provoqué des revendications justifiées des femmes qui veulent sortir des coulisses de l'histoire pour apparaître dans le paysage. Mais, là encore, je crois qu'on ne peut en sortir que grâce à l'éducation, en libérant les enfants de ce clivage si bien installé, car cela pousse à des révoltes pour rétablir ce qui devrait être la norme.

*Cela nous amène à un autre sujet d'actualité, le mariage homosexuel. Et derrière cette question, celle de la procréation médicalement assistée. Est-ce un progrès ?*

Des personnes adultes de même sexe, attirées

humainement et sexuellement entre elles, et désireuses de répondre à cette attirance, n'engagent que leur stricte responsabilité, en toute liberté. Que la société décide d'institutionnaliser ce phénomène ne me choque pas outre mesure, entre adultes consentants. En revanche, en écartant le principe créateur, fondé sur la convergence du masculin et du féminin, on va à rencontre du processus de perpétuation de la vie, et donc vers son extinction réelle et non symbolique. Loin de toute hypocrisie ou complaisance, et avec le respect dû aux personnes, je considère comme dangereuse pour l'avenir de l'humanité la validation de la « famille » homosexuelle alors que, par définition, cette relation est inféconde. Avoir recours à la procréation médicalement assistée pour pallier la procréation naturelle me pose problème. C'est imposer à l'être que l'on fait naître de cette manière non plus la logique de la vie, mais la logique égocentrée d'individus qui s'y substituent. Loin de tout parti ou mouvement politique quel qu'il soit, je tiens juste à rappeler que personne n'a seulement deux mères ou deux pères. Nous avons tous un père et une mère. C'est cela, l'équilibre. Ce qui me pose problème, c'est que l'enfant innocent puisse être otage de partis pris. Moi qui ai été déchiré entre plusieurs familles, je ne vous dirai pas que cela a arrangé ma vie. Ça l'a compliquée, et j'en garde une profonde blessure. Cela me semble aussi un problème lorsqu'on impose à un enfant un destin en dehors des lois naturelles, alors qu'on pourrait lui éviter cette difficulté. Moi, malheureusement, ma mère m'a quitté un peu trop

vite lorsqu'elle est prématurément décédée. Pouvoir dire « papa et maman » a probablement un effet psychologique important pour l'équilibre de l'enfant. Comme vous voyez, je reste un vulgaire et attardé conformiste.

*La science permet aujourd'hui de prolonger la vie, de changer de sexe, d'enfanter à cinquante ans et plus sans avoir de rapports sexuels avec un homme. Là, on va trop loin, selon vous ?*

Cela renvoie à l'apprenti sorcier ou à cette formule de Rabelais abondamment vérifiée : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Avec l'empoisonnement de la biosphère, la bombe atomique, les manipulations génétiques, etc., la science se déshonore. Derrière ces prouesses se cache un Prométhée qui ne sommeille jamais. Transgresser les règles élémentaires établies par la vie et pour la vie est tellement grisant ! La quête de la puissance absolue ne dédouane pourtant personne de sa finitude et, au contraire, engendre parfois des souffrances ou des agonies épouvantables. Combien de démiurges gonflés de vanité finissent comme de pauvres êtres pitoyables. Le temps de la modestie est plus que jamais arrivé. Et, en dehors de tout jugement, j'ai pu constater que, lorsqu'on transgresse la norme telle qu'elle a été établie depuis les origines de la vie, eh bien, cela a des conséquences. Voyez ces nourritures frelatées, l'eau et l'air pollués dont nous parlions tout à l'heure. Nous en constatons les effets néfastes. Voyez aussi l'agriculture : peu de gens comprennent que le

parasite est un flic qui vient rétablir l'ordre afin de rappeler que, lorsqu'on fait pousser une plante d'une façon anormale en la gavant de produits chimiques au lieu de la nourrir avec les éléments indispensables à son équilibre, elle devient malade et déséquilibrée. L'insecte ou le champignon sont donc là pour éliminer cette plante afin qu'elle cesse de procréer car, si elle prolonge cette transgression, c'est l'affaiblissement génétique et la disparition de cette espèce qui guettent. La vie veut vivre, et tout ce qui ne s'adapte pas à elle est éliminé. Voilà pourquoi les dinosaures ont disparu. À un moment, il devient impossible à certaines espèces de perdurer ; elles sont alors gommées et remplacées par d'autres. Avec l'homme, l'affaire est évidemment plus complexe, car son existence ou son élimination ne relèvent pas du pur darwinisme, puisqu'il a une psyché, une pensée, une conscience, une raison, et que tout cela vient s'ajouter, en quelque sorte, à une loi simple : celle de la vie. Mais les êtres humains se sont encombrés de tout un tas de considérations subjectives qui complexifient les choses.

*On entend aussi beaucoup parler à la télévision de l'islam, de la radicalisation des musulmans et, bien sûr, du terrorisme islamiste.*

Toute action violente est à déplorer, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne. L'islam radical tel que je le ressens est né d'un vieux contentieux : la domination de l'Occident sur l'Orient avec, en arrière-plan, une véritable dictature idéologique. Certains de ceux qui estiment avoir perdu leur identité, ou qui craignent de

la perdre, la revendiquent donc par n'importe quels moyens. Ce radicalisme est en quelque sorte une réponse au fait que l'on m'a imposé par exemple, comme à des millions d'autres colonisés, de devoir réciter que mes ancêtres étaient les Gaulois. Au lieu d'user d'une pédagogie unique, il aurait été respectueux de l'ajuster à l'histoire de chacun. Cet exemple illustre à merveille le caractère totalitaire et hégémonique de l'idéologie contre laquelle se battent les terroristes. Certains musulmans se radicalisent pour affirmer ce qu'ils sont, et dire : « Je ne suis pas simplement déterminé par l'histoire, mais je fais mes choix et j'ai mes options. Je refuse d'être conformé à un système car je veux revendiquer mon identité : celle d'un musulman. » C'est en tout cas mon interprétation pour expliquer ces terribles dérives. Je sens ce besoin d'affirmation identitaire parce que je l'ai moi-même vécu étant petit, lorsque je suis passé d'une culture à l'autre en changeant de famille. J'ai vécu ce contentieux-là, le conflit entre la modernité et la tradition, entre les différents dogmes. Dans ma culture traditionnelle, le porc était prohibé quand ma famille d'accueil, elle, s'en régalaient. Dans l'islam, il n'est pas question de fils de Dieu quand, au contraire, dans l'autre culture, c'est ce fils de Dieu qui serait venu nous annoncer la bonne nouvelle. Le terrorisme est la conséquence de la confrontation de ces logiques, de ces défaillances et de ces dissonances. Le système lui-même l'a produit. Or, dans l'idéal, si l'on met en perspective le devenir collectif de l'humanité, la solution serait justement de transcender ces clivages pour

reconnaître que nous sommes une seule et même espèce. Que nous devons nous organiser sur cette planète pour son bien et le nôtre, au lieu d'exacerber nos différences dans la violence.

*Vous comprenez la violence de ces extrémistes, même si vous ne l'approuvez pas ?*

Je comprends que c'est une réaction. Je réproûve toute forme de violence, y compris celle qui consiste à envahir un territoire pour le dominer et le soumettre au mépris de ceux qui y vivent depuis des millénaires, et cela quelles que soient la couleur ou les valeurs des protagonistes.

*Dans la pratique, aujourd'hui, quelles seraient, selon vous, les solutions ?*

Il existe des vertus humaines reconnues depuis longtemps : l'équité, la bienveillance, la reconnaissance de l'autre dans ses valeurs, le respect de l'individu. Nous avons tous les moyens pour les faire triompher mais, apparemment, c'est la chose la plus difficile qui soit. Cela se résume par l'amour. Dans son essence fondamentale, profonde, christique, l'amour est une véritable énergie créatrice, une énergie guérisseuse, capable d'apaiser l'humanité et de construire un monde où l'existence, hors de tout prêchi-prêcha, ait un sens.

*Vous y croyez ?*

Y croire serait comme croire qu'il fera beau ou non. Cela sera si nous le voulons, ou ne sera pas si nous ne faisons rien pour que cela soit, un point c'est tout ! Notre responsabilité est pleine et entière dans cette aspiration. Faire sa part, encore une fois, est incontournable. Il faut également qu'une authentique intelligence inspire nos actes, nous en avons déjà parlé.

*Il ne suffit pas de dire « il faut »...*

Se contenter de dire « il faut » n'a évidemment pas grande valeur. C'est comme réciter une recette de cuisine sans se mettre aux fourneaux. L'amour ne se décrète pas. On peut obliger les gens à se battre – et l'on ne s'en prive pas – mais pas à s'aimer, car l'amour est d'essence transcendante, je dirais même d'essence divine. Il n'est pas du domaine de la phénoménologie ordinaire. C'est une étrange chose qui dilate l'esprit et le cœur, et donne au corps une vitalité très particulière.

*Cela amène à la question de la religion. Vous avez été musulman puis catholique. Vous avez même poussé Michèle à se marier à l'église. Quand avez-vous pris vos distances avec tout cela ?*

Le terme « pousser Michèle » est exagéré, car je ne l'ai jamais obligée à rien. C'était simplement ma conviction de l'époque et elle a adhéré en toute liberté à cette conviction. Aujourd'hui, la question n'est plus de savoir si je crois ou non en Dieu, car cette croyance figurative d'une entité incarnée – complètement

rejetée par l'islam et que le christianisme m'avait inculquée – a évolué dans mon esprit. Elle s'est libérée des images, et bien sûr des dogmes, des préceptes, des credo constamment assésés qui nous entretiennent dans une forme de conditionnement. Dieu n'a rien à voir avec tout cela. Maître Eckhart disait à peu près cela : « Cessez de parler de Dieu. Vous n'en savez rien et vous ne pouvez rien en dire. » Moi, c'est justement ce sur quoi je ne peux rien dire qui me semble être l'esprit. Celui-ci ne peut se réduire au langage, on ne peut le piéger par l'histoire, les événements, les haines ou les rancœurs. Il est omniprésent et anime toute chose. Il est esprit, c'est tout. Et cet esprit n'est pas circonscrit. J'ai le sentiment qu'une intelligence a voulu et créé ce monde. Je ne crois pas être hors de propos en faisant un parallèle avec l'homéopathie. Prenez une substance, diluez-la, diluez, diluez, diluez, et plus vous la diluez, plus vous lui donnez de force. Pourtant, la substance en tant que telle a depuis longtemps disparu. D'ordinaire, on a plutôt l'habitude de partir de la matière pour aller vers le subtil. J'ai, en ce qui me concerne, plutôt le sentiment que le subtil s'exprime dans la matière. Cela convient bien à ma petite intelligence.

*Vous retrouvez cette notion de divin dans votre rapport à la terre et à la nature ?*

Oui, parce que le miracle y est permanent. J'ai enseigné ou donné des conseils en agroécologie à beaucoup de gens, et chaque fois je leur précise : « Je peux vous apprendre des techniques, mais ne me

demandez surtout pas pourquoi une graine germe et pousse, je n'en sais rien. » Le principe même de la vie m'amène aux limites de ce que je peux transmettre, car ce phénomène passe par quelque chose qui échappe à notre entendement ordinaire. On peut le constater sans vraiment l'expliquer.

*Quand vous l'évoquez, vous parlez toujours de Dieu au singulier...*

Je suis un enfant du monothéisme, mais je ne me situe plus aujourd'hui dans ce cadre-là, je parle plutôt de l'Esprit ou du divin au sens large. Voilà pourquoi je me sens également proche de certains animistes comme les Amérindiens, du moins dans leur intuition. Cette intuition leur donne le sentiment extrêmement profond que quelque chose est l'auteur – ou en tout cas à l'origine – de ce qui nous est donné à voir, à essayer de comprendre. C'est aussi la teneur du discours du chef indien Seattle, dont nous avons déjà parlé, lorsque, en 1854, il avait expliqué à l'envoyé de Washington que son peuple ne pouvait pas vendre des terres qui ne lui appartenaient pas, puisque c'était ce peuple qui appartenait à cette terre. La raison ne peut pas réduire le divin, et la seule manière pour nous d'aborder ce divin, c'est le silence, car il n'est pas réductible à la parole humaine.

*Quand tout cela vous est-il apparu ? Quand vous êtes-vous éloigné des dogmes de l'Église catholique ?*

C'est venu graduellement, même si je reste

reconnaissant à mes deux religions successives pour ce qu'elles m'ont apporté. Le catholicisme m'a amené à la proximité de la parole christique que je n'ai jamais rejetée, parce qu'elle est pour moi d'une pureté et d'une vérité absolues. Elle affirme que l'amour est la plus grande puissance que puisse générer l'humanité. Tout est là. Les Évangiles sont pleins d'anecdotes car Jésus faisait en quelque sorte de la pédagogie, et en même temps il cherchait à comprendre les humains. Quand on vient le prévenir qu'une femme adultère va être lapidée, il répond : « Que celui qui n'a jamais péché lui lance la première pierre. » Oui, les Évangiles sont vraiment pédagogiques parce qu'ils invitent chacun d'entre nous à une sorte d'introspection qui fait écho au « Connais-toi toi-même » des Grecs. Derrière cette pédagogie, mise à la portée des plus humbles, on trouve une réelle intelligence. Les paraboles nous incitent aussi à réfléchir. Si, le jour du sabbat, votre âne est tombé dans un puits, allez-vous rester là sans rien faire parce que le dogme l'interdirait ? Bien sûr que non, vous allez sortir votre âne du puits ! Ces anecdotes sont très belles, très simples, à la portée de tous, et à la fois elles nous élèvent vers quelque chose de beaucoup plus important que la lecture elle-même. Cela nous invite à ne pas confondre la lettre et l'esprit, ce que nous faisons, hélas, abondamment.

*Vous recommanderiez donc la lecture des Évangiles ?*

Le problème, c'est que, dès que l'on se plonge dedans, le mental se met en route, et avec lui la compréhension, la logique. Or cette parole fonctionne

avec une tout autre résonance, et celle-ci ne relève pas de la seule raison. À travers les Évangiles, quelque chose d'essentiel tente de nous investir et, si on peuple cela d'images, alors tout se déforme. Krishnamurti met en garde contre cette dérive, où l'image détruit l'intégrité d'une idée. Cela me rappelle d'ailleurs l'histoire des aveugles qui veulent décrire un éléphant. Selon ce qu'ils ont palpé, l'un dit : « Ça ressemble à un serpent. » L'autre : « Mais non, c'est une sorte de pilier. » Le troisième, lui, explique : « Pas du tout, ça a l'air d'une barrique. » Et aucun ne peut savoir ce qu'est un éléphant. Ce type de malentendus peut ensuite devenir objet de controverse, de querelle, voire de grande violence. Ainsi fonctionne le genre humain : chacun des aveugles a raison, mais aucun n'a entièrement raison. Il faut reconnaître comme une évidence la relativité des choses, car cette attitude est extraordinairement libératrice.

### *Quel rapport avec les Évangiles ?*

Cette pédagogie de l'image fait résonner quelque chose de beaucoup plus élevé, qui nous affranchit de la pesanteur de l'histoire. Krishnamurti appelle cela « se libérer du connu », car nous sommes littéralement englués dans notre propre histoire. Notre esprit est piégé par notre appartenance sociale, nos souvenirs, le passé, les regrets... Je le sais bien, moi qui ai longtemps vécu dans la nostalgie de l'époque où j'étais un enfant libre dans les ruelles de notre cité de terre. Cela provoque de l'amertume lorsqu'on se dit que ce temps-là est à jamais révolu. Mais si, au lieu d'éprouver du

regret, vous vous dites que chaque période douce ou amère a participé à faire de vous l'homme que vous êtes devenu, alors cela change bien des choses. Vous voyez votre parcours un peu à l'image du mur qui se construit, où chaque pierre posée s'appuie sur la précédente. Et c'est ce processus-là qui nous édifie. À un certain moment, il faut savoir se dire : Ce que j'ai vécu m'a édifié et, si je reste dans la nostalgie, je handicape cette élévation. Je ne suis plus présent au présent comme seule réalité. Il faut donc s'efforcer de voir notre vie comme une continuité, et non comme une succession de ruptures qui ne feraient que nous endolorir. La vie offre chaque jour quelque chose de neuf. Donc, si nous lisons les Évangiles comme un dogme, le message devient prisonnier des mots qui l'expriment. En revanche, si seule l'essence du message nous imprègne comme une musique qui fait vibrer, alors c'est cette vibration qui compte dans l'ici et maintenant.

*À propos de nostalgie, cela nous amène à un autre thème d'actualité : l'identité nationale. On entend beaucoup dire que le « bon vieux temps » serait révolu, que « la France fout le camp »...*

Certains considèrent effectivement que « c'était mieux avant », et en même temps d'autres, comme des paysans ardéchois que j'ai connus, estimaient au contraire que « c'est quand même mieux aujourd'hui qu'avant ». L'erreur consiste, encore une fois, à s'imaginer que le temps piégerait ce que nous avons vécu dans une époque révolue. Personnellement, je

crois que l'attitude féconde consisterait plutôt à se dire : « Ce qui a été est encore car c'est un maillon de l'histoire, un élément constitutif de cette histoire, mais ce passé ne doit pas encombrer mon présent. » C'est ainsi que marche la vie : nous devons observer le présent et poser la pierre de ce présent sur celle du passé sans chercher à s'accrocher à tout prix au souvenir d'autrefois, sinon on n'en sort pas, et surtout on n'avance pas.

*Le monde actuel perd-il, malgré tout, son identité ? Dans nos conversations, j'ai le sentiment que c'est un propos qui revient souvent chez vous, tant en ce qui concerne la culture de votre pays natal que celle de l'Europe actuelle...*

Non, je ne pense pas que ça se passe de cette manière-là. D'un côté, je constate la dictature d'une idéologie qui s'impose au monde entier : celle de l'argent, du pouvoir et de la prédominance des matières combustibles industrielles. Sous des apparences de solidité, il s'agit d'un système extrêmement fragile. Nous disposons de tous les outils de destruction efficaces au service de la violence : celle de l'homme contre l'humain et de ce dernier contre la nature. Là, oui, nous régressons. Mais parallèlement je vois aussi de plus en plus d'âmes, de consciences, qui aspirent vraiment à autre chose. Et cette société civile, ces gens qui protestent contre le racisme, contre la subordination quasi universelle de la femme, contre la dégradation de la nature, contre tous les apartheid, toutes les exclusions, sont en train de construire dans

le présent un avenir qu'ils veulent meilleur. Ils travaillent justement à retrouver cette intelligence unificatrice seule capable de nous délivrer de nos antagonismes destructeurs. Cela n'empêche pas le débat, voire la controverse, qui enrichissent les uns et les autres à condition de savoir reconnaître honnêtement quand on s'est trompé, et de rendre ce dialogue fructueux. Cela me réjouit beaucoup de voir l'humanité poser, face à l'échec du modèle actuel, un nouveau regard sur le monde. Ce modèle actuel est lamentable, et plus les politiques s'acharnent à le sauver, plus cela provoque une formidable liberté de penser. Les citoyens, par leur imagination et toutes sortes de petits gestes du quotidien, sont en train de construire le futur, loin, très loin du dogme absolu de la croissance et de toutes ces balivernes. Je n'ai jamais rencontré autant de jeunes ultra-diplômés qui viennent me voir pour dire : « Moi, j'aspire simplement à un bout de terre, à une vie tranquille. » Ils renoncent au résultat de toutes ces années d'études, qui ne sont évidemment pas perdues car elles contribuent à la mutation sociale. Ils n'ont pas envie de mettre les connaissances qu'ils ont acquises au service du système tel qu'il est – l'antagonisme, la compétitivité internationale, la mondialisation et toutes ces choses terribles – mais au profit d'un nouvel humanisme, d'un autre projet de société, d'une autre intention. Et cela est magnifique.

*Les grandes valeurs humanistes ne vous semblent donc pas en péril...*

Elles restent sous-jacentes, toujours présentes dans les esprits et dans les cœurs humanistes, même s'il reste beaucoup de Terminators pour penser qu'en gagnant de l'argent ils vont dominer le monde, ce qui n'est d'ailleurs pas faux. Mais que domineront-ils demain ? Un champ de ruines ? Comme chacun d'entre nous, ils mourront. Ils entretiennent ces illusions de puissance pour conjurer leurs peurs. Même parmi eux existent des consciences généreuses qui ont le souci du monde et des autres, qui vivent une intense contradiction. Alors, méfions-nous des jugements outranciers. Une espérance indestructible résonne dans tant de cœurs ! Sans cela, j'aurais démissionné depuis bien longtemps. Ce que je propose et que j'essaie de diffuser le plus largement possible est un acte d'amour. Tout le monde aspire à la joie. La joie est le bien suprême qui donne à nos vies une dimension si pure, si extraordinaire. La plus belle résonance qu'un être humain puisse ressentir, c'est ce sentiment d'amour, de lien et d'intense fraternité avec tout ce qui existe.

*Malgré la violence du monde, malgré toutes les horreurs, cette graine d'amour peut-elle grandir et éclore ?*

De chaque drame, des tragédies les plus terribles qu'ait pu connaître l'humanité, ont toujours émergé des âmes et des êtres exceptionnels qui l'ont fait pousser avec leur compassion.

*Vous parliez des jeunes qui aspirent à autre chose,*

*mais près d'un quart des Français entre dix-huit et vingt-cinq ans votent Front national..*

Parce qu'ils sont désespérés ! C'est un vote punitif. La société actuelle n'offre à ces jeunes que de l'incertitude. Les élus, à droite comme à gauche, promettent mais ne font rien. Je reste persuadé que la complexité du désordre dans lequel nous sommes enlisés rend impuissantes les meilleures volontés. Ces jeunes découvrent le jeu politique avec son lot de malhonnêteté, de corruption et, quand on est jeune, on aspire souvent à la rectitude, du moins c'est ce qui m'a personnellement habité à cet âge-là. Voyez les enfants, leur regard si plein d'innocence ; je viens d'être grand-père d'une cinquième petite-fille et, quand je vois cette merveille que chacune et chacun de nous a été, je me dis qu'il ne faut surtout pas qu'elle soit abîmée. Or malheureusement, l'ordre social tel qu'on l'a organisé peut détruire cette innocence, et cela est tragique. Si la politique conventionnelle avait été capable de répondre à l'attente d'espérance, tous ces jeunes n'auraient jamais songé à aller chercher cette affiliation vengeresse gonflée du fiel des mécontentements et des frustrations. Cette situation est le résultat d'une grande défaillance des élites. Et en disant cela, je ne juge pas les personnes, car la politique se conforme à l'idéologie dominante, voilà tout.

*Quels responsables politiques actuels trouvent grâce à vos yeux ?*

Trouver grâce à mes yeux suppose que je me place dans la posture du juge déclarant son verdict, ce à quoi je me refuse. Je ne suis pas dans le cœur des gens et, bien que la politique ne soit pas en phase avec la réalité du monde d'aujourd'hui, je pense qu'il existe des responsables potentiellement magnifiques, qui ne se trouvent pas forcément sur le devant de la scène. Tant de personnes œuvrent dans la discrétion ! J'aurais donc du mal à dire que celle-ci est merveilleuse ou celui-là formidable, car je peux me tromper. Il nous arrive de magnifier une personne et de s'apercevoir finalement qu'elle ne le méritait pas. Il est d'autant plus difficile de porter un jugement sur les personnes qu'elles peuvent évoluer, quand elles ne sont pas pétrifiées. En haut ou en bas de l'échelle, chacun souffre. Le président de la République ou un monarque ont aussi leurs souffrances. Derrière les apparences, ce sont des êtres humains comme les autres. Je me sens donc amené à une espèce de compassion généralisée, parce que le commandement « Tu ne jugeras point » doit aussi être une réalité, réalité qu'il ne faudrait pas confondre, bien sûr, avec la complaisance à l'égard de celles et ceux qui heurtent nos valeurs. Si quelqu'un a commis un acte répréhensible, cette personne doit alors en subir les conséquences. Impossible de dire : « Tuez et je vous bénis. » Ce n'est donc pas là une faiblesse, mais cette compassion qui consiste à se dire que nous sommes tous embarqués dans une aventure humaine compliquée et que chacun, dans cette histoire commune, a ses défaillances. Comme tout le monde, j'ai les miennes et lorsque le Christ, pour en

revenir à la parabole de la femme adultère, dit : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre », tous baissent la tête car aucun n'est pur.

*François Hollande, quand il arrive au pouvoir, dit qu'il va réenchanter la France. Êtes-vous un déçu du hollandisme ?*

Je ne suis ni déçu ni pas déçu, car il y a belle lurette que les duperies des déclarations politiques me laissent froid, même lorsqu'elles jouent sur la fibre poétique. Des millions de Français se sont déplacés pour mettre un bulletin dans l'urne et il a remporté cette élection. La responsabilité est par définition collective, c'est du moins ce que le vote sous-entend, même si les politiques ont souvent le tort de faire de la démagogie et de promettre le paradis pour être élus. Pourquoi ne disent-ils pas la vérité en expliquant par exemple : « Nous traversons une crise grave, je vous promets en mon âme et conscience de tout faire pour qu'ensemble nous puissions nous en sortir. Cependant, cela ne pourra se faire sans renoncer à toutes les outrances. Il faudra désormais construire l'avenir sur la modération et l'élimination graduelle d'un superflu exorbitant afin de donner la primauté à l'essentiel, à la satisfaction du plus grand nombre. Notre priorité sera l'équité, qui impose d'aboutir à zéro misère, zéro exclusion. Si nous plaçons cette exigence au cœur de la gouvernance de la nation, nous pourrons alors mieux repérer ce qui nous a empêchés, jusqu'à présent, de concrétiser cet idéal humaniste. » Je suis bien conscient que, dans le contexte de la société telle qu'elle

existe actuellement, je suis en train de délirer, mais je ne peux m'empêcher de le faire, car une indestructible et opiniâtre espérance m'anime. C'est probablement à elle que je dois ma propre détermination pour agir très concrètement sur le terrain. Promettre monts et merveilles aux citoyens juste pour être élu, comme on promettrait un bonbon à un enfant, voilà une attitude que je n'aime pas.

### *François Hollande a donc menti ?*

Quelque part oui, si on examine objectivement les choses, mais peut-être aussi était-il convaincu, en son for intérieur, qu'en ayant l'autorité, il allait pouvoir résoudre les problèmes. Par ailleurs, même si l'on se montre réaliste, chacun sait qu'un chef d'État n'est pas vraiment libre de ses décisions. Voyez Barack Obama qui dénonce la prolifération des armes. A-t-il réussi à convaincre, à imposer son point de vue ? Non, car les lobbies de l'armement l'ont mis en échec. Je ne pense pas qu'un chef d'État ait vraiment les coudées franches. Voyez les pays qui prétendent s'être libérés de la colonisation, et où des ghettos de riches s'organisent pour amasser toujours plus d'argent en affamant les populations dont ils sont les responsables ; or, des rivières de sang ont été versées pour obtenir la libération de ces peuples. Tout cela est tristement banal et fait de notre planète le théâtre d'une sorte de tragicomédie sur laquelle le rideau ne tombe jamais. La réponse à cette question est, en dépit des apparences, en train de germer dans la psyché, dans l'âme collective. Il est urgent de manifester enfin ce

que nous voulons vraiment faire de la vie.

*Pourquoi, selon vous, les hommes politiques passent-ils à côté de ces évidences ?*

Cela nous ramène toujours au problème du conditionnement. Toute idéologie humaine définit le cadre où elle s'exerce et, on peut le dire, produit des organisations habilitées à la servir. Cela restreint forcément la vision globale dédiée à préserver l'équilibre entre l'humanité et la biosphère, pourtant si nécessaire à une société vivante et adaptée aux enjeux qu'impose son actualité. Le temps me semble venu où les acquis positifs du savoir, associés aux impératifs de la nature, pourront rendre possible un ordre que l'on pourra vraiment appeler progrès. Le seul progrès qui vaille a une finalité immatérielle. Pourrait-on encore oser un projet de société dédié à la « plénitude des êtres dans la concorde », avec des hommes politiques dévoués à cette finalité ?

*Et pourquoi les électeurs votent-ils pour eux, s'ils savent qu'on leur ment ?*

Parce qu'à mon avis, et là encore je risque de me montrer désobligeant sans vouloir l'être, les citoyens sont immatures. Cette immaturité chronique qui pousse à croire que des hommes providentiels et salvateurs seront toujours présents. Certes, en temps de guerre ou de circonstances exceptionnelles, certains, au cœur de tragédies historiques, ont fait preuve d'un grand courage, et parfois même réussi à

modifier le cours de l'histoire. Mais imaginer qu'aujourd'hui, dans le grand bazar planétaire où nous vivons, un seul être pourrait tout changer est irréaliste, car trop de paramètres interagissent entre eux pour qu'on puisse tout maîtriser. Nous ne sommes plus dans un système où la gouvernance peut être circonscrite à un territoire, puisque les choses se jouent au niveau planétaire.

*Vous tenez que les électeurs sont immatures, et en même temps vous affirmez que l'avenir du monde n'est plus entre les mains des politiques mais des citoyens...*

J'ai déjà attiré l'attention sur les « miracles » dont est capable la société civile. Cela m'a inspiré l'opuscule que j'ai intitulé *Éloge du génie créateur de la société civile*. Partant d'une sorte de réflexe de survie, des citoyens partout dans le monde ont envisagé l'avenir sur des bases qui ne sont pas exclusivement celles qu'impose à l'humanité le modèle dominant, cette monoculture universelle totalitaire et stérilisante. Je suis heureux que les imaginations libérées puissent reconquérir des espaces de créativité inspirés par d'impérieuses nécessités de survie.

*Existerait-il, selon vous, une sorte d'avant-garde de citoyens éclairés chargés d'ouvrir le chemin ?*

C'est justement ce que je souhaitais mettre en évidence avec l'*Éloge du génie créateur*. En toute situation, lumière et obscurité coexistent, ceux qui sont éclairés et ceux qui restent dans la banalité des

conformismes. C'est ainsi. Ceux qui ont fait avancer l'histoire pour le meilleur faisaient partie de ces minorités éclairées. Même si je suis convaincu que la politique n'est pas en phase avec la réalité du monde actuel, il m'est difficile de renoncer à glisser un bulletin dans les urnes. Les enjeux sont si cruciaux que toute abstention risquerait de profiter aux courants politiques les moins souhaitables, du fait de leurs doctrines xénophobes. Cela pourrait faire le lit des dérives tragiques les plus imprévisibles, comme l'histoire nous en a souvent apporté la démonstration.

*J'en reviens à cette question : y a-t-il des figures du syndicalisme ou de la politique qui vous semblent à la hauteur de leur fonction ?*

Lorsque j'étais ouvrier à Paris, j'ai un peu baigné dans l'atmosphère syndicale, avec le rapport de force entre travailleurs et patrons. Aujourd'hui, ce rapport ne me semble plus aussi virulent. En dépit du sérieux des enjeux, l'histoire s'écoule comme une voie sans retour, et donne aux événements une saveur dérisoire, une sorte d'*Autant en emporte le vent*. En disant cela, j'ai un petit pincement au cœur, et me viennent effectivement en mémoire quelques figures assez fugaces. Partout des gens tentent d'aller sur la bonne voie, en politique comme ailleurs. Je pourrais bien sûr citer le président burkinabé Thomas Sankara, dont je regrette amèrement l'absence car c'était quelqu'un qui, authentiquement, voulait le bien. Dans sa révolte contre le monde tel qu'il est organisé, c'était un trublion international car il avait bien identifié les

travers, les dérives et l'inhumanité de l'humanité. Combien d'âmes ont été éteintes comme cela ? Des Gandhi, des Martin Luther King, qui voulaient hausser la conscience collective. On a l'impression que tous ceux qui, d'une façon retentissante, s'élèvent pour dire qu'il faut restaurer le bien et instaurer l'amour sur cette planète, doivent être réduits au silence par leur élimination physique.

*Mais pourtant vous êtes là, et vous parlez toujours !*

Rien ne dit que je ne suis pas sur la liste des gens à abattre (*rires*). Mon discours est effectivement subversif, mais pas contre les uns et les autres, contre un modèle que je n'accepte pas. L'asservissement de l'être humain et la dégradation de la nature, je ne peux pas les accepter, et je ne pourrais m'empêcher de faire entendre ma réprobation avec les moyens qui me sont donnés, même si je devais y laisser ma peau.

# GRAINES D'ESPOIR

*Nous parlions, au début de cet entretien, de votre âge – soixante-quinze ans – qui représente une sorte de balise dans l'étape de la vie. On dit couramment que la vieillesse est un naufrage. Est-ce votre sentiment ?*

Non, pas un naufrage mais une réalité de la vie qui s'applique à l'arbre, au singe, au lion, à la fourmi, à la girafe, comme à l'humain. C'est une loi de la vie. Nous naissons, nous grandissons, nous nous épanouissons, nous vieillissons puis nous mourons. Ce qui ne signifie pas que je ne suis pas travaillé par tout ça. Le sentiment de m'approcher de la sortie ne me laisse évidemment pas indifférent, mais c'est la loi. C'est l'existence. Et cela me pousse à me dire : transmets ce que tu peux de meilleur, transmets, transmets, et continue de mettre en route des projets au bénéfice de l'humain et de la nature qui vont perdurer. Même si je ne vis pas cela avec une totale sérénité. La volonté qui m'anime m'apparaît comme si j'étais toujours jeune, et cette étrange réalité me donne la sensation d'un temps relatif. J'ai vraiment le sentiment que les choses se prolongent quelque part, au-delà du temps qui passe...

*Pourquoi ?*

J'ai vu bien des vieillards chez nous, et à un moment ils décrochent. Ils sont là, dans le monde, ils observent, ils sont présents mais un peu comme s'ils ne

l'étaient pas. Ma grand-mère, par exemple, ne disait rien, et pourtant elle était à l'écoute de chacun comme une sorte de princesse, une vieille dame qui se tenait là tranquille. Et cela n'empêchait pas mon père, lorsqu'il avait des décisions très importantes à prendre, d'aller consulter sa mère pour lui demander ce qu'elle en pensait. J'étais très touché par ce dialogue intime qu'il entretenait avec elle dans ces cas-là. L'idéal serait de se retirer dans le silence, mais à chacun son destin. Moi je reste actif, créatif, j'incite les autres, j'induis leur engagement. Je ne suis pas en train de m'encenser ; je constate juste, parce qu'on me le témoigne, que je peux encore aider beaucoup de gens. C'est l'intérêt de l'âge : ce que j'ai acquis tout au long de ma vie et de mon engagement est utile au monde d'aujourd'hui. J'ai consacré mon existence à des problématiques importantes – car il n'y a rien de plus important à mes yeux que l'humanisme et l'écologie – et j'ai mon expérience à offrir pour que cet engagement se poursuive. C'est ce qu'on appelle la transmission. Si les gens sont d'accord et adhèrent à ces valeurs, alors, oui, on a un devoir de transmission.

*La retraite, pour vous, aurait aussi pu être un temps de méditation, un temps pour soi. D'où nous sommes, je vois dans votre jardin un hamac tendu entre deux oliviers. Il ne vous tente jamais, ce hamac ?*

Ça, c'est pour mes petits-enfants ! Je ne m'y suis jamais reposé, je n'y pense même pas. Le temps pour moi, le temps personnel, c'est quand je jardine, quand je fais pousser mes légumes ; ce n'est pas m'allonger et

fermer les yeux. Le temps pour moi, je le réserve pour garder ce rapport à la terre. Je suis très heureux quand je me trouve dans mon jardin, que je plante, que je récolte. C'est actif, mais c'est du temps pour moi. Par ailleurs, le rapport à mes amis m'est précieux, c'est un temps de ressourcement, de méditation. En revanche, à la place de la méditation telle qu'on l'entend, je pratique une forme de relaxation profonde dénuée d'agitation mentale, en étant juste attentif à mon corps. Cela fait un bien immense.

*Vous allonger dans un hamac et lire un bouquin vous semble donc inenvisageable...*

Je pourrais m'y mettre comme ne pas m'y mettre. Ça m'indiffère complètement car je ne le ressens pas comme une nécessité. Jamais je n'aurais acheté un hamac pour moi car je peux m'allonger ailleurs, au soleil et sur la terre battue. Je passe mes nuits à même le sol, sur une natte. Rien ne me semble plus luxueux que d'être au contact de la terre et de sentir cette vie de la terre, ou bien de m'asseoir le dos appuyé contre un arbre – cette puissance de l'arbre ! Quand le temps le permet, quand l'herbe n'est pas mouillée, oui, bien sûr, il m'arrive de profiter de ces petites choses très simples de la vie ; c'est pour elles que je me bats, car dans ces moments-là je me sens nature, et comme une voix de la nature.

*Apprenez-vous encore des choses ou n'êtes-vous plus étonné de rien ?*

Il y a toujours à apprendre, bien sûr, ça ne finit jamais, mais j'ai le sentiment d'avoir engrangé le plus essentiel. L'encyclopédisme ou l'érudition ne m'apportent pas grand-chose de fondamental. Une bonne fois pour toutes, je sais à quoi ressemble l'être humain. Je sais qu'il est souvent violent, mais qu'il peut aussi être bon et, à vrai dire, beaucoup d'événements présentés comme des scoops à la télévision ou dans les journaux me semblent souvent du déjà-vu ou du déjà-dit. J'ai donc parfois le sentiment qu'on ne cesse de parler et qu'on n'agit pas assez. Encore une fois, le diagnostic désormais est posé : nous sommes en train de nous éradiquer nous-mêmes. À présent il faut mettre en place des actes guérisseurs. Chaque fois que j'apprends à un paysan à travailler sa terre en la respectant, je fais naître en quelque sorte un guérisseur de la terre. Mais si je ne m'étonne plus de grand-chose, en revanche, oui, j'en apprend tous les jours.

*Avez-vous toujours du désir ? Votre capacité d'émerveillement est-elle intacte ?*

Je suis comblé d'émerveillement en observant les miracles de la nature, le ciel, cela semble banal, le ciel, et pourtant ça ne l'est pas. Et dans ce domaine, oui, chaque jour je découvre du nouveau, un peu comme s'il s'agissait d'une sorte de voie initiatique illimitée, et cette voie-là n'a pas d'objectif, de destination, ce n'est que du chemin. Malgré cela, je ressens au fond de mon être comme une souffrance en me disant que le monde, la vie, les êtres humains pourraient être autrement.

Je porte cela en moi, à la fois l'émerveillement et la déception, beaucoup d'interrogations sans réponse mais aussi d'aspirations. Ce sont les aspirations qui nous maintiennent dans l'action. On aspire toujours à quelque chose. On pourrait faire mieux, on peut faire mieux. Le monde ne me comble pas, mais tant de gens font des choses merveilleuses que mon désir d'avancer reste intact. Dans ce contexte, je ne me vois vraiment pas arrêter. Beaucoup me disent : « Mais tu as fait ta part, arrête-toi ! » Eh bien, non. Ce serait peut-être raisonnable de m'arrêter, mais je suis obligé de me montrer déraisonnable. Je ne peux pas faire autrement que d'être déraisonnable.

*Quelles ont été les plus belles rencontres de votre vie ?*

Il y en a eu beaucoup, à commencer par celle de Michèle et de nos enfants dont chaque naissance a été une rencontre... Et puis des gens connus comme l'ancien ministre de l'Agriculture Edgard Pisani, Yehudi Menuhin ou Thomas Sankara. Et puis il y a eu des rencontres d'anonymes, tout aussi splendides. Menuhin était une magnifique conscience de grande valeur en dehors de son immense talent de violoniste, si universel que personne ne songerait à le contester. Derrière l'artiste, il y avait un homme souffrant malgré sa gloire, et qui, en dehors des ovations des salles de concert qu'il a enchantées très jeune, était aussi très préoccupé du sort de l'humanité ; il avait une rigueur morale et éthique admirable – mais avec aussi ses limites. C'est l'homme qui m'a, plus que

quiconque, permis de comprendre ce que pouvait signifier un chemin solitaire dans la renommée.

*C'est cela qui vous réunissait ?*

Oui. C'est ce que j'appelle des convergences d'âmes et de consciences. Compte tenu de nos parcours, de nos éducations, de nos conditionnements si différents, ces diverses rencontres étaient improbables, et pourtant elles ont eu lieu, elles se sont faites, et pas seulement parce que nos histoires se sont croisées, mais à travers ce qu'il y avait de plus élevé en nous. Cela m'a amené à penser que nous devons à présent passer d'une sociologie qui a circonscrit les gens, fragmenté le système humain, à une sociologie des consciences. Des consciences libres de se rejoindre sans qu'elles soient seulement déterminées par l'histoire, les appartenances, les clans et ainsi de suite. Il arrive que l'on soit étranger dans sa propre famille, et en famille avec des étrangers.

*Comment vous êtes-vous connus avec Menuhin ?*

J'étais déjà très sensible à sa personnalité avant de le connaître vraiment. Alors un jour, je lui ai demandé une préface pour un de mes livres. Immédiatement il m'a répondu par courrier : « Oui, de tout cœur, car j'estime ce que vous faites. » Nous avons ensuite gardé le contact, lui voyageant sur la planète, et moi aussi de mon côté, dans une moindre mesure et pour d'autres raisons. Puis, un jour, nous avons décidé de nous voir vraiment. La rencontre a eu lieu à Paris, et après il est

venu ici, à Montchamp, passer quelques jours avec nous. L'occasion d'une proximité plus forte et plus sensible qu'à travers de simples courriers. La confiance s'est établie et nous nous sommes lâchés, nous nous sommes parlé comme on se confie à un ami. Les sujets ne manquaient pas, car Yehudi était un écologiste et un humaniste. Chez moi, il appréciait, je crois, que je ne me contente pas de parler, mais que j'agisse aussi.

*Vous faisiez de la musique ensemble ?*

Oh non, c'était impossible ! Je torturais un violon depuis des années en malmenant au passage ceux qui m'entendaient et, quand il m'appelait « mon cher collègue », j'en étais plus que flatté, mais il fallait remettre les choses à leur place, évidemment cela ne pouvait concerner la musique... (*rires*). Et puis je n'aurais jamais osé, j'aurais été complètement décontenancé. Ça ne l'aurait d'ailleurs probablement pas amusé de jouer avec moi. Notre rencontre ne s'est pas faite sur la musique mais sur l'humanisme et l'écologie. Je l'emmenais se promener en bas de chez moi dans le bois de Païolive, un biotope exceptionnel. Ce bois est absolument magnifique, il forme comme une espèce de labyrinthe surréaliste, et là il s'émerveillait comme le ferait un enfant. Je le voyais parfois s'arrêter devant une petite fleur ou une plante, et il la regardait intensément, comme un gamin qui découvre quelque chose pour la première fois. Il avait cette attention aiguë à la beauté de la nature. Ça me touchait beaucoup de voir que l'homme universellement connu était comme en quête d'un

absolu au-dessus des vanités, des galons et de tout le reste. Je ne sais, en vous parlant, pourquoi le destin singulier de Marilyn Monroe m'est présent. Cette femme semble, autant que je puisse en juger, avoir vécu un calvaire alors qu'elle avait, selon les critères qui font rêver dans les chaumières, toutes les raisons d'être heureuse. Ce n'est pas parce beaucoup de personnes ont réussi socialement qu'elles se trouvent affranchies du destin des gens ordinaires. Il y a parfois même plus de souffrance en elles que chez le commun des mortels, comme on dit. Pour en revenir à Menuhin, un jour, dans un élan de générosité, il me dit : « J'ai envie de donner un concert au profit de votre association. » Évidemment, j'ai profité de cette offre pour lui demander qu'il joue une œuvre en rapport avec la célébration de la terre. La mairie de Montpellier a, sur notre demande, offert la gratuité de la salle de l'opéra. Yehudi dirigea alors un orchestre de jeunes musiciens. Cet hommage résonna comme un grand cantique sous les étoiles du Midi. Magnifique !

*Quelles personnes vivantes admirez-vous ? Qui aimeriez-vous rencontrer ?*

De nombreuses personnes discrètes sont admirables, il suffit d'y être attentif. Je pense en particulier à ces femmes du Sahel dont le courage est hors norme. Je laisse la vie m'offrir des rencontres et je suis bien souvent comblé. Autrefois, oui, j'aspirais à rencontrer celui-ci ou celle-là, mais plus aujourd'hui. J'ai appris récemment que Bill Gates souhaitait aider à résoudre la faim dans le monde. Si je le rencontrais, je

pourrais lui proposer l'agroécologie et tenterais de le dissuader de soutenir la promotion des semences OGM, qui sont une véritable catastrophe humanitaire.

*Vous jouez toujours de la musique ?*

Hélas non, et j'ai dû renoncer à beaucoup d'autres activités car je n'ai pas assez de temps. J'ai bien plus à faire que l'on ne s'imagine : écriture, conférences, réunions, interviews, déplacements, mise en route et soutien de programmes nouveaux... L'essentiel de mon énergie est consacré à faire évoluer ces convictions et ces actions que je partage avec de plus en plus de gens. Comme je vous l'ai dit, seul mon jardin est non négociable car c'est là que je puise le renouveau et ma capacité à rebondir. C'est lui qui me permet de ne pas être un homme public en suspension dans un univers uniquement factice, celui d'une certaine renommée. C'est la terre qui me lesté et me maintient relié à la vie réelle, presque charnelle. Aujourd'hui ce n'est évidemment plus une question économique et je pourrais acheter mes légumes, mais je préfère les produire moi-même. Jardiner est un acte majeur, un acte de résistance dans un monde où même la capacité de se nourrir par soi-même est confisquée aux populations. Cultiver son jardin est un acte politique.

*Vous avez en partie cessé de lire, me disiez-vous, y compris de la poésie. Est-ce aussi une question de temps ?*

Il y a une sorte de saturation et, si l'on extrayait

l'essentiel de la masse considérable de la parole imprimée, on s'apercevrait que cela représente bien peu de toutes ces publications. Ce qui me gêne avec la poésie, c'est qu'elle devrait être dans la vie, et pas seulement dans les livres ou les strophes des poètes. Cela devient une matière consommable dans un univers tangible de plus en plus laid. La rationalité moderne a tout investi. Cet univers angulaire et froid retentit sur nos humeurs, mais nous ne le savons pas assez.

*Baudelaire, Rimbaud ou Michaux sont des spécialistes de la poésie. Ce ne sont pas des poètes pour autant ?*

Si, bien sûr, car pour exprimer le meilleur de leurs ressentis ils ont su agencer les mots, comme dans bien d'autres domaines où l'être humain tente l'harmonie pour nous faire vibrer. Je reste fasciné par ce mot – « harmonie » – et tout ce qu'il suggère. J'ai beaucoup goûté, étant enfant, sous les cieux nocturnes du désert, la clarté lunaire et la voûte céleste avec ses constellations plus éclatantes que nulle part ailleurs. Rien de plus fascinant que le ciel. Le regarder nous mène aux portes de l'univers tout entier et c'est vertigineux. On comprend mieux pourquoi l'immense vacuité nous manque dans ce monde d'effervescence tapageuse, car tout cela est poésie. Il faudra que l'écologie, en plus de ses considérations factuelles qui font appel à des comportements respectueux de la vie, intègre la dimension immatérielle qui s'ouvre sur l'infini, la beauté et le mystère de la vie. J'aimerais

que la poésie soit tellement incluse en nous, dans nos comportements, qu'elle aille jusqu'à s'incarner dans ce que nous réalisons quotidiennement. Le temps de poétiser un monde médiocre et desséché est plus que venu.

*Dans le monde où vous êtes né, elle était partout...*

Exactement, elle n'était pas dite mais il y avait une forme de poétisation naturelle des choses. Bien sûr, des poètes agençaient aussi des mots, les transformaient en phrases pour nous faire vibrer. Mais ce climat de silence, ce climat de paix, ces cinq appels à la prière, le troupeau qui partait le matin au lever du soleil, qui gravissait la montagne, qui disparaissait dans le désert et revenait le soir, ce coucher de soleil absolument extraordinaire avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ce ciel étoilé... On vivait en pleine poésie, tout était à mesure humaine. Même les ânes étaient poésie.

*Retrouvez-vous la même poésie en Ardèche, dans ce lieu que vous avez choisi ?*

Pas tout à fait la même, et pourtant, oui, elle y est, car partout la planète est belle. Nous avons l'immense privilège de vivre là. Regardez ce paysage ! Vous pouvez témoigner qu'il est beau. Souvent j'explique combien je me sens privilégié. J'aurais du mal à me plaindre de vivre dans ce lieu si imprégné de poésie. Dépoétiser le monde, c'est le désenchanter. Nous sommes devenus sensibles aux prouesses

technologiques et avons oublié l'essentiel en chemin. Mais comment s'en étonner quand on vit loin de la vie, loin de la nature ? Évidemment l'esprit, à force, se modifie, et l'on finit par préférer un tableau à la nature vivante. En disant cela, je ne cherche pas à amoindrir tout ce que le peintre a voulu exprimer dans son élan vital, avec sa sensibilité et son talent. Certaines biographies de peintres ou d'autres artistes m'ont souvent bouleversé, et je me sens en pleine communion avec ces êtres particuliers. J'ose, comme écrivain, me mettre dans leur état. L'écriture comme expression et comme art n'est pas sans quelques rigueurs proches d'une certaine ascèse, du moins si l'on fait de cette discipline l'un des moyens de contribuer, si peu que ce soit, à l'amélioration du monde.

*Entre le musée du Louvre et Montchamp, vous choisissez quoi ?*

Je n'ai même pas à réfléchir. Entre le silence, le bruissement de la nature, les grands paysages, l'espace et un musée, mon choix est évident. Cependant, je ne suis pas sûr qu'il faille comparer ces deux choses. Chacune comporte son caractère et sa finalité propres.

*Connaissez-vous des poèmes par cœur ?*

Paradoxalement, les *Fables* de La Fontaine m'ont beaucoup marqué par les messages de sagesse qu'elles traduisent. Elles sont loin d'être anodines, comme la mise en scène d'animaux pourrait faussement le laisser croire. C'est une pure merveille.

*Vous pouvez m'en réciter une ?*

*Attendez...*

*Du palais d'un jeune lapin  
Dame belette un beau matin  
S'empara ; c'est une rusée.  
Le maître étant absent,  
Ce lui fut chose aisée.  
Le chêne un jour dit au roseau...*

*... ça y est, maintenant qu'on me demande de réciter, je me bloque !*

*(Rires.) Mais vous les connaissez par cœur, ces fables ?*

*Oui... quand je me les récite à moi-même. Ça me revient :*

*Le chêne dit un jour au roseau :  
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à courber la tête.  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est aquilon ; tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'ombre du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
Je vous défendrais de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent*

*Sur les humides bords du royaume du vent, etc.*

Enfin voilà.

*Les Fables de La Fontaine, ça fait partie des trois livres que vous emporteriez sur une île déserte ?*

Oui. On y trouve des vérités extraordinaires, comme dans beaucoup d'autres fables, d'ailleurs. Mais La Fontaine est tout de même extraordinaire. On le prend pour un phraseur alors que c'est en réalité un grand initiateur. Il dit des choses extrêmement profondes tout en ayant l'air de raconter des histoires banales. Mais en évoquant les animaux, il lance bien sûr ses clins d'œil aux humains. Il est surtout capable de légèreté pour dire des choses de grande gravité.

*La parabole du Loup et le Chien semble au cœur de vos préoccupations. Le loup qui reste sauvage et paie sa liberté ; le chien qui la brade pour sa gamelle.*

Oui, pour avoir sa gamelle, il doit accepter le collier, la laisse et tout le reste...

*Êtes-vous capable de légèreté, vous qui voyez souvent le côté tragique des choses ?*

Je pèse cinquante-deux kilos, on ne peut donc pas dire que je suis très lourd (*rires*) ! À vrai dire, j'ai deux facettes. La première est sérieuse car les thèmes qui me préoccupent sont graves, déterminants, et doivent être traités avec beaucoup de sérieux. Et puis il y a l'autre Pierre Rabhi, celui qui, à soixante-quinze ans, lit

toujours *Bibi Fricotin*, comme dans son adolescence, mais aussi des contes. J'aime la légèreté des contes et j'ai besoin de cette légèreté pour tenir le coup.

*Si vous deviez emporter trois livres sur une île déserte, que choisiriez-vous ? La Bible, les Fables de La Fontaine et Bibi Fricotin ?*

Non, pas la Bible, car je crois en avoir fait le tour, sans avoir la prétention d'avoir tout compris, loin de là. Mais des contes de tous les pays, oui ; j'en ai d'ailleurs toute une collection ici. Et pourquoi pas les *Fables de La Fontaine* ou *Bibi Fricotin* ?

*Vous répétez souvent que votre but dans la vie, c'est la cohérence. Pourquoi faudrait-il absolument être cohérent quand l'humain est tiraillé par tant de désirs contraires ?*

Je ne dis pas que je suis cohérent, ce serait prétentieux, car j'ai comme chacun d'entre nous mes contradictions ; ainsi, par exemple, je suis contre l'empoisonnement de la vie et je roule en voiture, je m'éclaire à l'énergie nucléaire, etc. Mais la quête de la cohérence, c'est aussi celle de l'équilibre afin de mettre autant que possible en harmonie sa vie quotidienne avec sa conscience et ses convictions. C'est dire ce que l'on fait et faire ce que l'on dit. Si je ne m'étais pas engagé, avec ma famille, dans la lutte écologique et ses réalités tangibles avec la ferme, les chèvres, le potager..., eh bien, j'aurais du mal à en parler aujourd'hui avec cohérence, car je ne serais qu'un

théoricien. Donc ce que j'entends par la cohérence, c'est sentir que l'on est dans une bonne résonance avec soi-même, avec les autres et avec la vie. Bien sûr, parvenir à cette résonance ultime et magnifique n'est pas facile, mais cela doit être tenté en prenant le bon chemin, même si on sait que l'on n'arrivera jamais au bout. Il faut donc aller dans ce sens-là sans objectif, car il n'y a pas de destination particulière sinon celle de s'engager sur le chemin qui nous paraît juste. Cette sagesse que pratique par exemple le petit colibri dont nous parlions tout à l'heure et qui, même avec ses modestes moyens, fait sa part pour éteindre le feu.

*On peut voir ce colibri comme un sage, mais aussi comme un orgueilleux, un moralisateur...*

On peut effectivement considérer son côté moralisateur mais, quand le feu se déclare, chacun doit s'y mettre. J'ai vu des incendies : dès que l'alerte est lancée, tout le monde court prendre son seau, verse de l'eau, aide à sauver ce qui peut l'être. Si, face à l'urgence de notre planète en flammes, chacun tentait d'éteindre le feu en engageant sa propre vie, cela changerait le monde.

*Êtes-vous orgueilleux ?*

Je l'ai été, car à certaines époques de la vie on a besoin de cela pour se donner une valeur et du courage probablement. C'est un peu infantile mais c'est ainsi. Je pense l'être de moins en moins, sauf si ce sentiment m'habite à mon insu, cela peut arriver. Mais non, en y

réfléchissant bien, je n'ai plus l'impression d'être orgueilleux.

*Si c'était à recommencer, que changeriez-vous ?*

C'est très difficile à dire, car à travers d'autres itinéraires nous commettrions d'autres actes que l'on regretterait, alors à quoi sert de regretter ? L'essentiel est de tirer les leçons de nos erreurs afin de ne pas les recommencer. Les erreurs peuvent nous aider à nous construire. Si j'ai posé la main sur la cuisinière bouillante, en principe je saurai que je dois à l'avenir faire attention. Nous ne cessons de tirer les leçons de nos erreurs. Maintenant, la logique a ses limites et il faut aussi prendre en compte ce qui, en nous, relève de l'inconscient.

*Avez-vous peur de la mort ?*

Cela dépend des moments. À une époque pas si lointaine, elle me terrorisait, comme s'il s'agissait d'un basculement vers le néant, comme si l'on était arraché à notre histoire, à notre réalité, à tous nos attachements, nos affections, etc. Oui, j'ai connu la terreur de quitter ce monde. Les choses se sont apaisées et je me suis dit qu'il fallait simplement que chaque jour soit fécond. Tout le monde a rendez-vous avec la mort, alors pourquoi gâcher nos jours avec cette appréhension ?

*C'est uniquement une question de raisonnement ?*

Plutôt une question de compréhension, de sensation. Nous sommes vivants. On sait très bien, vous comme moi, que nous allons mourir. Mais à présent nous sommes vivants. Nous sommes en fraternité. J'ai passé un moment magnifique avec vous. Vous m'avez amené à me sortir de mes ornières, à porter un nouveau regard sur mon parcours. Eh bien, voilà. J'espère que vous avez ressenti aussi cela. Et ça, c'est déjà gagné, nous pouvons le mettre dans notre patrimoine de vie. Ça fait partie de ce qui construit notre vie.

*Notre société semble considérer la mort comme un scandale...*

La mort, mais aussi la vieillesse. Je comprends que l'on puisse réagir ainsi. Nous refusons nos rides, la modification de notre physique. C'est une forme de refus de notre finitude pourtant irrévocable. Alors pourquoi vouloir tout le temps ruser avec elle ? Que l'on cherche à prolonger la vie, j'y suis évidemment favorable, mais sans perdre de vue que, quoi qu'on fasse, l'échéance sera là. Un jour nous quitterons cette réalité. Ce matin, il y avait une très belle émission à la télévision sur ces personnes que l'on croit mortes et qui en fait ne le sont pas, parce qu'on parvient, par exemple, à les ramener à la vie après un massage cardiaque. La frontière entre la vie et la mort est parfois si floue. Sur le plan physique, bien sûr, en tant que paysan et jardinier, je vois très bien la différence entre la vie et la mort. Tout naît, tout meurt, mais renaît peut-être autrement, je n'en sais rien. Il

semblerait, d'après certaines expériences, que la conscience – c'est-à-dire quelque chose qui nous a bâtis dans l'abstraction de nous-mêmes, hors du corps – reste quelque part, entre dans une autre réalité et fonctionne dans cette nouvelle réalité. Après tout, nous n'avons pas la connaissance infuse sur ce qui peut se passer. Le réel est si complexe, tellement vaste. Là encore, on en revient à Socrate et son « Je sais que je ne sais pas ». Une vérité absolue.

*D'ici là, tout ce que vous essayez, c'est de semer une note d'espoir ?*

Oui. L'urgence absolue, c'est d'arrêter de nous entretuer et de tuer la terre qui nous nourrit. Que fait l'humanité aujourd'hui ? Elle tue sa maman. La terre-mère est détruite d'une façon horrible. Voilà pourquoi je m'obstine à vouloir relier, harmoniser la terre et l'humanisme. Et je parle bien là d'humanisme, non d'humanitaire. L'humanisme est la réalité vivante, une écologie qui ne se contente pas de bavarder sur les phénomènes élémentaires, mais qui pousse les humains à prendre en toute conscience leurs responsabilités pour vivre en harmonie avec les réalités de la vie et aboutir à la seule finalité qui mérite notre dévouement absolu : l'avènement d'une société humaine fondée sur la puissance de l'amour.

# ANNEXES

# BIOGRAPHIE DE PIERRE RABHI

**1938** : naissance à Kenadsa (Algérie, aux portes du désert du Sahara).

**1942** : orphelin de mère, Pierre est confié par son père à un couple de Français pour être éduqué sans rompre avec son milieu traditionnel. Il ira à l'école coranique et à l'école française. Ses études restent élémentaires, couronnées par un simple certificat d'études.

**1952** : sa famille d'adoption déménage à Oran, située à 750 kilomètres de Kenadsa. Les liens avec la famille naturelle s'estompent. Pierre Rabhi se convertit au christianisme quatre ans plus tard, ce qui l'exclut de sa communauté musulmane.

**1958** : en pleine guerre d'Algérie, à la suite d'une petite dissension avec son père adoptif, Pierre Rabhi est renvoyé de chez lui. Il s'installe provisoirement dans un petit appartement, il est alors employé de banque.

**1959** : départ pour la France, arrivée à Paris. Pierre trouve un emploi d'ouvrier spécialisé (OS) dans une entreprise de fabrication de machines agricoles de la région parisienne. Il découvre le quotidien d'une société tout entière au cœur des Trente Glorieuses. Sa propension à fréquenter les philosophes l'amène à entamer une réflexion de fond sur la condition humaine dans ce contexte, condition humaine qu'il vit personnellement comme une aliénation.

**1960** : rencontre avec Michèle qui deviendra son épouse. Ils décident ensemble de quitter la ville pour la

campagne. Sur les conseils d'un ami dominicain, Pierre écrit plusieurs lettres à l'attention de personnes vivant à la campagne et susceptibles de pouvoir les accueillir et les aider dans leur phase de transition.

1961 : Pierre reçoit une réponse favorable du docteur Pierre Richard, médecin de campagne dans le canton des Vans, en Ardèche. Ils décident de s'installer provisoirement à proximité du docteur, qui les soutient dans leur phase d'installation.

Mariage à Thines, petit village ardéchois chargé d'histoire. Pierre s'inscrit dans une maison familiale rurale pour y apprendre les bases de l'agriculture, où il obtient son brevet d'apprentissage agricole. Enceinte de son premier enfant, Michèle reste en ville provisoirement. Pierre découvre l'enseignement de l'agriculture basée sur la chimie de synthèse et autres intrants dits « modernes ». Pratiquant ces techniques, il en constate la nocivité, en premier lieu pour lui-même. Ce constat est confirmé par son ami médecin Pierre Richard, qui déjà est confronté à des effets très toxiques sur ses patients, en majorité agriculteurs (décès, paralysies, etc.). Pierre Richard lui offre alors un ouvrage déterminant pour la suite de son parcours : *La Fécondité de la terre*, d'Ehrenfried Pfeiffer, livre basé sur les travaux de l'agriculture biodynamique dont le fondateur est Rudolf Steiner, également fondateur de l'anthroposophie. Pierre découvre une manière d'aborder l'agriculture jusqu'ici pour lui inconnue, et a immédiatement l'intuition de sa pertinence même s'il ne peut pas encore la pratiquer.

1962 : naissance de Cécile, l'aînée des cinq enfants qui viendront. Michèle s'installe alors définitivement en Ardèche. Tout en travaillant comme ouvrier agricole, Pierre recherche activement des fermes à vendre.

1963 : naissance de Vianney. En ces temps d'exode rural, les fermes disponibles sont nombreuses. Pierre et Michèle découvrent un lieu magnifique qui provoque un désir immédiat : la ferme de Montchamp. Ce lieu est dépourvu d'électricité et d'eau courante, la maison est à restaurer entièrement. La terre est maigre et l'eau précaire. Les banquiers sont disposés à prêter plus d'argent que ne vaut l'achat de Montchamp pour d'autres fermes qu'ils estiment plus rentables, mais refusent d'avancer des fonds pour ce qu'ils prévoient être un échec. Ce n'est que grâce à l'appui de M. Thibon, président de la maison familiale rurale dans laquelle Pierre a fait son apprentissage, qu'ils peuvent obtenir le crédit nécessaire pour l'achat de la ferme. En effet, M. Thibon, également sénateur de l'Ardèche, se désole de la désertification des campagnes et souhaite aider ce couple qu'il estime courageux.

1971 : Naissance de David. L'adduction d'eau arrive enfin. Un troupeau de chèvres est constitué et fait suite aux aménagements effectués depuis l'installation (plantation de vergers, amorce de la restauration du bâtiment, microjardinage à l'échelle des maigres ressources en eau). Le troupeau constituera quelques années plus tard la base de l'économie familiale, complétée par diverses activités artisanales. Montchamp accueille de nombreux

stagiaires consécutivement aux événements de Mai 68.

1972 : naissance de Sophie.

1973 : les stagiaires de tous âges et catégories sociales qui se succèdent à la ferme sollicitent Pierre afin d'organiser de petites sessions d'initiation. Ils sont très intéressés de l'entendre sur ses choix de vie philosophiques et sa vision du monde, au-delà des aspects purement techniques liés à l'agroécologie. Nous sommes en pleine période post-soixante-huitarde.

1975 : naissance de Gabriel. Les conditions de vie à la ferme s'améliorent avec l'installation de l'électricité. Pierre Rabhi commence à faire parler de lui au plan local, notamment avec ses causeries, qui suscitent de plus en plus d'intérêt, et ses résultats, obtenus avec son épouse Michèle, au sein de la ferme familiale.

1980 : le directeur du CRIAD (Centre de relations internationales entre agriculteurs pour le développement) entend parler de lui et l'invite à présenter son travail. Il intègre alors cette organisation dédiée à l'entraide et à la solidarité entre les paysans du monde entier.

1981 : départ pour le Burkina Faso avec des agriculteurs du CRIAD afin de rencontrer les agriculteurs du CFJA (Centre de formation des jeunes agriculteurs), organisation destinée à stabiliser les jeunes agriculteurs du Burkina Faso. Il visite les institutions paysannes (coopératives, villages...), est amené à parler aux cadres de l'administration des centres de formation et aux communautés paysannes.

Son approche suscite un grand intérêt auprès de la population.

1982 : fort d'une première expérience positive l'année précédente, Pierre repart au Burkina Faso sous l'égide du CRIAD. Il est désigné pour enseigner l'agroécologie au sein de six établissements chargés de former les jeunes agriculteurs du CFJA.

1983 : rédaction de son premier livre, *Du Sahara aux Cévennes*, récit autobiographique, qui reçoit le Cabri d'or (prix cévenol de littérature). Les hivers qui se succéderont le ramèneront au Burkina Faso, vers les paysans, pour dispenser ses formations en agroécologie et poursuivre les programmes.

1984 : rencontre avec Maurice Freund, créateur d'une compagnie aérienne atypique desservant des pays africains enclavés (notamment le Burkina Faso) sous une forme associative et coopérative : le Point-Mulhouse. De cette première rencontre naît un projet de campement hôtelier et un centre de formation à l'agroécologie situé à Gorom-Gorom, village du Nord du Burkina Faso, en zone sahélienne. Pierre assure le fonctionnement et l'animation des formations des paysans qui viennent de tout le pays pour la propagation de l'agroécologie au plan national. Devant le succès de l'opération, le président Thomas Sankara propose à Pierre Rabhi de mettre en route un plan pour promouvoir l'agroécologie au rang d'option nationale. L'assassinat de Thomas Sankara met fin à ce programme et à l'aventure du centre de Gorom-Gorom, mais l'impact est suffisant pour que l'agroécologie puisse perdurer. Pierre témoigne de cette

aventure exceptionnelle dans le livre *L'Offrande au crépuscule*, primé par le ministère de l'Agriculture français.

1988 : avec le conseil général du département de l'Hérault et l'appui d'Edgard Pisani, ancien ministre de l'Agriculture, Pierre suggère la création du Carrefour international d'échanges et de pratiques appliquées au développement (CIEPAD). Cette structure valorise les ressources locales, forme des agriculteurs et met en œuvre des programmes internationaux pour développer l'agroécologie.

1991 : arrêt du CIEPAD, transition vers une structure associative nommée « Les Amis de Pierre Rabhi ».

1992 : l'association Les Amis de Pierre Rabhi envisage l'achat d'un mas avec de la terre pour mettre en valeur les pratiques de l'agroécologie. Une étude de faisabilité du projet commence.

1993 : à la suite des accords d'Oslo, Pierre Rabhi intervient dans le village palestinien de Falamieh afin d'y lancer un programme de développement de l'agroécologie. Ce travail continue de se développer de nos jours à travers l'ensemble du territoire palestinien.

1994 : l'association Les Amis de Pierre Rabhi est dissoute et laisse la place à l'association Terre & Humanisme, chargée de développer les pratiques agroécologiques. Elle est aujourd'hui très active au plan local comme au plan international et bénéficie du soutien de l'épargne solidaire de nombreux citoyens. Cette année marque le début d'une collaboration avec la Tunisie avec la participation à un symposium sur

les oasis en tant que patrimoine mondial, organisé par l'Unesco. De cet événement naîtra un développement des pratiques agroécologiques dans le pays, et notamment dans l'oasis de Chenini-Gabès, dans le cadre d'un programme de réhabilitation sous l'égide de l'Unesco.

**1995** : création du concept des « Oasis en tous lieux » et rédaction du manifeste du même nom. La sortie du manifeste occasionnera la création du Mouvement des Oasis en tous lieux, afin de proposer et développer le concept. Pierre est de plus en plus sollicité pour donner des conférences, son implication publique s'intensifie.

**1997** : l'ONU reconnaît Pierre Rabhi expert en sécurité et salubrité alimentaires, et lui demande de participer à l'élaboration de la Convention sur la lutte contre la désertification. Il est alors chargé de formuler des propositions concrètes pour son application.

**1998** : à la suite du travail entamé quelques années plus tôt par l'association Les Amis de Pierre Rabhi, une souscription est ouverte et permet la création de la SCI Mas de Beaulieu pour l'achat d'un mas entouré de 2 500 mètres carrés de terres cultivées en agroécologie. Ce patrimoine sera financé par plus de trois cents personnes de toutes nationalités, qui répondront nombreuses à l'appel lancé par Pierre Rabhi. Ce lieu est le siège de l'association Terre & Humanisme, qui dispense des formations à l'agroécologie.

**2002** : Pierre Rabhi est sollicité par ses amis pour présenter sa candidature aux élections présidentielles.

C'est pour lui une opportunité de proposer sa vision au plan national. Malgré l'absence d'une structure rompue à l'exercice, le collectif de campagne parvient à mobiliser près de deux cents signatures d'élus en un temps très court. Pierre donnera une quarantaine de conférences qui imprimeront une réflexion globale sur des thématiques telles que la décroissance, produire et consommer localement, respecter la vie sous toutes ses formes, placer le féminin au cœur du changement, remettre les pieds sur Terre.

**2003** : création du « Mouvement Appel pour une insurrection des consciences » (MAPIC) à la suite de la campagne électorale.

**2005** : création de l'association Terre & Humanisme Maroc, dont l'objectif est d'améliorer les conditions de vie de l'être humain dans son environnement naturel. Cette association adhère aux valeurs de l'association Terre & Humanisme France et développe actuellement, outre d'autres actions de terrain, un centre de formation à l'agroécologie.

**2008** : lancement du Mouvement pour la Terre et l'humanisme au Grand Palais à Paris, en compagnie de Nicolas Hulot, Coline Serreau et Cyril Dion. Ce mouvement est initialement chargé de communiquer largement sur les valeurs exprimées par Pierre Rabhi et de mettre en mouvement un véritable changement social et humain. L'association deviendra quelques années plus tard l'association Colibris, en référence à la légende du colibri citée par Pierre lors de ses conférences.

**2010** : création de la Fondation Pierre Rabhi pour la

sécurité, la salubrité et l'autonomie alimentaires des populations sous l'égide de la Fondation de France.

*2013* : création du Fonds Pierre Rabhi, fonds de dotation destiné à financer des projets concrets initiés ou inspirés par Pierre Rabhi.

# DISCOURS DU CHEF SEATTLE

*Ce texte mythique, auquel Pierre Rabhi fait plusieurs fois allusion dans les pages qui précèdent, est la transcription – librement adaptée par le scénariste américain Ted Perry – du discours prononcé en janvier 1854 par le chef amérindien Seattle. Par ces mots adressés au président des États-Unis, Seattle répondait à la demande du gouvernement américain de racheter plus d'un million d'hectares des terres où vivaient les tribus Duwamish et Suquamish. La traduction en français proposée ici est celle que Pierre Rabhi a affichée dans sa chambre.*

Comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? L'idée nous paraît étrange.

Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air et le miroitement de l'eau, comment est-ce que vous pouvez les acheter ?

Chaque parcelle de terre est sacrée pour mon peuple. Chaque aiguille de pin luisante, chaque rive sableuse, chaque lambeau de brume dans les bois sombres, chaque clairière et chaque bourdonnement d'insecte est sacré dans le souvenir et l'expérience de mon peuple. La sève qui coule dans les arbres transporte les souvenirs de l'homme rouge.

Les morts des hommes blancs oublient le pays de leur naissance lorsqu'ils vont se promener parmi les étoiles. Nos morts n'oublient jamais cette terre

magnifique, car elle est la mère de l'homme rouge. Nous sommes une partie de la terre, et elle fait partie de nous. Les fleurs parfumées sont nos sœurs ; le cerf, le cheval, le grand aigle, ce sont nos frères. Les crêtes rocheuses, les sucs dans les prés, la chaleur du poney, et l'homme – tous appartiennent à la même famille.

Aussi, lorsque le Grand Chef à Washington envoie dire qu'il veut acheter notre terre, demande-t-il beaucoup de nous. Le Grand Chef envoie dire qu'il nous réservera un endroit de façon que nous puissions vivre confortablement entre nous. Il sera notre père et nous serons ses enfants. Nous considérons donc votre offre d'acheter notre terre. Mais ce ne sera pas facile. Car cette terre nous est sacrée.

Cette eau scintillante qui coule dans les ruisseaux et les rivières n'est pas seulement de l'eau, mais le sang de nos ancêtres. Si nous vous vendons de la terre, vous devez vous rappeler qu'elle est sacrée et que chaque reflet spectral dans l'eau claire des lacs parle d'événements et de souvenirs de la vie de mon peuple. Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père.

Les rivières sont nos frères, elles étanchent notre soif. Les rivières portent nos canoës, et nourrissent nos enfants. Si nous vous vendons notre terre, vous devez désormais vous rappeler, et l'enseigner à vos enfants, que les rivières sont nos frères et les vôtres, et vous devez désormais montrer pour les rivières la tendresse que vous montreriez pour un frère.

Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas nos mœurs. Une parcelle de terre ressemble pour lui à la suivante, car c'est un étranger qui arrive dans la

nuit et prend à la terre ce dont il a besoin. La terre n'est pas son frère, mais son ennemi, et lorsqu'il l'a conquise, il va plus loin. Il abandonne la tombe de ses aïeux, et cela ne le tracasse pas. Il enlève la terre à ses enfants et cela ne le tracasse pas. La tombe de ses aïeux et le patrimoine de ses enfants tombent dans l'oubli. Il traite sa mère, la terre, et son frère, le ciel, comme des choses à acheter, piller, vendre comme les moutons ou les perles brillantes. Son appétit dévorera la terre et ne laissera derrière lui qu'un désert.

Je ne sais pas. Nos mœurs sont différentes des vôtres. La vue de vos villes fait mal aux yeux de l'homme rouge. Mais peut-être est-ce parce que l'homme rouge est un sauvage et ne comprend pas.

Il n'y a pas d'endroit paisible dans les villes de l'homme blanc. Pas d'endroit pour entendre les feuilles se dérouler au printemps, ou le froissement des ailes d'un insecte. Mais peut-être est-ce parce que je suis un sauvage et ne comprends pas. Le vacarme semble seulement insulter les oreilles. Et quel intérêt y a-t-il à vivre si l'homme ne peut entendre le cri solitaire de l'engoulevent ou les palabres des grenouilles autour d'un étang la nuit ? Je suis un homme rouge et ne comprends pas. L'Indien préfère le son doux du vent s'élançant au-dessus de la face d'un étang, et l'odeur du vent lui-même, lavé par la pluie de midi, ou parfumé par le pin pignon.

L'air est précieux à l'homme rouge, car toutes choses partagent le même souffle – la bête, l'arbre, l'homme, ils partagent tous le même souffle. L'homme blanc semble ne pas remarquer l'air qu'il respire.

Comme un homme qui met plusieurs jours à expirer, il est insensible à la puanteur. Mais si nous vous vendons notre terre, vous devez vous rappeler que l'air nous est précieux, que l'air partage son esprit avec tout ce qu'il fait vivre. Le vent qui a donné à notre grand-père son premier souffle a aussi reçu son dernier soupir. Et si nous vous vendons notre terre, vous devez la garder à part et la tenir pour sacrée, comme un endroit où même l'homme blanc peut aller goûter le vent adouci par les fleurs des prés.

Nous considérons donc votre offre d'acheter notre terre. Mais si nous décidons de l'accepter, j'y mettrai une condition : l'homme blanc devra traiter les bêtes de cette terre comme ses frères.

Je suis un sauvage et je ne connais pas d'autre façon de vivre. J'ai vu un millier de bisons pourrissant sur la prairie, abandonnés par l'homme blanc qui les avait abattus d'un train qui passait. Je suis un sauvage et ne comprends pas comment le cheval de fer fumant peut être plus important que le bison que nous ne tuons que pour subsister.

Qu'est-ce que l'homme sans les bêtes ?

Si toutes les bêtes disparaissaient, l'homme mourrait d'une grande solitude de l'esprit. Car ce qui arrive aux bêtes arrive bientôt à l'homme. Toutes choses se tiennent.

Vous devez apprendre à vos enfants que le sol qu'ils foulent est fait des cendres de nos aïeux. Pour qu'ils respectent la terre, dites à vos enfants qu'elle est enrichie par les vies de notre race. Enseignez à vos enfants ce que nous avons enseigné aux nôtres, que la

terre est notre mère. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. Si les hommes crachent sur le sol, ils crachent sur eux-mêmes.

Nous savons au moins ceci : la terre n'appartient pas à l'homme ; l'homme appartient à la terre. Cela, nous le savons. Toutes choses se tiennent comme le sang qui unit une même famille. Toutes choses se tiennent.

Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. Ce n'est pas l'homme qui a tissé la trame de la vie : il en est seulement un fil. Tout ce qu'il fait à la trame, il le fait à lui-même.

Même l'homme blanc, dont le Dieu se promène et parle avec lui comme deux amis ensemble, ne peut être dispensé de la destinée commune.

Après tout, nous sommes peut-être frères. Nous verrons bien. Il y a une chose que nous savons, et que l'homme blanc découvrira peut-être un jour – c'est que notre Dieu est le même Dieu. Il se peut que vous pensiez maintenant le posséder comme vous voulez posséder notre terre, mais vous ne pouvez pas. Il est le Dieu de l'homme, et sa pitié est égale pour l'homme rouge et le blanc. Cette terre lui est précieuse, et nuire à la terre, c'est accabler de mépris son créateur. Les Blancs aussi disparaîtront ; peut-être plus tôt que toutes les autres tribus. Condamnez votre lit, et vous suffoquerez une nuit dans vos propres détritrus.

Mais en mourant vous brillerez avec éclat, ardents de la force du Dieu qui vous a amenés jusqu'à cette terre et qui pour quelque dessein particulier vous fait dominer cette terre et l'homme rouge. Cette destinée

est un mystère pour nous, car nous ne comprenons pas lorsque les bisons sont tous massacrés, les chevaux sauvages domptés, les coins secrets de la forêt chargés du fumet de beaucoup d'hommes et la vue des collines en pleines fleurs ternie par des fils qui parlent. Où est le hallier ? Disparu. Où est l'aigle ? Disparu.

La fin de la vie et le début de la survivance.

# **CHARTRE INTERNATIONALE POUR LA TERRE ET L'HUMANISME**

*Une charte éthique et déontologique m'a paru être le moyen le plus approprié pour exprimer les valeurs que je tente de servir depuis une cinquantaine d'années. Elle est en quelque sorte la référence qui guide et oriente mes actions sur le terrain, au Nord comme au Sud.*

Basé sur la fédération de toutes les consciences qui partagent les mêmes valeurs, le Mouvement pour la Terre et l'humanisme est libre de toute référence idéologique, politique ou confessionnelle, ainsi que de toute autorité spirituelle ou laïque. La planète Terre est à ce jour la seule oasis de vie que nous connaissons au sein d'un immense désert sidéral.

En prendre soin, respecter son intégrité physique et biologique, tirer parti de ses ressources avec modération, y instaurer la paix et la solidarité entre les humains, dans le respect de toute forme de vie, est le projet le plus réaliste, le plus magnifique qui soit.

## **Constats**

**La Terre et l'humanité gravement menacées**

## *Le désastre de l'agriculture chimique*

L'industrialisation de l'agriculture, avec l'usage massif d'engrais chimiques, de pesticides et de semences hybrides et la mécanisation excessive, a porté gravement atteinte à la terre nourricière et à la culture paysanne. Ne pouvant produire sans détruire, l'humanité s'expose à des famines sans précédent.

## *Humanitaire à défaut d'humanisme*

Alors que les ressources naturelles sont aujourd'hui suffisantes pour satisfaire les besoins élémentaires de tous, pénuries et pauvreté ne cessent de s'aggraver. Faute d'avoir organisé le monde avec humanisme, sur l'équité, le partage et la solidarité, nous avons recours au palliatif de l'humanitaire. La logique du pompier pyromane est devenue la norme.

## *Déconnexion entre l'humain et la nature*

Majoritairement urbaine, la modernité a édifié une civilisation « hors sol », déconnectée des réalités et des cadences naturelles, ce qui ne fait qu'aggraver la condition humaine et les dommages infligés à la Terre.

## *Le mythe de la croissance illimitée*

Le modèle industriel et productiviste sur lequel est fondé le monde moderne prétend appliquer l'idéologie du « toujours plus » et la quête du profit illimité sur une planète limitée. L'accès aux ressources se fait par

le pillage, la compétitivité et la guerre économique entre les individus. Dépendant de la combustion énergétique et du pétrole dont les réserves s'épuisent, ce modèle n'est pas généralisable.

### *Les pleins pouvoirs donnés à l'argent*

Mesure exclusive de prospérité des nations classées selon leur PIB et PNB, l'argent a pris les pleins pouvoirs sur le destin collectif. Ainsi, tout ce qui n'a pas de parité monétaire n'a pas de valeur et chaque individu est oblitéré socialement s'il n'a pas de revenu. Mais si l'argent peut répondre à tous les désirs, il demeure incapable d'offrir la joie, le bonheur d'exister...

## **Quelle planète laisserons-nous à nos enfants ?**

## **Quels enfants laisserons-nous à la planète ?**

### **Propositions**

#### **Vivre et prendre soin de la vie**

#### *Incarner l'utopie*

L'utopie n'est pas la chimère mais le « non-lieu » de tous les possibles. Face aux limites et aux impasses de notre modèle d'existence, elle est une pulsion de vie, capable de rendre possible ce que nous considérons

comme impossible. C'est dans les utopies d'aujourd'hui que sont les solutions de demain. La première utopie est à incarner en nous-mêmes car la mutation sociale ne se fera pas sans le changement des humains.

### *Sobriété heureuse*

Face au « toujours plus » qui ruine la planète au profit d'une minorité, la sobriété est un choix conscient inspiré par la raison. Elle est un art et une éthique de vie, source de satisfaction et de bien-être profond. Elle représente un positionnement politique et un acte de résistance en faveur de la Terre, du partage et de l'équité.

### *Le féminin au cœur du changement*

La subordination du féminin à un monde masculin outrancier et violent demeure l'un des grands handicaps à l'évolution positive du genre humain. Les femmes sont plus enclines à protéger la vie qu'à la détruire. Il nous faut rendre hommage aux femmes, gardiennes de la vie, et écouter le féminin qui existe en chacun d'entre nous.

### *L'agroécologie, alternative indispensable*

De toutes les activités humaines, l'agriculture est la plus indispensable car aucun être humain ne peut se passer de nourriture. L'agroécologie que nous préconisons comme éthique de vie et technique agricole permet aux populations de regagner leurs

autonomie, sécurité et salubrité alimentaires tout en régénérant et préservant leurs patrimoines nourriciers.

### *La Terre et l'humanisme indissociables*

Nous reconnaissons en la Terre, bien commun de l'humanité, l'unique garante de notre vie et de notre survie. Nous nous engageons en conscience, sous l'inspiration d'un humanisme actif, à contribuer au respect de toute forme de vie et au bien-être et à l'accomplissement de tous les êtres humains. Enfin, nous considérons la beauté, la sobriété, l'équité, la gratitude, la compassion, la solidarité comme des valeurs indispensables à la construction d'un monde viable et vivable pour tous.

### *Relocalisation de l'économie*

Produire et consommer localement s'impose comme une nécessité absolue pour la sécurité des populations à l'égard de leurs besoins élémentaires et légitimes. Sans se fermer aux échanges complémentaires, les territoires deviendraient alors des berceaux autonomes valorisant et soignant leurs ressources locales. Agriculture à taille humaine, artisanat, petits commerces... devraient être réhabilités afin que le maximum de citoyens puissent redevenir acteurs de l'économie.

### *Une autre éducation*

Nous souhaitons de toute notre raison et de tout notre cœur une éducation qui ne se fonde pas sur l'angoisse de l'échec mais sur l'enthousiasme d'apprendre. Qui abolisse le « chacun pour soi » pour exalter la puissance de la solidarité et de la complémentarité. Qui mette les talents de chacun au service de tous. Une éducation qui équilibre l'ouverture de l'esprit aux connaissances abstraites avec l'intelligence des mains et la créativité concrète. Qui relie l'enfant à la nature à laquelle il doit et devra toujours sa survie et qui l'éveille à la beauté et à sa responsabilité à l'égard de la vie. Car tout cela est essentiel à l'élévation de sa conscience.

*Pour que les arbres et les plantes s'épanouissent,  
pour que les animaux qui s'en nourrissent prospèrent,  
pour que les hommes vivent, il faut que la terre soit  
honorée.*

PIERRE RABHI

# RÉALISATIONS INSPIRÉES PAR PIERRE RABHI

## **Le monastère de Solan**

Depuis 1992, ce monastère orthodoxe s'est installé sur le domaine de Solan dans le Gard et, d'emblée, la communauté a fait le choix de pratiquer l'agroécologie. Unissant la liturgie de l'Église au travail agricole, les moniales célèbrent le monde matériel comme une création et un don de Dieu. Pierre Rabhi les soutient depuis 1993 et leur a ouvert de grands horizons pour la mise en cohérence globale de leurs actions.

30330 La Bastide-d'Engras  
[www.monasteredesolan.com](http://www.monasteredesolan.com)

## **Association Terre & Humanisme**

Créée en 1994 sous le nom « Les Amis de Pierre Rabhi » et rebaptisée en 1999 « Terre & Humanisme », cette association est aujourd'hui devenue pleinement celle des « amis » ou des « passeurs » de l'agroécologie. Elle œuvre à la transmission de cet ensemble de pratiques agricoles sous-tendues par une pensée humaniste, pour l'autonomie alimentaire des populations et la sauvegarde des patrimoines nourriciers dans le respect de l'homme et de la nature.

07230 Lablachère  
[www.terre-humanisme.org](http://www.terre-humanisme.org)

L'association **Terre & Humanisme Maroc** a été

créée en 2005 avec le soutien de l'association française et œuvre dans le même esprit.

### **Le Hameau des Buis / La Ferme des Enfants**

Soucieuse de l'avenir de ses enfants dont elle est une toute jeune mère, Sophie Bouquet-Rabhi crée en 1999 une école à la ferme afin de permettre aux enfants d'évoluer au sein d'une structure plus respectueuse de leurs besoins, par la pratique d'une pédagogie de la bienveillance ancrée au sein d'un magnifique espace naturel, sur une base vivrière agricole. Elle développe avec son mari quelques années plus tard un nouveau projet de lieu de vie écologique, solidaire, pédagogique et intergénérationnel : le Hameau des Buis.

07460 Casteljau

[www.la-ferme-des-enfants.com](http://www.la-ferme-des-enfants.com)

### **Oasis en tous lieux**

Conscient de la nécessité de « mettre en route des lieux, des expériences qui vont anticiper sur ce qu'il faudra développer pour que nous puissions continuer à vivre sur cette planète », Pierre Rabhi fonde le concept des « Oasis en tous lieux » en 1995. Cette initiative est renforcée trois ans plus tard par la rédaction du *Manifeste pour des Oasis en tous lieux*, ouvrage collectif présidé par Pierre Rabhi, qui pose les fondements de l'identité du mouvement.

[www.oasisentouslieux.org](http://www.oasisentouslieux.org)

[oasientouslieux@gmail.com](mailto:oasientouslieux@gmail.com)

## **Les Amanins**

Le site de 55 hectares des Amanins est né en 2003 de la rencontre de Pierre Rabhi, de l'entrepreneur Michel Valentin et d'Isabelle Peloux, pédagogue. Lieu de sensibilisation à une autonomie écologique pratique et quotidienne, il regroupe une ferme agroécologique en polyculture-élevage, une école primaire et un centre d'accueil (hébergement, restauration, accueils variés) au cœur d'un écrin de nature cultivé, boisé et sauvage.

26400 La Roche-sur-Grâne

[www.lesamanins.com](http://www.lesamanins.com)

[info@lesamanins.com](mailto:info@lesamanins.com)

## **Colibris**

Créée en 2008 sous l'impulsion de Pierre Rabhi, l'association Colibris s'est donné pour mission d'encourager l'émergence de nouveaux modèles de société écologiques et humains, et de proposer à chacun les moyens de participer. Pour servir sa raison d'être, l'association a développé des outils de sensibilisation (film, livres...), un site Internet communautaire et un réseau d'animation pour faciliter la mise en lien des acteurs sur leur territoire.

75011 Paris

[www.colibris-lemouvement.org](http://www.colibris-lemouvement.org)

[info@colibris-lemouvement.org](mailto:info@colibris-lemouvement.org)

# BIBLIOGRAPHIE DE PIERRE RABHI

*Du Sahara aux Cévennes. Itinéraire d'un homme au service de la Terre-Mère*, Éditions de Candide, Lavilledieu, 1983, rééd. Albin Michel, Paris, 1995. Prix Cabri d'or, Alès, 1984.

*Le Gardien du feu*, Éditions de Candide, Lavilledieu, 1986, rééd. Albin Michel, Paris, 2003.

*L'Offrande au crépuscule*, L'Harmattan, Paris, 1989, rééd. 2001.

*Le Recours à la terre*, Terre du Ciel, Lyon, 1995.

*Parole de terre. Une initiation africaine*, Albin Michel, Paris, 1996. Préface de Yehudi Menuhin.

*Graines de possibles. Regards croisés sur l'écologie*, avec Nicolas Hulot, Calmann-Lévy, Paris, 2005, rééd. Le Livre de Poche, 2006.

*Conscience et environnement. La symphonie de la vie*, Le Relié, Gordes, 2006.

*Terre-Mère, homicide volontaire ?*, Le Navire en pleine ville, Saint-Hippolyte-du-Fort, 2007. Entretiens avec Jacques-Olivier Durand.

*Manifeste pour la Terre et l'humanisme : pour une insurrection des consciences*, Actes Sud, Arles, 2008.

*La Part du colibri*, L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2009.

*Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, Arles, 2010 ;

Babel n° 1057.

*Éloge du génie créateur de la société civile*, Actes  
Sud, Arles, 2011.

## DOMAINE DU POSSIBLE

La crise profonde que connaissent nos sociétés est patente. Dérèglement écologique, exclusion sociale, exploitation sans limites des ressources naturelles, recherche acharnée et déshumanisante du profit, creusement des inégalités sont au cœur des problématiques contemporaines.

Or, partout dans le monde, des hommes et des femmes s'organisent autour d'initiatives originales et innovantes, en vue d'apporter des perspectives nouvelles pour l'avenir. Des solutions existent, des propositions inédites voient le jour aux quatre coins de la planète, souvent à une petite échelle, mais toujours dans le but d'initier un véritable mouvement de transformation des sociétés.



Colibris est une ONG qui encourage une dynamique de créativité au sein de la société civile. Sa mission consiste à inspirer, relier et soutenir ceux qui veulent construire une société écologique et humaine.

Éducation, économie, agriculture, énergie, habitat..., l'association met en lumière les solutions les plus abouties dans chaque domaine et propose des outils concrets pour favoriser leur mise en œuvre sur des territoires. La méthode Colibris facilite la coopération entre citoyens, élus, entrepreneurs, et permet à chacun d'agir, individuellement ou collectivement, sur son lieu de vie.

Les Colibris, ce sont tous ces individus qui inventent, expérimentent, coopèrent concrètement pour bâtir des modèles de vie en commun respectueux de la nature et de l'être humain.

Fondée sous l'impulsion de Pierre Rabhi en 2007, Colibris appartient au réseau Terre et Humanisme, dont la vocation de chaque structure est d'encourager l'émergence et l'incarnation de nouveaux modèles de société par une politique en actes.

La collection « Domaine du possible », dans laquelle ce livre est édité, est le fruit d'une collaboration et d'une amitié entre Actes Sud et Colibris entamées en 2007.

Pour plus d'information : <http://www.colibris-lemouvement.org>.

**POUR ALLER PLUS LOIN**  
SOCIÉTÉ – ÉCOLOGIE

*ACTES SUD*  
*ÉDITEURS ASSOCIÉS*

TERRE & HUMANISME

*LE MANUEL DES JARDINS AGROÉCOLOGIQUES*

*SOIGNER LA TERRE, MIEUX NOURRI R LES HOMMES*

MAI 2012 / 19,6 × 25,5 / 176 PAGES

COLLECTION « DOMAINE DU POSSIBLE »

L'agroécologie pourrait bien être la seule réponse pertinente et rationnelle à la problématique de l'alimentation. Mais en quoi consiste-t-elle ? Elle représente bien plus qu'un ensemble de techniques agricoles respectueuses de la biodiversité, économes et efficaces même dans les conditions les plus difficiles, qu'il s'agisse de la région méditerranéenne ou du Sahel. Sous-tendue par une pensée humaniste, faite de respect, d'équité et de solidarité, l'agroécologie conduit à l'autonomie, privilégie l'économie de proximité et n'oublie pas pour autant de laisser une place à la beauté, à la poésie. Fondée par Pierre Rabhi, l'association Terre & Humanisme – Pratiques écologiques et Solidarité internationale joue depuis une vingtaine d'années un rôle important dans la transmission de l'agroécologie, en France comme à l'étranger.

LIONEL ASTRUC

*(R)ÉVOLUTIONS*

*POUR UNE POLITIQUE EN ACTES*

FÉVRIER 2012 / 14 × 19 / 288 PAGES

COLLECTION « DOMAINE DU POSSIBLE »

Un grand mouvement social bouleverse en silence

nos territoires, hors du champ des caméras, à l'échelon local.

Des quartiers, des communes, des départements, des organisations, marchandes ou non, et des citoyens accomplissent, sans roulements de tambour ni renversements spectaculaires, les révolutions écologiques et sociales attendues et espérées en ces temps de crise politique et économique. Cet ouvrage met en lumière des solutions qui ont fait leurs preuves, à petite comme à grande échelle, dans la plupart des domaines de la société, depuis l'agriculture jusqu'à la justice en passant par la finance, l'industrie, la santé, l'énergie, l'architecture, la communication ou encore l'emploi.

Avec : Jean-Marc Borello, Philippe Desbrosses, Isabelle Desplats, Jean-Baptiste de Foucauld, Dominique Gauzin-Muller, Thierry Janssen, Bernard Lietaer, Gunter Pauli, Isabelle Peloux, Philippe Pointereau, Thierry Salomon, Gilles-Éric Séralini, Pierre Rabhi, Dominique Rousseau, Laurent Terrisse, Patrick Viveret.

**PIERRE RABHI**

**ÉLOGE DU GÉNIE CRÉATEUR DE LA SOCIÉTÉ CIVILE**

*TOUS CANDIDATS !*

NOVEMBRE 2011 / 14 × 19 / 64 PAGES

COLLECTION « DOMAINE DU POSSIBLE »

Dans cet opuscule, Pierre Rabhi expose les motivations profondes qui l'ont poussé, avec ses amis, collaborateurs et collaboratrices, à lancer une contre-

campagne lors de l'échéance électorale française de 2012. Toutefois, cette décision ne répond pas à un acte de politique politicienne ; bien au contraire, elle doit permettre à tous ceux qui œuvrent concrètement pour un changement bénéfique de la société d'être enfin entendus. Face aux événements planétaires générateurs de détresse et de violence, Pierre Rabhi affirme que le temps des consciences éclairées, déterminées, agissantes et tranquilles est venu.

**PIERRE RABHI**

***VERS LA SOBRIÉTÉ HEUREUSE***

*S'APPROVISIONNER ET PRODUIRE ENSEMBLE*

AVRIL 2010 / 11,5 × 21,7 / 120 PAGES

Au fil de ses expériences de vie s'est imposée à Pierre Rabhi une évidence : seul le choix de la modération de nos besoins et désirs, le choix d'une sobriété libératrice et volontairement consentie, permettra de rompre avec cet ordre anthropophage qu'est la mondialisation. Il apporte son témoignage personnel sur la nécessité d'une « sobriété heureuse » de nos modes de vie, qui permettrait de renouer le lien filial et fondamental entre l'homme et la nature.

**PIERRE RABHI**

***MANIFESTE POUR LA TERRE ET L'HUMANISME***

*POUR UNE INSURRECTION DES CONSCIENCES*

OCTOBRE 2008 / 11,5 × 21,7 / 144 PAGES

Agriculteur et écrivain, Pierre Rabhi est l'un des pionniers de l'agriculture biologique en France. Dans

ce manifeste, il analyse et critique les dérives de l'agriculture du XX<sup>e</sup> siècle, qui est passée de la mission première de nourrir les hommes à celle de produire à outrance, en sacrifiant la terre et les écosystèmes. Pour que l'humanité échappe à une catastrophe écologique, Pierre Rabhi appelle à une « insurrection des consciences » individuelles contre tout ce qui les aliène et qui détruit leur milieu de vie. C'est seulement sur cette base que pourra se construire une nouvelle époque de mieux-être.

---

[1] Albin Michel, Paris, 2002, p. 19 (1<sup>re</sup> édition : Éditions de Cande, Lavilledieu, 1983)

[2] *Op. cit.*, p. 18.

[3] Actes Sud, Arles, 2010.

[4] Lire plus loin (Réalizations inspirées par Pierre Rabhi) le descriptif de ce concept et de ses réalisations pratiques.

[5] Lire ce texte en annexe.

[6] Trad. Maurice Planiol, Actes Sud ; Babel, 2008.

[7] Actes Sud, 2011.

[8] *Manifeste pour la Terre et l'humanisme*, Actes Sud, 2008 ; Babel, 2011.

## PIERRE RABHI, SEMEUR D'ESPOIRS

"Après s'être longtemps adressé à un public fervent, Pierre Rabhi, paysan, philosophe et écrivain au parcours exceptionnel, a franchi une nouvelle étape dans la notoriété. Ses conférences attirent toujours plus de monde, il inspire films et articles, sans doute parce que son discours n'a jamais semblé si actuel dans un monde rongé par le doute et les désastres écologiques.

Au mois de mai, nous avons passé trois jours ensemble à parler "cœur à cœur" autour de la grande table de la salle à manger, dans cette maison ardéchoise que Pierre a restaurée de ses mains.

Nous avons abordé des thèmes aussi divers que la religion, l'amour, la vieillesse, le désarroi des jeunes, le sens de l'histoire, la non-violence, le travail, l'éducation, le statut de la femme, le mariage homosexuel, la procréation médicalement assistée, le nucléaire, la politique... et bien sûr l'écologie. Dans sa langue poétique, Pierre s'est aussi confié sur ses doutes, ses questionnements, son parcours franco-algérien, sa famille, ses amis chers, et ces paysans ardéchois qu'il fréquente chaque semaine au marché de Joyeuse depuis un demi-siècle.

Puisse ces paroles inspirer un nouvel espoir à tous ceux qui cherchent d'autres valeurs que celles qui dominent notre monde actuel."

OLIVIER LE NAIRE

*Agriculteur, écrivain et penseur français d'origine algérienne, Pierre Rabhi défend un mode de société plus respectueux de l'homme et de la nature. Il est fondateur de l'association Terre & Humanisme et du mouvement Colibris. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont, chez Actes Sud, Éloge du génie créateur de la société civile – tous candidats (2011), Vers la sobriété heureuse (2010) et Manifeste pour la Terre et l'Humanisme (2008).*

*Longtemps critique littéraire puis grand reporter, Olivier Le Naire est aujourd'hui rédacteur en chef adjoint du service société et sciences de L'Express, où il traite également des questions d'environnement, d'histoire et de patrimoine.*

ISBN 978-2-330-02357-7

Dessin de couverture : © David Dellas, 2011

**ACTES SUD**

DÉP. LÉG. : OCT. 2013

18 € TTC France

[www.actes-sud.fr](http://www.actes-sud.fr)

